469

Duerau, del. Mixelle, J. Sculp.

1787.

Paris, Chez l'Editeur Pavard, Rue S.t Jacques, N.o 240.

Et se Trouve Chez Les Principeaux Libraire de l'Europe,

François, Scrip.

Danseur des Isles Sandwich.

Pirogue Sandwich.

Femme des Isles Sandwich.

Insulaire des Isles Sandwich.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES SANDWICH.

C'EST ainſi que le Capitaine (1) Cook déſigne un grouppe d'Iſles qu'il découvrit dans les Mers du Sud, & ſur leſquelles il termina, par une cataſtrophe déplorable, ſes glorieuſes expéditions. Ce Navigateur prudent & intrépide, qui a étendu le domaine de la Géographie Maritime de près d'un quart, n'a peut-être, dans tout le cours de ſes Voyages, négligé qu'une fois les loix de la modération, & ce moment de vivacité lui couta la vie. Il reçut la mort des mains de ceux qui, la veille encore, lui rendoient les honneurs divins; mais il faut avouer que ſes bienfaiteurs méritoient de ſa part plus d'indulgence qu'il ne leur en accorda dans cette fatale circonſtance. Cook ſavoit bien qu'il traitoit avec des enfans de la Nature, étrangers aux convenances (2)

(1) Jacques Cook, né en Octobre 1728, près de Whytby, dans le Comté d'Yorck, mourut le 14 Février 1779, à Owhyhée, la plus conſidérable des Iſles Sandwich.

(2) Un vol commis par un Inſulaire, fut la cauſe première de ce fâcheux évènement.

ſociales. Mais *ſon caractère diſpoſé à l'emportement & à la colère* (1), lui attirèrent peut-être le coup funeſte qui nous a ravi ce grand Homme, maîtriſé d'ailleurs par les circonſtances.

Owhyhée, la plus conſidérable des Iſles connues de l'Archipel Sandwich, préſente des ſites tout-à-fait diſparates; mais les parties montagneuſes & couvertes de verdure, ne ſont pas à beaucoup près, auſſi fréquentées que les diſtricts ſauvages & défigurés par des traces de volcans; les Naturels, manquant de Troupeaux, affluent aux endroits commodes pour la Pêche.

L'Iſle Mowée eſt très-pittoreſque à voir. Les collines, qui s'élèvent en forme de pics, ſont couvertes de Cocotiers & d'arbres à pain; on pourroit y trouver un bon mouillage.

Morotoi produit des ignames, donne de l'eau douce, & offre pluſieurs bayes bien abritées.

Ranai abonde en racines, & ſur-tout en tarrow, & eſt fort peuplée.

Si Wohahoo n'eſt point la plus grande des Iſles Sandwich, elle en eſt ſans contredit, la plus belle, la plus digne d'être habitée.

Atooi eſt ſur-tout recommandable par l'induſtrie des Inſulaires, qui cultivent avec beaucoup plus de ſoins que par-tout ailleurs. Les citrouilles y pullulent, & ſont d'un volume conſidérable. L'écorce façonnée ſert de batterie de cuiſine.

(1) Propres expreſſions, aveux échappés à ſes compatriotes, continuateurs de ſes Voyages.

En général, le climat de cet Archipel eſt tempéré.

On n'y rencontre que quatre ſortes de quadrupèdes: des chiens, des cochons, des rats & de petits lézards; on fait une grande conſommation des ſeconds: outre l'uſage de la table, le cochon fait preſque toujours les honneurs du culte religieux. Il n'eſt ſi petite cérémonie où l'on n'en immole pluſieurs. Mais le défaut de gibier, & par conſéquent de chaſſe, n'a point fourni de motifs pour étudier les mœurs ſociales du chien, & pour en tirer tous les ſervices dont eſt ſuſceptible cet animal, qui ſemble né pour l'Homme civiliſé. On le laiſſe végéter ſans gloire avec les porcs, qui ſe trouvent en quantité ſur ces Iſles, & il en ſubit le traitement. On le mange, quand il eſt gras.

Il y a peu d'eſpèces d'oiſeaux, mais beaucoup d'individus. On y voit la poule d'eau, des pluviers, des chouettes & quelques corbeaux.

Tout porte à croire que les Inſulaires de Sandwich, ſont de la famille de ceux de la nouvelle Zélande, d'Othai-ti, &c. L'identité du langage, la reſſemblance des traits, l'analogie des coutumes ne font qu'une ſeule nation de toutes ces Peuplades iſolées, & ſemées ſur toute l'étendue de la Mer auſtrale. Mais il nous faudra entreprendre plus d'un voyage & plus d'un établiſſement dans ces contrées récemment découvertes, avant de pouvoir ſaiſir la chaîne non interrompue de toutes ces émigrations ſi éloignées les unes des autres. Le champ ouvert au conjectures eſt immenſe; nous y laiſſerons errer les ſpéculatifs. Ne pouvant embraſſer

l'enſemble de cette grande révolution du globe, contentons-nous de quelques détails, & ſachons-en tirer parti.

L'organiſation phyſique & morale des Inſulaires Sandwich, inférieure à celle des autres Habitans de la Mer du Sud, eſt encore aſſez douée de qualités aimables, pour qu'ils n'ayent pas à s'en plaindre. Leur taille, au-deſſous de la moyenne, eſt bien priſe. Beaucoup d'entr'eux contractent la vilaine habitude de loucher. Proportion gardée, la Population eſt de moitié moindre que celle de nos contrées d'Europe.

Ils paroiſſent d'un commerce auſſi paiſible entr'eux qu'avec les étrangers. Les premiers devoirs de la Nature ſont obſervés par eux d'une manière édifiante pour nous. Nos mères de familles les plus dignes de ce nom auguſte & touchant, ſe verroient, non ſans étonnement, égalées, & peut-être même ſurpaſſées dans les ſoins domeſtiques, par les Femmes de ces Sauvages. C'eſt que la tendreſſe maternelle ne s'apprend pas, & eſt antérieure à toutes nos inſtitutions économiques : on pourroit dire, au contraire, qu'elle s'affoiblit à meſure que la ſociété civile ſe polit ; car enfin, une mère ne peut à la fois briller dans un cercle, & veiller à ſon ménage. L'intérieur des cabanes aux Iſles Sandwich, offre à chaque heure du jour, les tableaux de famille les plus touchans. Cette conduite des femmes de ce pays eſt d'autant plus louable, qu'elles ne ſont point ſoutenues, dédommagées dans leurs occupations domeſtiques, par des égards, des attentions, & cette eſpèce

espèce de culte qu'un sexe chez nous, semble décerner à l'autre. Une Fille, une Epouse n'a pas le droit de manger à la table de son Père ou de son Mari. Les meilleurs alimens ne sont point pour elles; elles n'en ont que le rebut ou les restes.

Les Navigateurs qui touchèrent aux Isles Sandwich, vantent beaucoup l'accueil fraternel qu'ils reçurent des Habitans. La crainte n'étoit pas le principe qui les faisoit agir ainsi. Les bons offices que les Naturels prodiguèrent aux étrangers, étoient dus tout-entiers à leur bon caractère. L'idée même de notre supériorité n'influa que jusqu'à un certain point sur la bonne réception qu'on nous fit. La bonté de leur cœur les rendoit au moins nos égaux du côté des sentimens généreux; & leur industrie suffisante pour le petit nombre de leurs besoins, les maintint dans une noble indépendance, qu'ils sçurent défendre avec courage, quand l'occasion s'en présenta.

La superstition leur conseille encore les sacrifices humains pour le succès de leurs armes; mais ils ont renoncé à l'horrible usage de se repaître de la chair palpitante de leur ennemi vaincu. Ils se contentent d'en porter les ossemens comme en triomphe, ou de les faire entrer dans la fabrication de quelques instrumens domestiques.

Ils laissent croître leur barbe; le Roi seul la coupe, & les Grands n'en portent que sur la lèvre supérieure. Ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, laissant une ligne large de la moitié de la main, qui se prolonge du haut du front jusqu'au col. Quand les

cheveux ſont épais & bouclés, cette ligne reſſemble à la crête des anciens caſques. La Coquette ſurannée, le petit-Maître qui griſonne *incognito*, apprendra avec quelque plaiſir, que ces Inſulaires ſe parent d'une quantité conſidérable de faux cheveux, qui flottent ſur leurs épaules en longs annneaux. Quelques-uns en forment une ſeule touffe arrondie, qu'ils nouent ſur le ſommet de la tête, & qui eſt à-peu-près de la groſſeur de la tête elle-même. D'autres en font cinq ou ſix touffes ſéparées. D'autres enfin ſe pavanent avec une multitude de queues fort longues, & chacune de l'épaiſſeur du doigt. Leur pommade eſt une argille griſe, mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conſervent en boules, & qu'ils machent, juſqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle, quand ils veulent s'en ſervir. Ce coſmetique entretient le luſtre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les Hommes & les Femmes portent des colliers, qui ne ſont autre choſe que des cordelettes de petits coquillages tachetés. A Atooi les deux ſexes ſe parent, en ſe couvrant le haut de la poitrine avec des faiſceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeaux. Il y a ſouvent plus de cent cordes dans ces paquets; au milieu, ils placent un morceau de bois ou de pierre, long de deux pouces, & un hameçon large & poli, dont la pointe eſt tournée en avant. Quelques-uns ſuſpendent à leur col, des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde. Ils ont un ornement particulier, qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long, & d'un demi-pouce de

large : il eſt de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le ſuſpendent à leur col avec de jolis fils de cheveux treſſés, compoſés quelquefois de plus de cent mêches. Il y en a qui ſuſpendent en place ſur leur poitrine, une petite figure humaine en os, par fois en oſſement humain.

Les deux ſexes font uſage du chaſſe-mouche ; eſpèce d'éventail, dont les plus communs ſont de fibres de noix de cocos, flottants & attachés à un manche uni & poli. Ils y employent auſſi les plumes de la queue du coq & de l'oiſeau du tropique. Mais les plus précieux ſont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Ces Inſulaires les conſervent avec beaucoup de ſoin ; & ils ſe les tranſmettent de père en fils, comme des trophées d'un prix ineſtimable. Comme on voit, ces Inſulaires demi-barbares, ont quelqu'idée de la gloire Militaire. Les Grecs & les Romains, ſur leurs Chars de triomphe, étoient moins expreſſifs qu'eux.

Ils ont l'habitude de ſe piqueter (*tatouer*) le corps, ainſi que les autres Inſulaires de la Mer du Sud. Mais on ne trouve des viſages piquetés qu'à la nouvelle Zélande & aux Sandwich : les Zélandois tracent ſur leur viſage, des volutes ſpirales, agréables à l'œil ; les autres, des lignes droites qui ſe coupent à angles droits. Les mains & les bras des Femmes ſont auſſi *tatoués*, d'après un joli deſſin. Mais un uſage ſingulier, dont il n'eſt pas aiſé de deviner le motif, c'eſt qu'elles ſe *tatouent* encore les pointes de la langue. Les dernières claſſes du

Peuple ont une marque piquetée, qui annonce leur vaſſalité à l'égard des divers Chefs dont elles dépendent. C'eſt ainſi que chez nous, les moutons & les valets portent ſur leur front & ſur leurs habits, le chiffre & la livrée du Fermier & du Maître auxquels ils appartiennent.

Une ſeule pièce d'une étoffe épaiſſe, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils paſſent entre les cuiſſes, qu'ils nouent autour des reins, & qu'ils appellent *maro*, forme pour le général, l'habit des Hommes. C'eſt le vêtement journalier des Inſulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes ſont très-belles, varie; elles ont communément cinq pieds de long ſur quatre de large. Ils les jettent ſur leurs épaules, & ils les ramènent en avant; mais ils s'en ſervent peu, ſi ce n'eſt en tems de guerre. Epaiſſes & lourdes, elles ſont capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émouſſée. Ils ont les pieds nuds, excepté lorſqu'ils doivent marcher ſur des pierres brûlées. Ils portent alors une eſpèce de ſandales de fibres de noix de cocos treſſées.

Outre cet habillement, il y en a un particulier aux Chefs, dont ils ſe revêtent les jours d'appareil. Il eſt compoſé d'un manteau de plumes, & d'un caſque ſi magnifiques, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillans chez aucun Peuple du Monde. Ils ſeroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure. Les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les Hommes en Eſpagne, & les Femmes en Angleterre;

ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les dessins en sont très-différens; quelques-uns offrent des espaces triangulaires rouges & jaunes; d'autres une espèce de croissant: plusieurs entièrement rouges, ont une large bordure jaune; & à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné en or. Les couleurs éclatantes des plumes dans ceux qui sont encore neufs, n'ajoutent pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettent un grand prix. Dans leur Commerce d'échange, ils ne voulurent d'abord en troquer que contre un fusil. Les manteaux de la première qualité sont rares. La longueur est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, & d'autres traînent par terre. Car l'étiquette est aussi gravement observée chez les Sauvages, qne dans nos Cours de l'Europe; on ne badine pas sur le cérémonial. Les Chefs subalternes ont un manteau court, qui ressemble aux premiers; il est tissu de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique & de la frégate. Il est garni aussi d'une large bordure de petites plumes rouges & jaunes, & d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs.

Le bonnet ou casque est orné sur le milieu d'une crête quelquefois de la largeur de la main: il serre la tête de près,

& il a des trous pour laiſſer paſſer les oreilles. C'eſt un chaſſis de baguettes d'oſier, couvert d'un réſeau, dans lequel on a tiſſu des plumes de même que ſur les manteaux ; mais le tiſſu en eſt plus ſerré, & les couleurs s'y trouvent moins variées. La plus grande partie eſt rouge, & ils préſentent ſur les côtés, quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui ſuivent la courbure de la crête. Il eſt vraiſemblable que le bonnet & le manteau forment un ajuſtement complet. La coëffe d'oſier de ce caſque eſt aſſez forte pour amortir le coup d'un inſtrument de guerre quelconque ; & ſans doute qu'on le deſtine à cet uſage.

Ce Coſtume Militaire reſſemble tellement au manteau & au caſque portés autrefois par les Eſpagnols, & s'écarte ſi fort de la forme générale des vêtemens en uſage chez toutes les Peuplades de la tribu répandue ſur les terres de la Mer du Sud, qu'il n'eſt pas hors de toute vraiſemblance qu'un vaiſſeau Flibuſtier ou Eſpagnol ait fait jadis naufrage aux environs des Iſles Sandwich. C'eſt ainſi (pour le dire en paſſant), que la deſcription détaillée du Coſtume d'une Nation, peut conduire aux réſultats les plus importans, les plus inattendus, & éclarcir pluſieurs points obſcurs de ſon Hiſtoire.

Le vêtement commun des Femmes reſſemble beaucoup à celui des Hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe juſqu'au milieu des cuiſſes ; quelquefois pendant les fraîches ſoirées, elles jettent ſur leurs épaules de telles étoffes, ſelon l'uſage des O-Tahitiennes. Le *pau* eſt un autre habit qu'on voit

ſouvent aux jeunes filles ; c'eſt une pièce de l'étoffe la plus légère & la plus fine, qui fait pluſieurs tours ſur les reins, & qui tombe juſqu'à la jambe; de manière que cela reſſemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux ſont coupés par derrière & ébouriffés ſur le devant de la tête, comme ceux des O-Taitiens & des Inſulaires de la nouvelle Zélande. Elles diffèrent à cet égard, des Femmes des Iſles des Amis, qui laiſſent croître leur chevelure dans toute ſa longueur. Quelques-unes arrangent leurs cheveux d'une manière ſingulière ; relevés par derrière, ramenés ſur le front, & enſuite repliés ſur eux-mêmes, ils forment une eſpèce de petit bonnet ou calotte.

Outre les colliers de coquillages, les Femmes en ont d'autres dont la matière eſt une baye rouge, dure & luiſante. Elles ont d'ailleurs, des couronnes de fleurs ſèches de la mauve d'Inde, & un autre joli ornement, appellé *éraie*, qu'elles placent communément autour de leul col, & qui eſt quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux ; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au col, & le ſecond ſur la tête. C'eſt une eſpèce de *palatine*, de l'épaiſſeur d'un doigt, compoſée de petites plumes, treſſées de ſi près les unes des autres, qu'elles offrent une ſurface auſſi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond eſt rouge, ſemé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets ſont très-variés. Ceux des Femmes d'Atooi ſont compoſés d'écailles & de morceaux d'un bois noir, incruſté d'ivoire, & garnis d'une corde qui les ſerre ſur le poignet. D'autres ſont de dents de cochon,

disposées parallèlement, dont la partie concave est en devant, & dont les pointes sont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sanglier. Quelques Femmes de la même Isle, en guise de bagues, portent aux doigts de petites figures de bois ou d'ivoire, joliment faites, & représentant une tortue. La tortue est peut-être chez ces Peuples, l'emblême des vertus domestiques, comme chez nous, le chien l'est de la fidélité conjugale. On remarque de plus, un ornement de coquillages, disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns contre les autres, quand on les remue; les Hommes & les Femmes qui veulent danser, les attachent autour du bras, de la cheville du pied ou au-dessous de genou. Ils remplacent quelquefois ces coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui ressemble à celle du houx. Pour ne point quitter Atooi sans parler d'une pièce de Costume, qui y est particulière aux Hommes; ils ornent leurs cheveux de plumes d'oiseaux, qui environnent de petits bâtons, bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora*, à l'extrêmité inférieure; ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette. On voit souvent aussi leur tête couverte d'une espèce d'ornement, d'un pouce ou deux d'épaisseur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuse, & attachées par derrière. Un grand nombre d'Insulaires porte sur le bras, au-dessus du coude, un ouvrage en coquilles, monté sur un réseau.

Les

Les Naturels des Iſles de Sandwich n'ont point les oreilles percées, & ne ſongent jamais à y paſſer des ornemens, contre l'uſage univerſel des autres Inſulaires de la Mer auſtrale. Les enfans ſont abſolument nuds. Les habits de deuil conſiſtent en étoffes noires. Les Femmes portent en outre, ſur leurs épaules nues, de larges feuilles vertes, découpées d'une manière curieuſe.

Ne paſſons point ſous ſilence un autre ornement, ſi toutefois c'en eſt un, aſſez difficile à décrire exactement, ſans le ſecours d'une planche gravée. C'eſt une eſpèce de maſque tirée d'une groſſe gourde, qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez. Le deſſus eſt chargé de petites baguettes vertes qui, de loin, reſſemblent à de jolies plumes ondoyantes; & des bandes étroites d'étoffe, qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Les Inſulaires s'en couvrent le viſage dans leurs jeux & pantomimes dramatiques. Les Danſeurs s'accompagnent eux-mêmes avec un inſtrument aſſez groſſier; c'eſt une eſpèce de cône renverſé, un peu creuſé depuis ſa baſe juſqu'à un pied de hauteur, & compoſé de plantes communes & fortes, qui reſſemblent au jonc: la partie ſupérieure & les bords ſont ornés de belles plumes rouges; une écorce de citrouille, plus groſſe que le poing, eſt attachée à la pointe ou à la partie inférieure; on y met quelque choſe qui fait du bruit; mais le ſon n'en eſt pas plus mélodieux que celui qu'un enfant tire de ſon grelot. Les Danſeurs le tiennent par la pointe, & ils le ſecouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre, de différens côtés, en avant & en

arrière ; & ils se frappent en même temps la poitrine avec l'autre main.

Dans leurs cérémonies religieuses, plusieurs d'entr'eux semblent faire l'office de Hérauts, & précédent le Prince, ou la personne qu'ils veulent honorer, en portant des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités. C'est ainsi qu'ils reçurent le Capitaine Cook, en se prosternant devant lui, la face contre terre.

D'après tous ces détails curieux sans doute, on voit que ce n'est pas l'industrie, l'imagination & le goût qui manquent à ces Insulaires. A quelle perfection n'arriveroient-ils pas, s'ils avoient des outils & d'autres matières. Nos modes sont plus finies, plus variées, mieux conçues ; mais à leur place, aurions-nous sçu tirer un parti plus avantageux du peu de ressources qu'ils ont. Tous leurs ouvrages de méchanique ont de la grace, & supposent beaucoup d'adresse. Leur principale Manufacture, est celle de leurs étoffes, qu'ils tirent du *Morus Papyrifera*. Dans l'application des couleurs sur ce tissu, les Insulaires d'Atooi dévelopent une supériorité & une fécondité de génie qui étonneroient nos plus habiles Ouvriers. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes peintes, on croiroit qu'ils ont pris leurs modèles dans nos magasins les mieux fournis en jolies toiles des Indes, de la Chine & de l'Europe. Ils ont aussi le secret d'une certaine toile cirée ou vernissée. Leurs nattes sont de feuilles de *pandanus*, & offrent aussi les dessins les plus agréables, nuancés avec art, des plus vives couleurs ; & cependant ils n'ont pour pinceau, qu'une baguette de bambou. Les Femmes sont chargées de

toutes ces fabriques, & elles y mettent toute la délicateſſe, apanage ordinaire de leur ſexe. Elles s'obſtinèrent long-temps à croire que nos feuilles de papier couvertes d'écritures, n'étoient que des pièces d'étoffe peintes à notre manière. Un fait qui ſurprendra de leur part, c'eſt qu'ayant témoigné la curioſité la plus avide à la vue de divers ouvrages qu'elles n'oſoient toucher; elles firent à peine attention aux petits miroirs qu'on mit ſous leurs yeux. D'après leur eſprit inventif, on fut étonné de ce qu'elles n'avoient pas encore imaginé d'inſtrumens propres à peigner leurs cheveux.

Leurs maiſons, ou plutôt leurs cabanes, n'ont point couté beaucoup d'efforts de génie; mais elles ſont commodes & propres. Nos édifices, chef-d'œuvres d'Architecture pour la décoration extérieure, ne réuniſſent pas toujours ces deux qualités, ſi néceſſaires à la vie privée. Ils ne ſe ſont point aviſés de s'entaſſer les uns près les autres ſur un ſeul point du ſol, & de ſe mettre à l'abri d'une triſte muraille. Ils ont trouvé plus à propos de ſe diſtribuer par petites bourgades, de cent maiſons au moins, & de deux cens au plus, grouppées dans un deſordre pittoreſque, & communiquant de l'une à l'autre par de petits ſentiers irréguliers; ce qui rompt l'uniformité des alignemens, dont on n'eſt pas encore tout-à-fait revenu dans d'autres contrées. Ils éclairent pendant la nuit, l'intérieur de leurs maiſons, en brûlant des noix huileuſes, enfilées à une baguette; & c'eſt ce qui leur tient lieu de chandelles.

L'apprêt de leur commeſtible, tant en ſubſtances ani-

males que végétales, eſt ſupérieur à tous les raffinemens de nos Cuiſiniers à prétention ; chez nous, on ne ſeroit pas toujours tenté de faire honneur aux mets, ſi on avoit aſſiſté à leur compoſition. Aux Iſles Sandwich, la boiſſon de l'*ava* (1) exceptée, tout ce qui concerne la table, eſt d'une propreté, d'une ſimplicité & d'une ſalubrité que nous aurions peine à croire, ſans la confiance due à nos garans. Les Femmes & le Peuple ſont condamnés à ne ſe nourrir habituellement que de légumes. On ne put accoutumer aucun Inſulaire à l'uſage du vin & des liqueurs fortes, ſi eſtimées de la plûpart des autres ſauvages. Un travail aiſé, divers exercices de corps & la danſe rempliſſent les intervalles des repas au ſommeil. On obſervera que les deux ſexes excellent dans l'art de nager, & ils s'en trouvent bien. Leur exemple ſera-t-il encore long-temps perdu (2) pour nous ?

Toute cette Peuplade répandue ſur le territoire de l'Archipel Sandwich, paroît former trois claſſes : les Grands ou Chefs, les Propriétaires ou les Riches, & les Serviteurs ou Eſclaves. La première claſſe exerce une autorité abſolue ſur les deux autres ; & la différence des coſtumes ne peint déjà que trop à l'œil, cette Hiérar-

(1) Eſpèce de Poivre enivrant.

(2) On a dépoſé le long de nos Ports, dans des Corps-de-Garde, des Boëtes Fumigatoires à l'uſage des Noyés. Des Ecoles de Natation encouragées par le Gouvernement, ne ſeroient pas moins néceſſaires. S'il eſt bon de réparer le mal, il n'eſt pas moins bon de le prévenir.

chie politique, qu'on retrouve avec des teintes plus ou moins prononcées dans toutes les parties habitées du globe. D'où on pourroit conclure que l'inégalité des conditions s'eſt emparée des Hommes, prèſqu'à leur ſortie des mains de la Nature; enſorte qu'il ſembleroit que les Hommes ne doivent pas plus ſe flatter de vivre égaux dans l'état ſauvage, que ſous les loix de la civiliſation. Que devient donc cette liberté qui tient ſi fort à cœur? N'eſt-elle qu'une belle chimère? Non! Mais ſon règne ne doit dater que de l'an premier du règne de la raiſon.

Les premiers ou Chefs de chaque diſtricts, ſe nomment *Erees*. On appelle *Towtows*, les gens du Peuple, ou la trop nombreuſe tribu de ceux qui ne poſſédant rien, ſervent pour vivre. La proſtration eſt le ſalut d'étiquette des inférieurs envers leurs ſupérieurs. On ſe fait aſſez ſouvent juſtice ſoi-même; & la loi du plus fort eſt la meſure des châtimens. Cependant la ſubordination, aſſez bien établie ſur des conventions traditionnelles, jointe au caractére peu remuant des Inſulaires, rend aſſez rares chez eux, ces criſes cauſées par les excès oppoſés du Deſpotiſme & de l'Anarchie.

Ces Inſulaires ont un culte bien marqué, & d'autant mieux obſervé, qu'ils entretiennent avec le plus grand ſoin une eſpèce de Séminaire de Prêtres; Collège ſacré, récommandable par des mœurs régulières, par le plus parfait déſintéreſſement, & auſſi par beaucoup de modération; ce qui fait qu'ils ſont fort conſidérés de la Nation: on ſe précipite ventre à terre à leur rencontre, comme à celle du Souverain. Ils ont été d'une grande reſſource aux Navigateurs qui ont relâché à l'Archipel

Sandwich, & qu'ils édifièrent. On n'a pas cru convenable de leur interdire le mariage ; & ils peuvent transmettre leur dignité à leurs enfans. La Religion admet des idoles & des sacrifices d'hommes. La mort d'un *Eree* coute la vie à plusieurs *Towtows*. Les Chefs se font suivre au tombeau par leurs esclaves. On dérobe pourtant aux victimes, la connoissanee & le moment du trépas, en expédiant d'un coup de massue, & sans les prévenir, ceux d'entre le Peuple qu'on a choisi pour accompagner le Prince défunt. Les Temples sont des espèces de cimetières ou grandes places découvertes, fermées par une muraille sèche de pierres entassées ; on les appelle *Morais*. Des simulacres grossiers, à face humaine, président dans ce lieu. On les couvre de lambeaux d'étoffe ; à leurs pieds, on dépose les offrandes de plumes, de fruits ou de cochons & de chiens rôtis. C'est en leur présence qu'on dépèce le corps des ennemis vaincus, & palpitans encore, sous le scalpel des vainqueurs, qui en emportent chacun un morceau. Les crânes sont conservés au *Morais*. On leur adresse des cantiques au son du tambour. Les cérémonies religieuses sont longues & multipliées. On s'en acquitte avec beaucoup de ferveur. On ne commence point de repas, sans entonner une prière, qu'on répète en chœur. Les corbeaux passent pour des oiseaux sacrés. On n'ose y toucher, ainsi qu'aux choses sur lesquelles les Prêtres ou les Chefs ont jetté un interdit (*Taboo*). Parmi leurs idoles, il s'en trouve dont la configuration se rapproche des Priapes de la vénérable antiquité. Cette découverte dans des Isles de la Mer du Sud, confirme sans replique,

l'univerſalité de ce culte dont l'origine, (comme nous l'avons dit (1) ailleurs), n'eſt due peut-être qu'à un excès de reconnoiſſance pour les bienfaits de la Nature.

Ils appellenr l'Etre ſuprême, le grand *Eatooa*; & ils confondent l'Ame humaine avec le ſouffle de l'Homme.

Ils enterrent leurs morts, ainſi que leurs victimes ſacrifiées, dans leur *Morais*. Enſorte que leurs Temples ne ſont que des charniers, plus ou moins dégoutans, & dans leſquels on ne pourroit pas s'arrêter, s'ils étoient couverts. Le cérémonial funèbre eſt chargé de details, en raiſon du rang de ceux qu'on inhume.

La nature de cet Ouvrage ne comportant que des apperçus; pour terminer celui-ci, il nous reſte un problême à propoſer : la découverte des Iſles Sandwich, a-t-elle procuré, procurera-t-elle aſſez d'avantages pour compenſer les inconvéniens dont elle a été accompagnée ? Si elle étoit encore à faire, devroit-on déſirer qu'elle le fut, au prix qu'il en a déjà couté de part & d'autre. Le premier Marin du ſiècle y a trouvé le plus cruel trépas, au milieu de ſa carrière, ſi digne d'une autre fin : & qui ſait ſi cette Peuplade amie, dont on a troublé le repos & corrompu (2) le ſang pur juſqu'alors, n'aura pas dans la ſuite, de nouveaux motifs pour mau-

(1) Voyez nos explications des *Antiquités d'Herculanum*, ſur-tout la fin du Tom. VII, *in-4°. fig.*

(2) Malgré toutes ſes précautions, le Capitaine Cook ne put préſerver les Iſles Sandwich de la contagion vénérienne que quelques-uns de ſes Matelots communiquèrent aux Femmes du pays.

dire le jour où les Européens mirent le pied dans leurs Isles,

Choix de quelques mots de leur idiome.

Oui . . . . . *Ai.*
Non.. . . . . *Aorre*, ou *Aoe.*
La Tête.. . . . . *Epoo.*
L'œil.. . . . . *Matta.*
Larmes de joie,.. . . . . *Erawha.*
Le bout du Sein.. . . . . *Heoo.*
Un Frère . . . . . *Toyanna.*
Une Femme . . . . . *Waheine*, ou *Maheine.*
Venez ici . . . . . *Tommomy.*
Moi . . . . . *Matou.*
Bon. . . . . *My*, *Ty.*
Un cochon.. . . . . *Booa.*
Noms de deux hommes du Pays . *Otae*, *Touroona.*
Un Homme. . . . . *Tanata.*
La Mort. . . . . *Matte.*
Un Prêtre . . . . . *Tahouna.*
Une Isle . . . . . *Motoo.*
Père . . . . . *Modooa*, *Tanne.*
Mère . . . . . *Modooa*, *Waheine.*
Le Soleil . . . . . *Hai*, *Raa.*
La Lune . . . . . *Marama.*
Une Chanson . . . . . *Heoreeorée.*
Donne-moi.... . . . . *Homy.*
Un Pou. . . . . *Ootoo.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans des Isles de Sandwich.

Homme de l'Isle des Amis.

MŒURS
ET COUTUMES
DE L'HABITANT
DES ISLES DES AMIS.

Les Iſles des Amis forment un Archipel conſidérable dans la Mer du Sud. Parmi elles, on diſtingue Hapaee, Eooa, Anna-Mooka, Vavaoo, Hamoa, Tongataboo, Féejée. Les naturels de cette dernière ſont antropophages, & d'autant plus inexcuſables, que ce n'eſt pas par diſette d'autres nourritures; car le ſol eſt très-fécond. Mais telle eſt la gradation des excès de l'homme: une Peuplade, qui commence par immoler à ſes Dieux, des animaux paiſibles & bienfaiſans, doit finir ordinairement par manger la chair de ſon ennemi vaincu. Les Inſulaires de Féejée ſe fendent l'oreille; le lobe en eſt ſi allongé, qu'il deſcend preſque ſur l'épaule. Leur teint eſt d'une couleur plus foncée que celui des autres Habitans de cet Archipel auſtral. Farouches & cruels, on eſt ſurpris de leur trouver autant de vivacité & de pénétration dans l'eſprit. Leurs ouvrages de méchanique ſuppoſent beaucoup d'adreſſe. Ils ont des maſſues très-bien ſculptées, des étoffes en compartimens, d'un deſſin exact, des nattes dont les couleurs ſont nuancées avec goût.

Les Insulaires de cet Archipel sont en général peu communicatifs. Insoucians par caractère, ils ne s'empressent pas de satisfaire aux questions du Voyageur curieux & bien intentionné à leur égard. On ne pourroit les apprécier qu'après un séjour habituel parmi eux. Et ils vaudroient bien la peine qu'on les observât autrement qu'en passant. Leur extérieur prévient d'abord en leur faveur. On rencontre parmi ces Peuplades isolées, une assez grande quantité d'individus régulièrement bien faits, & doués de beaux traits. Les Femmes & les Hommes des hautes classes ont la peau plus douce & d'une nuance moins foncée que celle du bas peuple. Cette remarque a lieu par-tout, & prouve que si la Nature n'étoit pas contrariée par les devoirs pénibles que la Société impose au grand nombre, l'organisation de l'espèce humaine ne seroit pas aussi sensiblement altérée.

Les Femmes ont les formes du corps plus délicates que les traits du visage. Nos Européennes ne sauroient montrer une plus jolie main.

Ils sont très-sains, peut-être parce qu'ils sont très-actifs. De fréquens exercices & peu de contrainte, donnent à leurs membres la plus grande souplesse, & les préservent de toute difformité. Leur abord attire l'homme le plus en garde contre des inconnus. Leur maintien aisé, calme & franc, devient roide & sérieux, quand ils sont en présence de leurs Chefs. En tout pays, c'est le propre de l'étiquette de faire fuir les graces & de mettre en leur place, les airs gauches. La bonne foi qui accompagne les divers échanges qu'ils font avec les

Navigateur

Navigateurs, s'accorde mal avec l'accusation de vol dont on les charge. Peut-être ne devroit-on leur reprocher qu'un excès de curiosité, bien pardonnable à des gens simples. Fait-on un crime aux enfans qui mettent la main sur tout ce qui frappe leurs yeux ?

Leur chevelure est épaisse & noire; mais la plûpart des Hommes & quelques-unes des Femmes la peignent en brun ou en pourpre, & par fois de couleur orangée. Ils la portent courte ou longue. La mode, en ce point, varie autant parmi eux que chez nous. Mais ce dont nous ne nous sommes pas encore avisés, c'est que les uns portent leurs cheveux coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé, a toute sa longueur. Les autres les ont coupés près, & peut-être rasés dans un endroit. Ceux-ci ont la tête rasée, excepté une seule touffe qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille; ceux-là les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les Femmes en général, portent leurs cheveux courts. Les Hommes se coupent la barbe, & les deux sexes s'épilent sous les aisselles.

Les Hommes se font des piquetures de diverses couleurs sur le ventre; les Femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi seul s'en exempte, ainsi que des incisions douloureuses & sanglantes qui servent à marquer le deuil. La propreté, disent ces Insulaires, leur a conseillé la circoncision, ou plutôt la *superciſion* qu'ils pratiquent sans y manquer.

Les deux sexes ont à peu de chose près, le même habillement, composé d'une pièce d'étoffe ou natte, large de

deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture ou une corde. Double sur le devant, il tombe comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est au-dessus des reins, offre plusieurs plis; ensorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Les Insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffes & de belles nattes. Le bas peuple s'habille de pièces plus petites, & très-souvent il ne porte qu'une pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture. Ils passent ce maro entre leurs cuisses, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux Hommes. Leurs habits de Fêtes ont la même forme, mais sont plus ou moins riches. Les Chefs se coëffent avec des chapeaux de plumes rouges. Ces bonnets sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de Perroquet; ils n'ont point de coëffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a 18 ou 20 pouces. Le reste des Insulaires porte quelquefois de petits bonnets, composés de différentes matières, pour se garantir le visage du soleil.

La parure la plus ordinaire est le *kahalla*, ou collier de fleurs odoriférentes. Ils connoissent les bagues, bracelets & anneaux, qu'ils fabriquent avec de l'écaille de

tortue. Les lobes de leurs oreilles ſont percés en deux endroits ; ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, longs de trois pouces, qu'ils introduiſent par l'un des trous & qu'ils font ſortir par l'autre, ou de petits roſeaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre ſert de rouge aux femmes, qui s'en frottent tout le viſage. On peut remarquer chez preſque tous les Peuples, que les recherches de la coquetterie ont précédé l'époque de la civiliſation. Aux Fêtes publiques, les Danſeuſes portent ſur elles des guirlandes de roſes de la Chine, & d'autres fleurs cramoiſies, ou de feuilles d'arbres découpées ſur les bords, avec beaucoup de délicateſſe. Leurs ballets ſont bien autre choſe que les nôtres. Les mêmes acteurs danſent & chantent à la fois, avec une préciſion, une agilité, une ſoupleſſe & des graces que nous ne pourrions retrouver que dans les premiers ſujets de nos principaux Théâtres. Ils aiment à donner des fêtes, pendant la nuit, aux flambeaux. Le lieu de la ſcène eſt ordinairement ſous des arbres, au bord de la Mer.

La principale occupation des Femmes, eſt la fabrication des étoffes & des nattes. Les Hommes s'adonnent à l'Agriculture & à la Pêche. Mais l'Archipel des Amis eſt d'une fécondité ſi facile, que les Habitans n'ont guère que la peine de cueillir le fruit & les autres productions ſpontanées dont il abonde. Il ſemble que la Sentence portée contre Adam, chaſſé du Paradis terreſtre, ait ſouffert une exception en leur faveur ; & ce n'eſt point pour cette Peuplade, qu'ont été faits ces Vers :

C'eſt au prix des ſueurs, d'une longue culture,
Qu'il te faut acheter ton pain quotidien;
Les Dieux te vendent tout; ils ne t'ont donné rien.

Ces Inſulaires n'ont, pour ainſi dire, qu'à s'aſſeoir au banquet que la main complaiſante de la nature ſemble dreſſer pour eux tous les jours. Ils ne ſont point obligés de faire violence à la terre pour ouvrir ſon ſein avare. Les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain n'exigent pour prendre racine, aucune préparation. On fait un trou dans le champ; & l'arbriſſeau une fois planté, le ſol fait le reſte. Dans nos contrées d'Europe, nous avons auſſi plus d'un canton dans ce cas. Mais le plus grand nombre de ceux qui les habitent, n'en eſt pas plus heureux: la vie civile eſt ſi compliquée! elle multiplie tant les reſſorts de notre fragile exiſtence; elle entraîne à tant d'affaires épineuſes! nous nous trouvons ſi embeſognés ſous ſon régime, que nous avons trouvé le moyen de rendre preſque nulles les avances que nous fait la nature prodigue. Le ſuperflu des riches, les fantaiſies des grands, occupent ſans relâche les petits & les pauvres, qui ont à peine le néceſſaire; & c'eſt ainſi qu'avec toutes nos lumières, toute notre induſtrie, la ſociabilité qui paſſe pour un chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, eſt loin de nous procurer le bonheur facile qu'ont trouvé, ſans le chercher, les Inſulaires, à peine civiliſés, de la Mer du Sud.

La conſtruction de leurs maiſons ne donne pas une haute idée de leur induſtrie; ils ſemblent l'avoir réſervée

toute pour la conſtruction de leurs pirogues. Et en cela, ils n'ont conſulté que leurs beſoins. La température de leur climat eſt ſi douce & ſi pure, qu'ils peuvent ſe paſſer d'abri, la plus grande partie du tems. Sans outils, ils ſe fabriquent des armes, des inſtrumens de muſique, des uſtenſiles de ménage travaillés avec ſoin, & quelquefois avec goût. On leur déſireroit plus de propreté dans leur comeſtible. Les Femmes mangent avec les Hommes; mais il eſt parmi eux, comme ailleurs, certains individus qui ſe ſont attribué le privilège de faire table à part, & de manger tout ſeuls, en préſence de leurs ſemblables, debout devant eux. L'heure des repas n'eſt point fixée; ils ſont d'uſage d'en faire pendant la nuit. Ils ſe couchent & levent avec le Soleil. Leurs amuſemens ou occupations journalières, (car ces deux mots n'en font qu'un pour eux) conſiſtent à ſe viſiter réciproquement, à converſer entr'eux, à exécuter des danſes ou de petits concerts. On diroit que tous les jours ſont des Fêtes. L'intérieur des ménages eſt paiſible; on y connoît à peine l'infidélité. Le libertinage ne ſort pas du rang des proſtituées de profeſſion. Les Femmes ſont toutes ſages ou toutes débauchées, ſelon le parti qu'elles embraſſent. Ainſi qu'ailleurs, les filles publiques ſont, pour la plûpart, de la claſſe infime de la Nation, c'eſt-à-dire, de celle condamnée aux charges pénibles de la ſociété, & qui par conſéquent, doit chercher à s'en dédommager, comme elle peut.

Des gens qui mènent une vie auſſi aiſée, doivent regarder la mort comme le plus grand des maux. Auſſi

ces Insulaires n'ont-ils pas d'expressions assez fortes pour peindre leur deuil, au trépas de leurs parens ou de leurs amis. Dans ce cas, ils sortent de leur caractère; ils exercent sur eux toutes sortes de cruautés. Quand ils ont encore quelqu'espoir de réchapper, ils se résolvent aux sacrifices les plus douloureux, pour obtenir guérison. Ils se mutilent les doigts; le peuple se coupe les articulations de la main ou des pieds, pour faire cesser la maladie de ses Chefs.

L'avenir les inquiète peu. Tout entiers au présent; les jouissances temporelles sont seules à leur portée, & ils ne demandent rien au-delà à leur Dieu suprême. Ils l'appellent *Kallasootonga*, & en font une Femme. Cette idée religieuse est assez naturelle, & devoit se présenter d'elle-même à l'esprit anti-métaphysique d'une Peuplade qui place sa félicité dans l'acte de la génération. Une Femme féconde leur a paru un objet très-propre à servir d'emblême à la puissance génératrice de l'Univers. Quantité de Dieux subalternes sont subordonnés à la grande Divinité. Les Insulaires de Hapaée appellent Alo-Alo, leur Dieu suprême, qu'ils font mâle. Assez généralement parmi eux, il est de foi que les Dieux ne s'occupent des hommes que jusqu'à l'instant de leur trépas. Le Dieu de la Mort se nomme *Gooleho*. Ils croient à une espèce de vie à venir; mais les principaux seuls en jouissent. Le Peuple est mangé tout entier par *Loata*, Oiseau des Cimetières; c'est le Corbeau de nos contrées. Ils définissent l'ame, *la vie*, ou *le principe*

vivant. Jusqu'ici, pour des Peuples demi-sauvages, leur Théologie paroît assez raisonnable. Mais comment, avec cette simplicité de théorie, peuvent-ils pratiquer les sacrifices d'hommes? Que n'imitoient-ils plutôt les bons O-Tahitiens, dont ils ont été vraisemblablement démembrés. Pourquoi ne pas se contenter d'offrir les prémices de leurs fruits, au Soleil, qui les murit? Quelle atroce manie, que de changer leurs Autels & leurs Temples en étaux de Bouchers, chargés de chair humaine, & en Cimetières remplis d'ossemens humains! Quel hideux contraste avec les tableaux rians que la Nature prodigue autour d'eux! Qui a pu donner lieu à ce renversement des premières loix de l'humanité! Quelque Chef vindicatif, pour satisfaire un ressentiment particulier, aura peut-être introduit l'horrible coutume de consulter les Dieux dans les entrailles palpitantes de son ennemi, désigné pour victime comme par hasard.

La science du Gouvernement ne paroît pas bien avancée dans ces Isles. Le Roi, pour conserver son rang au-dessus du reste des Grands, n'a pas trouvé d'autres moyens que de fermer politiquement les yeux sur le despotisme que les Chefs de la Nation exercent sur le Peuple, dans leurs districts respectifs. Ainsi, la Nation, au lieu d'un Maître, en a autant qu'il y a de Chefs particuliers. On rencontre ailleurs encore ce vice de système social. Mais aux Isles des Amis, les effets en sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être. Ici le Prince est absolu pour faire le

bien. Mais la Nation & les Chefs ont droit de mort ſur la perſonne du Roi, s'il devient *méchant homme*, ſelon l'expreſſion du pays. Tongataboo eſt la réſidence ordinaire du Monarque, & des premiers de tout l'Archipel; on la qualifie de Terre des Chefs. Les autres Iſles ſont déſignées ſous le nom de Terres des Serviteurs. Le Peuple donne à ſes Souverains le titre de Seigneurs du Soleil & du Firmament. Ces Inſulaires, d'un caractère doux & pacifique, n'ont pas beſoin d'être contraints pour obſerver la ſubordination. Chez nous, on parle au Roi, debout. Là, on s'aſſied, par reſpect, en ſa préſence, & à ſa rencontre. L'étiquette étant choſe de convention, on doit s'attendre de ſa part, aux uſages les plus contradictoires & les plus biſarres. La manière de faire ſa cour au Prince, tient de l'adoration; on poſe la tête ſous la plante de ſes pieds. Il n'y a point de Loix écrites; elles ſont toutes verbales: & on ne s'apperçoit pas que les incertitudes d'une tradition orale, entraînent plus d'inconvéniens que les commentaires & les interprétations de nos Codes imprimés.

L'Idiome des Iſles des Amis a la plus grande affinité avec celui des Iſles de la Société & de la nouvelle Zélande. Ces deux premiers Archipels ont encore beaucoup de choſes communes, quant aux uſages publics & aux habitudes privées; mais leurs Mœurs, qui déjà s'altéroient, faute de lumières, lors de l'arrivée des Vaiſſeaux Européens, ne ſe ſont point amendées depuis cette époque; laquelle juſqu'à préſent, n'a ſervi peut-être qu'à

ſatisfaire

satisfaire une vaine curiosité, & à charger nos Cartes Géographiques de quelques noms de plus. Quand donc les Habitans de la Terre se visiteront-ils pour se corriger les uns les autres, pour se rendre meilleurs, & pour en devenir plus heureux ?

Fin des Mœurs & Coutumes de l'Habitant des Isles des Amis.

femme de l'Isle de Taiti.

Homme de Tuéti

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE L'ISLE TAÏTI.

> [illegible] ses ornemens, ses richesses
> Les ombrages mêlés de bocages fleuris,
> Paroient Nérée [illegible] les mers fraîches ondées,
> Que rougissoit [illegible] les premiers Orangers;
> Déjà mille oiseaux [illegible], mêloient leurs chansons,
> Et semoient à pleins becs [illegible] la Bourgade.
> Ce n'étoit point pour vous .... &c.
>
> *Poëme Prélim. Proposition XVII. Pages 38 & 39.*

L'Isle Taïti de la Mer du Sud, & des Indes de la Nouvelle-Angleterre, que Dryden nomme Cythère la Divine, les Isles Terrestres de l'Odyssée, Adam qui se croit encore seul habitant dans la mer du Sud. D'après le vaste Recueil de nos Voyageurs modernes (1), célébrés par le vœu de la

(1) MM. de Bougainville & Cook, Wallis, Byron, Carteret, & le Journal des Navigateurs Français & Anglois, qu'il faut mettre à la tête, qui ont rempli tous les pas qu'ils firent dans l'Isle Taïti. Ils y respectèrent le droit des gens, & n'altérèrent pas un seul instant de la tranquillité de leurs mœurs; il sut faire observer aussi, que le vol y [illegible] point de métaux.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'ISLE TAÏTI.

O vous ! qui, de nos jours, réaliſez encor
Le fabuleux récit de l'antique âge d'or ;
Peuples d'Otahiti ! fortunés Inſulaires,
Qui vivez....., ſans faiſceaux Conſulaires :
Dans vos heureux climats, ſeule Divinité,
L'Amour a pour Autel le ſein de la Beauté.
Ce n'eſt point parmi vous..... &c.
Poëme Philoſ. Fragment XVII. Pages 32. 33.

LES Fables de la Mythologie, & les rêves de la Philoſophie ſont donc enfin réaliſés. Cythère & Utopie, les Iſles Fortunées de l'Océan Atlantique ſe ſont donc enfin trouvées dans la mer du Sud. D'après le récit fidèle de deux Voyageurs modernes (1), célèbres par la véracité de

(1) MM. de Bougainville & Cook. Nous ferons remarquer, à la louange des Navigateurs François & Anglois, que l'humanité & la bonne-foi ont marqué tous les pas qu'ils firent dans l'Iſle Taïti. Ils y reſpectèrent le droit des gens, & n'abuſèrent pas un ſeul inſtant de la ſupériorité de leurs armes : il faut faire obſerver auſſi qu'ils n'y trouvérent point de métaux.

leurs Obſervations, on peut donc affirmer que Taïti ou Otahiti, eſt le ſeul endroit de la terre que la Nature & le Bonheur ont adopté, de préférence, pour leur dernier azyle. Le ſol de l'Iſle n'a peut-être pas peu contribué aux mœurs des habitans : c'eſt l'*Eden* de Milton. La température en eſt ſi ſaine, qu'on n'y connoiſſoit point de maladies avant l'apparition des Européens.

De la taille la plus haute & la mieux proportionnée, le Taïtien ſeroit auſſi blanc que ceux qui l'ont viſité, s'il étoit plus ſouvent vêtu. Mais il eſt preſque toujours nud, à l'exception d'une ceinture paſſée autour de ſes reins : les principaux d'entre le peuple s'enveloppent, ſans trop ſe ſerrer, d'une double pièce d'étoffe. L'une a quatre ou cinq verges de longueur & de largeur. Ils la laiſſent tomber juſqu'aux genoux ; c'eſt une eſpèce de jupon court, qu'ils nomment *Parou*. L'autre, qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, prend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe, devant & derrière ; enſorte que les bras, toujours nuds, ont la liberté de leurs mouvemens. Cette draperie s'appelle *Tebuta*. Les hommes ſe la paſſent autour de leurs cuiſſes, en forme de culotte ; & alors elle prend le nom de *Maro*. Ce n'eſt point la qualité, c'eſt la quantité des étoffes qui diſtingue les conditions. Les femmes n'ont point d'autre coſtume, qui a beaucoup de grâce & qui leur ſied bien ; mais, entre leurs mains, cette unique draperie tourne au profit de la coquetterie. La matière des étoffes ſingulières qui compoſent leurs vêtemens, eſt l'écorce d'un Arbuſte, qu'ils cultivent autour de leurs maiſons, & reſſemble au gros papier de la Chine. Elle n'eſt point tiſſue. Sa fabrique ſuppoſe beaucoup d'induſtrie. Elles ſont plus ou moins épaiſſes. Dans les temps de pluye, ils portent un habillement fait de nattes. La mode, pour ſaluer,

eſt de ſe dépouiller juſqu'à la ceinture ; les femmes pouſſent quelquefois plus loin la civilité. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes, d'une couleur triſte ; & de ſe couvrir le viſage d'un voile.

Les Taitiennes ne s'expoſent jamais au ſoleil, qu'elles ne ſe ſoient munies d'un léger chapeau de cannes, ouvrage de leurs mains, qu'elles ont ſoin de parer de fleurs & de plumes. Elles portent auſſi, comme les hommes, des bonnets de nattes & des turbans. Les Amateurs de la belle nature apprendront ſans doute, avec plaiſir, que les femmes de Taïti ont les traits du viſage très-délicats ; & qu'en aucun pays du monde on ne trouve les contours du corps plus réguliers, plus parfaits & mieux conſervés. Mais, que diront nos Européennes, ſi fières du rouge dont elles ſe peignent les joues, quand elles ſçauront que les Taïtiennes font uſage auſſi d'un fard bleu, qu'elles placent ſur leurs feſſes. Ce qui ſurprendra plus encore, c'eſt que cette mode étrange eſt commune aux deux ſexes, qui en tirent vanité. Hommes & femmes ſe percent auſſi les oreilles, pour y ſuſpendre des perles, des coquillages & des fleurs, mais d'un ſeul côté. Ces Inſulaires ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; & ils ont les mouſtaches & le haut des joues raſés. La plupart laiſſent leurs cheveux, ordinairement noirs, dans toute leur longueur, & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Ils ont l'habitude de ſe les oindre, ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Ils ne coupent jamais leurs ongles, excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Les loix de la propreté la plus recherchée ſont ſcrupuleuſement obſervées. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & jamais ils ne mangent ſans ſe laver avant & après. Ils ont pour armes, l'arc & la fronde. Autant ils ſont tranquilles & paiſibles chez eux,

autant ils deviennent redoutables en préſence de l'ennemi. Ils ne ſont grace qu'aux femmes. Doué de la ſanté & de la beauté, vivant ſous un ciel toujours clément, habitant une terre féconde par elle-même en végétaux ſalubres, le bon Taïtien, étranger aux Arts, dont il peut ſe paſſer .... à la Politique, dont il n'a que faire, ne ſçait qu'aimer, & n'éprouve qu'un ſeul beſoin, celui du plaiſir. Il ſemble n'exiſter que pour cela; il ſemble que la nature l'ait débarraſſé de tous les autres ſoins de la vie, exprès pour qu'il ſe livre tout entier à l'amour: & jamais les vues de la nature n'ont été ſi bien remplies. Fidèle à ſa vocation, l'Inſulaire de Taïti fait l'amour auſſi habituellement que les autres hommes reſpirent. Il rapporte tout à cette paſſion, l'unique qu'il éprouve. Toutes ſes penſées, toutes ſes paroles, toutes ſes actions n'ont pour principe & pour but que l'amour. C'eſt la ſeule de ſes occupations. L'amour eſt la grande affaire de ſa vie.

Les différentes Nations, à l'arrivée d'un Etranger, ſe hâtent de lui faire viſiter leurs monumens, de lui expliquer leurs conſtitutions, de l'inſtruire de leurs uſages civils & autres; elles étalent complaiſamment leurs tréſors à ſes yeux. Quand un Navigateur touche le rivage de Taïti, l'Inſulaire entonne auſſi-tôt un hymne d'amour, montre ſes lits de gazon, & détache lui-même le voile de la beauté dont il fait les honneurs; ſes plaiſirs ne ſont complets que quand il les partage. Cependant la vue des bijoux de verre ou de métal, qu'apportèrent les Européens, cauſa une révolution ſubite dans les mœurs: l'amour y devint mercantile; & les plus belles femmes ne s'y troquèrent plus que contre les clous les plus longs.

Quelques Rigoriſtes de l'ancien monde, d'après cette peinture exacte, ſeront tentés peut-être de reprocher aux Amé-

ricains de la mer du Sud, un libertinage consommé ou un cynisme stupide. Ce seroit les calomnier que de les juger d'après nos mœurs, aussi étrangères à leurs habitudes que les Langues d'Europe diffèrent du vocabulaire de Taïti. On ne sçauroit appliquer à l'innocence de l'âge d'or, les règles qui constituent le régime de la société des peuples civilisés & corrompus. Le bon Taïtien, comptant l'amour parmi les plus douces nécessités de la vie, croiroit manquer aux devoirs sacrés de l'Hospitalité, s'il ne partageoit point sa natte & ses femmes avec celui qui partage sa cabane & sa table. Une possession exclusive lui sembleroit un attentat contre le droit des gens. A Taïti, tout est à tous; le démon de la propriété n'y dicte point son code infernal. Là, on jouit indistinctement des bienfaits de la nature; mais à ceux qui sçavent le mieux en jouir, sont réservées les distinctions & les couronnes. La pluralité des femmes est reçue dans toute l'Isle; & cela ne pouvoit guère être autrement, là où les mariages se font sans contrat & sans bénédiction nuptiale; on consulte ses forces & son goût, & l'on se lie d'autant plus volontiers que le nœud n'est pas indissoluble. Aussi l'état de fille ne diffère presque point de celui de femme. Plaire est l'unique besogne des unes & des autres; faire des heureux est leurs seuls devoirs. Que peuvent faire de mieux des êtres aimables qui n'ont rien à faire?

Tout ceci doit nous paroître étrange. Mais l'étonnement cessera, & nous suspendrons tout soupçon injurieux, quand nous apprendrons que l'acte de la génération, à Taïti, est un acte de Religion. Quand les Anglois invitèrent à leur bord les principaux de l'Isle, pour assister au service divin qu'on célébra sur le vaisseau, les Taïtiens ne voulurent point être en reste; &, à leur tour, offrirent à leurs hôtes de leur donner

une idée de leur culte. Un couple beau, mais très-jeune, en préſence des étrangers & d'une foule des naturels du pays préſidés par leur Reine, au bruit cadencé de pluſieurs inſtrumens, ſacrifièrent à l'amour, comme on s'acquitte parmi nous d'une cérémonie pieuſe; penſant honorer ſuffiſamment le Créateur, que de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus exquis. Le cœur de deux amans heureux leur ſemble une offrande plus digne du Ciel, que les entrailles fumantes de deux victimes égorgées; ſuivant eux, ce ſeroit reconnoître mal le bienfait de la vie, que d'étaler ſur des Autels ſanglans l'appareil de la mort.

Mais, hélas! on ne s'en tient pas toujours-là. La ſuperſtition ne laiſſe pas toujours leur bonheur ſans mêlange. Il eſt des exceptions cruelles admiſes dans les événemens fâcheux. Les guerres qu'ils ont à ſoutenir avec les Inſulaires leurs voiſins, altèrent la ſimplicité innocente de leurs mœurs. Dans le danger ils ont recours à des Prêtres (1), eſpèces de Médecins Empiriques: & après le combat, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils rapportent, dans leurs foyers, l'idée funeſte de l'inégalité des conditions. La diſproportion des rangs ſe trouve déjà marquée à Taïti. Les Grands ont des

(1) « Au reſte, c'eſt ſur-tout en traitant de la Religion des peuples » que le Scepticiſme eſt raiſonnable; puiſqu'il n'y a point de matière » dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence ».

Cette judicieuſe réflexion eſt de M. de Bougainville, que nous nous ſommes fait un devoir de conſulter.

Cook nous apprend que les Taïtiens donnent « à leur Divinité ſu» prême le nom de *Taroataihetoomoo*. Leurs Dieux ſubalternes s'ap» pellent *Eatuas*: dans les *Morais*, eſpèce de Temple & de Cimetière, » les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux ſexes; mais » chaque ſexe a les ſiens..... leur Religion n'influe pas ſur leurs » mœurs ».

Livrées

Livrées pour leurs Serviteurs ; ceux-ci portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Un autre usage qu'on est fâché de rencontrer à Taïti ; c'est que les hommes n'y prennent point leurs repas dans la compagnie des femmes. Ils se mettent à table deux fois le jour, à midi & le soir. Les enfans & les jeunes filles ne mangent d'aucune viande. L'eau est l'unique boisson pour tous les états. Le vin, le tabac, les épiceries leur répugnent. Ils ne s'accommodent que des alimens les plus doux. Le caractère paisible des Taïtiens se peint dans toutes ses habitudes, & jusque dans leurs jeux. La danse & la musique sont les amusemens qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils connoissent cependant l'exercice de la lutte, & s'y livrent quelquefois, à la manière des Anciens (*) ; mais ils y mettent beaucoup moins de prétention.

Les jeunes filles ont une danse qui leur est spécialement consacrée, & qu'on désigne sous le nom de *Timorodée*. Elle consiste à exécuter la pantomime exacte de tout ce qu'elles doivent pratiquer étant femmes. On remarquera que le symbole est interdit, du moment qu'elles jouissent de la réalité. Cette danse nous paroîtroit lascive, & feroit rougir nos Européenes. Les Taïtiennes ont moins de pudeur, ou peut-être plus de franchise.

Les Taïtiens auroient beaucoup d'aptitude pour les Arts, si la richesse spontanée du sol qu'ils habitent ne les entretenoit dans une indolence habituelle, qui est passée dans leur caractère, & qui cependant n'a point produit d'aussi mauvais effets qu'on auroit cru devoir le craindre. L'Astronomie &

(*) Voyez les Explications des Antiquités d'Herculanum, tome VII, Planches XCII, XCIII, page 38, *in*-4°.

l'Agriculture leur dérobent quelques inſtans, ainſi que la conſtruction de leurs Pirogues, qui ne manquent pas d'élégance. La Chirurgie eſt plus avancée. Leurs maiſons ouvertes de tous côtés, comme des hangards, ſont vaſtes, commodes; telles qu'il les falloit, dans un pays auſſi tempéré, & délivré de tout animal nuiſible. Mais leur genre de vie, tout voluptueux, a fait contracter à leur eſprit une mobilité qu'il ne ſeroit pas facile de maîtriſer. Rien de plus vif, de plus animé, mais en même-temps de plus libre que leur converſation. Ils ne contraignent pas plus leur langue que leurs geſtes. Ils préfèrent toujours le mot propre aux périphraſes. On aime à peindre les ſenſations journalières qu'on éprouve, ſur-tout quand elles appartiennent toutes au plaiſir : & des gens qui ne ſoupçonnent point d'indécence à tout faire, ſe permettent ſans ſcrupule de tout dire.

Pour donner quelque idée du Gouvernement Civil de Taïti, on pourroit le comparer aux anciennes Loix Féodales de l'Europe ; mais avec cette modification importante que le Seigneur de chaque diſtrict ne peut rien ſe permettre, ſans prendre l'avis & le conſentement des Notables du canton.

On leur a reproché leur penchant irréſiſtible au vol ; mais ce n'eſt pas aux Tribunaux de la Société, qu'il faut faire comparoître l'homme de la Nature. D'ailleurs, une fois que les échanges furent établies de part & d'autre, le Taïtien diſputa aux Européens de bonne-foi & d'équité. Ces Inſulaires ont d'ailleurs, tous les défauts & toutes les grâces de l'enfance, l'ingénuité, l'inſouciance & la légèreté. Ils pleurent facilement; mais leurs larmes ſe ſechent & tariſſent au moment qu'ils les verſent. Cependant ils ſont capables de l'attachement le plus durable envers ceux qui les obligent. Il faut prendre au mot le Capitaine Cook, & dire avec lui que les Taïtiens ſont

plus heureux que nous, s'il eſt prouvé que l'enfant le ſoit davantage que l'homme. Conſidérés ſous ce point de vue, (& c'eſt le ſeul qui leur convienne) les détails de leurs mœurs n'ont plus rien qui doivent ſcandaliſer, & peuvent trouver grâce aux yeux du Caſuiſte le plus ſévère.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Iſle de Taïti.

Danseuse de l'Jsle O-tahiti.

Otaiti portant des présent au Roi.

ADDITION
AUX MŒURS ET COUTUMES
DES INSULAIRES
D'O-TAHITI.

LES derniers voyages du célèbre & malheureux Cook nous ont apporté de nouvelles lumières sur l'Isle d'O-Tahiti; mais les descriptions ultérieures des habitans contrastent quelquefois avec le portrait qu'on nous en avoit tracé d'abord. L'arrivée des Européens a fait révolution dans l'*Archipel de la société;* les mœurs y ont reçu une atteinte presqu'aussi funeste que la santé (1). En voulant les servir, nous avons multiplié leurs besoins; & nous sommes obligés de convenir que ces Insulaires vivoient plus heureux avant de nous connoître. Qu'avoit-on à desirer sur un sol où six arbres à pain (2) peuvent suffire sans culture à l'entretien de toute une famille? Graces à nos bons offices, devenus indigens au sein des richesses spontanées que leur prodigue la Nature, en chatouillant leurs desirs à la vue de nos arts, nous les avons tirés de la douce incurie dans laquelle ils végétoient en paix. Au moment où l'on a découvert cette peuplade, elle fut trouvée tenant assez bien le

(1) Ils doivent aux Européens la connoissance de la sœur aînée de la petite vérole.

(2) Le fruit s'appelle dans l'Isle : *mahee.*

milieu entre les excés de la vie ſauvage & les abus de la civiliſation. Il ne lui manquoit que d'avoir la conſcience de ſon état, & d'obſerver par jugement ce en quoi elle ne paroiſſoit ſuivre que l'inſtinct. Mais ce trait de lumière, pour n'être point nuiſible, exigeoit un concours de circonſtances difficiles à raſſembler & à ſaiſir. Ce n'eſt pas pendant des relâches plus ou moins longues d'un équipage de vaiſſeau parmi eux, ce n'eſt pas par des échanges de commerce dont nous tirons le principal avantage, qu'on parviendra à étudier la nature humaine dans un pays où elle ſe montre à nud, & à la rectifier. On pourroit tenter parmi eux l'établiſſement d'une petite aſſociation choiſie d'hommes inſtruits & bien intentionnés, leſquels ſe réſolvant à perdre de vue leur patrie, deviendroient les Légiſlateurs des Iſles de la ſociété, plus par la perſévérance de leurs bons exemples, que par la force des armes ou du diſcours. A l'époque où nous viſitâmes ces Inſulaires, ils avoient déjà, d'eux-mêmes, rendu plus rares les ſacrifices humains. De quel degré de perfectibilité n'eſt pas ſuſceptible une peuplade pacifique, & pour laquelle la Nature a fait tant d'avances?

La prononciation de leur langue doit être très-douce, à cauſe de la répétition fréquente de la même voyelle dans la plupart des mots; par exemple: *Watooteere* (Dieu d'O-Tahiti, auquel les Inſulaires ont ſubſtitué *oraa*, Dieu de *Bolabola*;) *Toobooai*, Dieu de l'Iſle Mataia, &c.

Ils ſont ordinairement ſix repas par jour. Ils mangent à deux, cinq & onze heures du matin; à deux, cinq &

huit heures du soir, ils mangent encore. Les femmes & les enfans tiennent table à part. Comme ailleurs, la classe inférieure des habitans, celle qui travaille le plus, se nourrit beaucoup plus mal que l'autre.

Les jeunes gens de qualité forment entr'eux, sous le nom d'*erroes*, des espèces de *clubs* ambulans dont le seul plaisir des sens bruts est l'ame. Ils y admettent les plus jolies femmes qu'ils rencontrent sans peine dans la visite qu'ils font des différens cantons de chaque Isle où ils voyagent. Ces femmes sont en commun; on ne leur permet pas d'être mères; & l'on étouffe le peu d'enfans qui naissent de ces liaisons vagues. Toutes ces horreurs se passent en public & demeurent impunies.

Ils ont beaucoup de Prêtres & par conséquent beaucoup de Dieux; & ils en changent à volonté, selon la mode. Une Isle mécontente de son Dieu adopte celui de sa voisine; volages en fait de religion comme en amour, ils n'en sont que plus dévots à la Divinité en vogue. Le rit qu'ils observent a cela de bon, qu'il est gai du moins. Leurs Hymnes ressemblent à des chansons.

Le Roi jouit presque des honneurs divins. Son nom est sacré. A sa rencontre, le Peuple, des deux sexes, met bas ses vêtemens jusqu'à la ceinture. Dans les environs du lieu où il fait sa résidence actuelle, on dresse un poteau (1) qu'on garnit d'une pièce d'étoffe, ou

(1) Ce poteau rappelle la perche coëffée d'un bonnet que Gisler, Gouverneur en Suisse pour l'Empereur Albert I. vouloit qu'on saluât dans la place d'Altorf. Voyez notre article de Guillaume Tell, n°. 1. *des actions célèbres des*

qu'on couvre d'un diadême de plumes; & ce poteau couronné exige les mêmes salutations que la personne du Monarque. Un Roi qui seroit pénétré des devoirs de son état, auroit ici une belle occasion de les bien exercer; mais aussi, un despote peut faire à-peu-près tout ce qu'il veut; & quand on peut tout ce qu'on veut, il est rare qu'on ne veuille que ce qu'on doit. Par une loi constitutionnelle & trop singulière pour n'être pas rapportée, le Roi cesse de l'être du moment qu'il est père. Il n'est plus que le tuteur de son enfant & le régent du Royaume.

On appelle *Toutous* ceux de la classe des Valets ou Esclaves.

Pour l'intelligence de l'une des deux figures ci-jointes, dont le bizarre accoutrement méritoit d'être dessiné parmi nos costumes, afin de piquer & satisfaire la curiosité de nos Lecteurs, nous transcrivons ici le passage du IIIe Voyage de Cook, qui y a rapport :

Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too (Roi d'O-Tahiti) arriva. Il me demanda si mon ventre étoit plein? Je lui répondis que oui, & il me dit, dans ce cas, venez avec moi. Je le suivis chez son père, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes arrangées d'une façon singulière. Une extrêmité des pièces, qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste envi-

Grands Hommes de toutes les Nations, Ouvrage orné de gravures & écrit en style lapidaire. in-4°. chez Cailleau, Libraire-Imprimeur, rue Galande, à Paris.

ronnoit le corps, à commencer de deſſous les aiſſelles; l'autre extrêmité tomboit en plis juſqu'à terre, & reſſembloit à un jupon de femme porté ſur un large panier: pluſieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & groſſiſſoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'eſpace de cinq ou ſix verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées ſous un ſi énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas* (deux pièces de corps), qui leur ſervoient de parure, & qui donnoient un air pittoreſque à leur accoutrement. On les conduiſit, dans cet équipage, à bord de mon vaiſſeau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de pluſieurs cochons, & d'une quantité aſſez conſidérable de fruits, dont le père d'O-Too vouloit me faire préſent, ainſi que des étoffes. On donne le nom d'*atea* aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a ſeulement lieu, quand ils veulent offrir à quelqu'un des préſens conſidérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occaſion: c'étoit la première fois qu'on nous préſentoit ainſi des étoffes; mais nous en reçûmes encore d'autres, étalées également ſur le corps des naturels qui nous les apportèrent.

Le coſtume funèbre eſt encore plus bizarre. Compoſé des productions les plus rares de l'Iſle & de la mer, il eſt travaillé avec un ſoin & une adreſſe extrêmes, & doit être parmi eux d'un prix conſidérable. Cette parure de deuil conſiſte en une planche légère d'une forme demi-circulaire, d'environ deux pieds de long ſur quatre à cinq pouces de large. Cette planche eſt garnie de cinq coquilles de nacre de perles choiſies,

attachées à des cordons de bourre de cocos, passés dans les bords des coquilles & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeons gris-bleu, est placée à chaque extrêmité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diametre, & au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perles oblong, s'élargissant un peu vers l'extrêmité supérieure, & de neuf à dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropique, forment autour un cercle rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perles qui, par l'étendue & la forme, ressemble à un tablier; on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long sur un dixième de pouce de largeur : chacune est trouée aux deux extrêmités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs. Les rangées sont parfaitement droites, & paralèlles entr'elles; les supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du demi-cercle de la planche; les inférieures sont aussi communément plus étroites, & aux extrêmités de chacune est suspendu un cordon orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe

perpendiculairement devant lui. Le tablier cache sa poitrine & son estomac; la planche couvre son col & ses épaules, & les deux premières coquilles masquent le visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui le porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure & les longues plumes dont elle est entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme; le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte, ou une pièce d'étoffe trouée au milieu; il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de noix de coco. Une corde d'étoffe brune & blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de réseau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles & alternativement brunes, jaunes & blanches, descend du turban sur le col & sur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlières, avec lesquelles il produit un son continu, & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les naturels qui s'approchent par hazard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette singulière coutume; mais il semble

qu'elle eſt deſtinée à inſpirer de l'horreur. Par l'analogie que ce vêtement extraordinaire avec la forme effrayante que les femmes attribuent aux eſprits & aux fantômes, on eſt tenté de croire qu'il y a quelque ſuperſtition cachée ſous cet uſage funéraire.

Mais un coſtume de la plus élégante ſimplicité eſt celui des O-Tahitiennes, quand elles ſe propoſent de danſer. Leur coëffure qui reſſemble beaucoup pour la forme au mortier de nos premiers Magiſtrats, eſt compoſée de pluſieurs bandes de nattes poſées & couſues l'une pardeſſus l'autre, & parſemées de fleurs. Deux groſſes houppes de plumes de diverſes couleurs indiquent, plutôt qu'elles ne cachent, les contours des deux hémiſphères de leur ſein. Un corſet flexible & ſans manches, paroît ſervir moins à les habiller qu'à marquer la ſoupleſſe de leur taille. La jupe eſt une draperie très-ample qui retombe juſques ſur les pieds en faiſant beaucoup de plis, & qui traîne derrière elle avec nobleſſe. Deux morceaux d'étoffes pliſſées & roides attachés au bas du dos vers les hanches, forment comme deux aîles qui doivent produire beaucoup d'effet lors de la danſe; ainſi que pluſieurs queues de plumes, rondes, & ſuſpendues à la ceinture tout autour ſur le jupon.

Fin de l'Addition aux Mœurs & Coutumes des Inſulaires d'O-Tahiti.

Insulaire de Vateeoo

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES ISLES
DE WATEEOO.

WATEEOO est une des Isles découvertes par le capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Les Habitans de cette Isle ont beaucoup de rapport avec ceux de leurs voisins, les Naturels de la Terre des Arsacides, & ils diffèrent totalement des autres Insulaires de l'Archipel. C'est cette différence entre le Peuple de la même Isle, & entre des Peuples de la même Nation, qui a donné lieu à la supposition, que les Habitans de Wateeoo étoient descendus d'une espèce d'hommes différente de celle qui habite les autres Isles de la Mer du Sud. On a observé que la couleur de leur peau étoit plus noire, & leur chevelure plus crépue que celle des autres Insulaires. Ils ont aussi la barbe fort épaisse, & ils la portent très-longue. On leur a trouvé une grande ressemblance avec les Habitans de la Nouvelle-Hollande, & ils ont quelques usages particuliers qui ne se trouvent chez aucun autre Peuple de la Mer du Sud. On leur a vu pratiquer une espèce de circoncision, & ils ont une manière de se faire des incisions sur différentes parties du corps, qui ressemble à celle des Habitans de la Nouvelle-Hollande. Ils ont aussi une espèce de boomerang, ou bâton recourbé, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, & qui revient à celui qui l'a jetté, comme on l'a vu faire aux Habitans de la Nouvelle-Hollande. Ils ont encore une coutume particulière, qui est celle de se couper une phalange du petit doigt de la main gauche, lorsqu'ils ont perdu un parent ou un ami. Ils font cette opération avec une coquille, & ils emploient pour arrêter le sang, une espèce de gomme qu'ils font sécher au soleil, & qu'ils réduisent en poudre.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE WATEEOO.

WATEEOO eſt l'une des Iſles découvertes par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Les Habitans, auſſi ignorans que nous ſur leur propre origine, ſurnomment leur patrie, la Terre des Dieux, & ſe croyent immédiatement ſortis des mains de l'Etre ſuprême. C'eſt ainſi que pluſieurs anciens Peuples de la Grèce, ſe vantoient de ne deſcendre d'aucune autre race, & d'avoir été créés ſur le ſol même où ils demeuroient, de temps immémorial. Cette prétention des Habitans de Wateeoo, qui donne de l'élévation à leur eſprit, leur a fait imaginer une ſorte d'étiquette qu'ils obſervent entr'eux, & font obſerver aux étrangers qui les viſitent. L'audience qu'on accorda aux Européens, avoit quelque choſe d'impoſant. On leur fit parcourir une avenue de palmiers; puis paſſant entre deux hayes de Guerriers alignés & armés d'une maſſue, ils furent admis en la préſence du Chef. Celui-ci, aſſis à terre, les attendoit gravement, en agitant dans ſa main, un éventail triangulaire, compoſé d'une feuile de cocotier, garnie d'un manche de

bois noir & poli. Ce Chef n'avoit d'autres marques distinctives de sa dignité, que de grosses touffes de plumes rouges qui lui garnissoient les oreilles, & qui pointoient en avant.

Le Costume de ces Insulaires est simple & uniforme. Ils portent leur chevelure dans toute leur longueur, & ordinairement nouée sur le sommet de la tête. Une pièce d'étoffe ou une natte, placée autour des reins, compose en général leur vêtement. Quelques-uns cependant portent de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc, ce qui forme une sorte de jaquette sans manches; d'autres ont des chapeaux de figure conique, fabriqués avec de la bourre de coco, adroitement tissue de petits grains de coquillage. Les oreilles sont percées & ornées de morceaux de la partie membraneuse d'une plante ou d'une fleur odorifère. La classe des Nobles, ainsi que les Chefs, se parent avec deux petites balles, tirées d'un os d'animal, suspendues à leur col, par une multitude de cordelettes. Les plumes rouges ne sont d'usage que pendant le cérémonial de la Cour. Les Danseuses, qui exécutent une sorte de Ballet, lors des présentations, déposent aussi les plumes rouges dont elles ont droit de se parer, après leur exercice. Les Insulaires Nobles, semblent aussi se distinguer du reste de la Nation, en se *tatouant* les côtés & le dos, d'une manière peu commune; leurs Femmes en font autant sur leurs jambes. Celles d'un âge avancé, portent les cheveux courts.

Leurs massues ont six pieds de longueur. Elles sont d'un bois dur & noir, bien poli dans toutes ses parties,

en forme de lance à l'une des extrêmités, mais beaucoup plus large. La tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Les piques, du même bois, ainsi que la pointe, ont ordinairement douze pieds de long; il y en a de plus courtes, que les naturels lancent comme des dards.

Les gens du commun portent des ceintures d'étoffes lustrées, ou une belle natte qui, passant entre les cuisses, couvrent les parties voisines. Ils ont des colliers d'un large *gramen*, enduit d'une peinture rouge, & enfilés avec des bayes de morelle. Leurs oreilles sont percées & non fendues. Ils sont piqués sur les jambes, depuis le genou jusqu'au talon; ensorte qu'ils paroissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe, & leurs pieds sont garnis d'une espèce de sandales.

En général cette Peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang & d'un caractère bon. Il a le regard vif, les traits réguliers, & la taille la mieux proportionnée. Les Femmes, d'un teint encore plus clair que les Hommes, ont les formes du corps d'une délicatesse extrême. Il faut les voir, les cheveux flottants en boucles sur leur col, vêtues d'une simple pagne, attachée à leur ceinture, & qui ne dépasse point le genou; il faut les voir & les entendre danser en s'accompagnant de la voix, & mesurant leurs pas sur le chant, avec une précision peu commune; leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les graces de l'Innocence, qu'elles connoissent encore. Heureuse Peuplade! le sol qu'elle

habite, trop peu avantageux aux Navigateurs, ne pourra leur donner occasion de troubler la paix de ces Insulaires. Puisse-t-on les laisser encore long-tems à la Nature dont ils ont lieu d'être satisfaits.

Fin de la Notice historique sur les Insulaires de Wateeoo.

femme de la Terre de Feu.

Homme de la Terre de Feu .

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA TERRE DE FEU.

La Terre de Feu est un grand Archipel situé au pays des Patagons. Ces îles stériles sous un ciel rude, ne sont point tout-à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les Sauvages qui l'habitent n'en font aucun usage. Bornés à la vie animale, [illegible] ils n'ont pas l'idée du calcul. Il y a peut-être des îdoles où ils adorent tout ce que les Navigateurs trouvent sur leurs côtes, [illegible] pour [illegible] Si l'on excepte [illegible] ne laisse aucune partie de l'globe sans habitans, il étoit nécessaire pour cela de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous ces individus que les Insulaires de la Terre de Feu s'accommodoient différemment [illegible]

La population n'est pas nombreuse; elle consiste en quelques villages, composés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre, lesquelles [illegible] de loin, [illegible] la forme de ces ruches [illegible] mais les [illegible]

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA TERRE DE FEU.

LA Terre de Feu eſt un petit Archipel voiſin du pays des Patagons. Ces iſles ſituées ſous un ciel rude, ne ſont point tout-à-fait dépourvues d'agrémens. Mais les Sauvages qui l'habitent n'en ſçavent tirer aucun parti. Bornés à la vie animale, & contens du peu qu'a fait pour eux la nature, ils ne ſentent pas la néceſſité d'ajouter à ſa parcimonie. Se trouvant bien comme ils ſont, ils n'ont point l'idée du mieux. Il y a peut-être des ſiècles qu'ils exiſtent tels que nos Navigateurs modernes les ont trouvés, ſans avancer d'un pas vers la perfectibilité dont on croit l'homme ſi ſuſceptible. Si l'intention de la nature eſt de ne laiſſer aucune partie du Globe ſans habitans, il étoit néceſſaire pour cela de mettre entre les hommes la même variété qu'entre les climats. Et en effet, tous autres individus que les Inſulaires de la Terre de Feu s'accommoderoient difficilement d'un ſéjour auſſi ſauvage.

La population n'eſt pas nombreuſe ; elle conſiſte en quelques villages, compoſés chacun d'une douzaine de ménages renfermés dans des huttes enfoncées dans terre ; leſquelles vues de loin, ont la forme de nos ruches ; mais les abeilles mettent beaucoup plus d'art à ſe loger. Au milieu eſt un

foyer. Un lit de foin règne tout autour. Un panier de jonc groſſièrement travaillé, un ſac mal couſu, une veſſie d'animal pour contenir de l'eau, des lignes & des hameçons, un bâton barbelé pour détacher les coquillages, un arc aſſez bien fait pour l'ordinaire, & des flèches très-bien polies, voilà tout le mobilier de ces tannieres.

Si ces Américains ſont heureux, il faut avouer que le bonheur ne coûte pas cher à l'homme, & que nous avons tort de nous plaindre. Ces bonnes gens dénués de tout, à bord de pluſieurs vaiſſeaux, n'y trouvèrent cependant rien de leur goût ni d'agréable à leurs yeux. Rien ne mérita leur attention ; rien n'excita leurs deſirs. Ils mangèrent notre pain ſans beaucoup d'appétit, & ils préférèrent leur eau de neige au vin & à l'eau-de-vie qu'on leur fit goûter. L'ignorance leur tient lieu de Philoſophie. A la vue des chef-d'œuvres de notre induſtrie, ils ne marquèrent point cette convoitiſe des Eſpagnols pour l'or du Mexique.

On chercheroit en vain parmi eux quelques traces de pacte Religieux ou ſocial : ils n'en ont pas beſoin ; l'enfant obéit à ſes parens qui le guident ; la femme ſert l'homme qui eſt ſon appui. Une heureuſe ſtupidité les a empêché juſqu'à préſent d'imaginer des Dieux & de ſe donner des Maîtres. Cette félicité brute n'eſt pas tout-à-fait ſans mélange ; ils ſouffrent parmi eux quelques Jongleurs qui leur parlent quelquefois de génies mal-faiſans ; ils n'ont pas encore d'Autels, & ils ſont déjà ſuperſtitieux. Ces eſpèces de Prêtres ſont en même-temps Médecins; & ce double Charlataniſme eſt le ſeul fléau de leurs compatriotes crédules & confians. Ils auroient beſoin de Miſſionnaires ſages & éclairés.

En 1579, ces Inſulaires, aſſez tranquilles juſqu'à cette époque, virent arborer la Croix ſur leur rivage. Le Capitaine

taine Samiente la fit planter au nom du Roi d'Eſpagne, & l'accompagna d'une inſcription, portant ordre de reconnoître Philippe II pour Souverain. Une Bulle du Pape Alexandre VI en étoit le titre de propriété. Mais l'état de misère de nos Américains & la pauvreté du ſol mirent leur liberté à l'abri d'une invaſion ſi injurieuſe au droit naturel.

Les Habitans de la Terre de Feu accueillent aſſez bien les Etrangers; mais ils en écartent leurs femmes. Seroient-ils jaloux? La jalouſie n'eſt point un vice de la ſociété; c'eſt un ſentiment tout naturel, & bien pardonnable à nos ſauvages. Privés de leurs compagnes, ils ſeroient plus à plaindre que nous. Ils ſe repoſent ſur elles de tout le fardeau du ménage. Ce ſont elles qui vont chercher la proviſion de coquillages & de bois pour les cuire; ce ſont encore elles qui ont ſoin des pirogues; pendant que les hommes, nonchalamment accroupis devant leurs tiſons allumés, paſſent le temps à chanter ou à rire. Car il ne faut pas les juger d'après leur extérieur grave & ſérieux. Ils ne ſont rien moins que taciturnes; & la préſence des Européens, qui les viſitèrent, n'en impoſa pas à leur caractère enjoué. On deſireroit ſeulement qu'ils euſſent plus d'égards pour leurs femmes. Il eſt vrai que malgré leur envie de plaire, elles n'offrent rien qui puiſſe flatter les yeux & en adoucir les regards. N'ayant rien à montrer de ſatisfaiſant, elles ont la mal-adreſſe de ne cacher preſque rien.

Ces Américains ſont gros & mal-faits, & d'une couleur qui approche de la rouille de fer mêlée avec de l'huile. Leur taille n'excede point cinq pieds dix pouces. Les femmes ſont plus petites. Toute leur parure conſiſte dans une peau de guanague, & plus ſouvent de loup ou de veau marin, jettée ſur leurs épaules, dans le même état où elle a été retirée de deſſus l'animal, & trop petite pour les couvrir en entier. Un mor-

ceau de la même peau leur enveloppe les pieds & ſe ferme comme une bourſe au-deſſus de la cheville. Un petit tablier tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie, mais aſſez négligeamment ; enſorte qu'elles ſont habituellement à-peu-près nues. Elles ſe peignent, ainſi que les hommes, & chacun à ſa guiſe, le viſage, les membres, & le reſte du corps, en lignes horizontales blanches, rouges & noires. Cette toilette ſe fait avec plus ou moins de recherches, ſelon les circonſtances. A quelques lieues de la Terre de Feu, ſont des peuplades peintes toutes en noir & d'autres toutes en rouge. Les hommes & les femmes portent des coliers & des bracelets de grains faits avec de petites coquilles & des os. Les femmes ornent même le bas de leurs jambes d'un ou de pluſieurs rangs de ces grains. Les hommes n'en font uſage qu'au poignet : mais ils ont autour de la tête une eſpèce de rezeau compoſé de fil brun. Ils ſont paſſionnés pour la couleur rouge. Ce Coſtume court & tout ouvert, ſuffit à peine pour les défendre du froid pendant l'Eté de ce pays. Qu'on juge de ce qu'ils doivent ſouffrir pendant l'hyver.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Terre de Feu.

Homme de Mangéla.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES INSULAIRES

DE MANGEÉA.

MANGEÉA est une île découverte par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, d'un aspect agréable, & peut s'approvisionner à trois lieues de distance. Elle est fort habitée, & paroît [illegible] peu multipliée de la manière qu'indique le pays.

Ce petit morceau de terre isolé, sans doute l'invention de quelques Européens naufragés, quelques [illegible] hommes pervers, ou [illegible] & quelques [illegible] l'art de perfectionner la [illegible] & d'ajouter aux dons [illegible] de la nature, les fruits cultivés de la raison. Les Mangeens paroissent satisfaits de leur destinée : mais qu'est-ce qu'un [illegible] peuple dont on ne savoit la veille compter l'existence ? [illegible] heureux & [illegible] de [illegible] long temps, tant qu'on ignore pourquoi & comment on l'est ? Cependant les Mangeens, tels qu'on les a découv-

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE MANGEÉA.

MANGEÉA eſt une iſle découverte par le Capitaine Cook, dans la Mer du Sud. Elle eſt de médiocre grandeur, d'un aſpect agréable, & peut s'appercevoir à 10 lieues de diſtance. Elle eſt fort habitée, & pourvoit abondamment aux beſoins peu multipliés de la Peuplade qui en foule le ſol.

Ce petit morceau de terre iſolé, mériteroit l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourroient y tenter une miſſion, & apprendre aux Inſulaires l'art de perfectionner leurs jouiſſances, & d'ajouter aux dons ſimples de la nature, les fruits cultivés de la raiſon. Les Mangeens paroiſſent ſatisfaits de leur deſtinée : mais qu'eſt-ce qu'un bonheur groſſier, dont on ne ſauroit ſe rendre compte ? Peut-on ſe dire véritablement heureux & ſe flater de l'être long tems, tant qu'on ignore pourquoi & comment on l'eſt ? Cependant les Mangeens, tels qu'on les a décou-

verts, ont pour eux l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie ; ſans effort & ſans contrainte, ils ſe trouvent à ce degré de contentement, auquel nous avons bien de la peine à parvenir par toute ſorte de moyens plus ingénieux les uns que les autres. Devroient-ils nous ſavoir beaucoup de gré, ſi en voulant les avancer vers la perfectibilité, ils venoient là où nous en ſommes ? Si le cœur humain ne peut quitter un extrême ſans ſe porter à l'autre, une *félicité d'inſtinct* eſt encore préférable à nos vices raiſonnés.

Les habitans de Mangéea tiennent beaucoup des Inſulaires d'O-Tahiti, pour l'organiſation extérieure & pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour le plaiſir proprement dit. Leurs ſens ſont leurs plus chères divinités. Ils connoiſſent preſque tous les raffinemens de l'amour anti-Platonique. Ils s'adonnent à la danſe, moins pour s'exercer & pour développer les graces du corps, que pour avoir occaſion de déployer les geſtes les plus expreſſifs, & dévoiler tous les ſecrets de la volupté.

Leur peau eſt douce, & leurs muſcles ſont très-peu prononcés. Leur teint eſt baſané ; leur taille moyenne, & bien proportionnée, mais robuſte & diſpoſée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome O-Thaitien. Mais leur prononciation, comme celle des Zelandois, eſt plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue :

Eatooa . . . . . Dieu.
Heetaia, *Matooa* . . . . Soleil.
Ereckeé... . . . . Chef, Roi.
Manna . . . . . Grand.
Aa . . . . . Oui.
Aoure. . . . . Non.
Taata. . . . . Homme.
Waheine. . . . . Femme.
Maheine. . . . . Fille.
Ooma. . . . . Baiſer.
Naoo . . . . . Ami.
Matta. . . . . Bon.
Etoffe ou *arbre dont on la tire*. Taia, Aoatée.

Armés de longues piques & de maſſues, qu'ils brandiſſent d'une manière menaçante, à la vue de quelques étrangers; ces Inſulaires, pour la plûpart, ſont habituellement nuds, ſi l'on excepte une ceinture, qui paſſe entre leurs cuiſſes, & qui couvre aſſez négligemment ce que les hommes civiliſés cachent avec tant de ſoin. Quelques-uns jettent ſur leurs épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offrent des rayures longitudinales & tranſverſales ou quarrées. La tête de preſque tous, eſt enveloppée d'une ſorte de coëffe blanche, qui reſſemble à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique. Leur chevelure noire, longue & droite, eſt nouée au ſommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *Morus Papyrifera*, de la même manière que les autres

Insulaires de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée ; mais celle qui flotte sur leur tête, est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramen entrelacé, pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue ; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, & diverses autres parties du corps sont piquetés ou tatoués, selon l'usage des naturels de presque toutes les Isles de l'océan pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouve presque chez tous les individus, percé, ou plutôt fendu ; & l'ouverture en est si grande, que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. On remarqua parmi eux, un Insulaire, sur le col duquel pendoient deux nacres de perles polies, & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré.

Les Insulaires de Mangeea ne sont pas antropophages, comme ceux de la nouvelle Zelande. Ils paroissent obéir à un Roi, & marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens ; les bananes, le fruit à pain & le taro composent leur comestible ordinaire.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la nouvelle Zelande ; mais ils prennent en outre, les mains de l'homme, à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez rudement sur leur nez & sur leur bouche.

On remarquera en passant, combien, à certains égards,

les Peuplades ſauvages s'approchent des Nations polies de l'Europe. Car enfin, ſe toucher le bout du nez, & frotter les mains ſur les lèvres, reſſemblent beaucoup aux baiſe-mains & au contact des joues, dont nous faiſons un uſage ſi fréquent, ſi ridicule, & en même tems ſi ſouvent perfide.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Mangeea.

Alt de St. Sauveur inv.

femme Patagonne.

Homme Patagon

MŒURS
ET COUTUMES
DES PATAGONS.

Les Patagons, ainsi dans l'Amérique méridionale [illegible] à cette particulier, que dans une étendue de [illegible] on ne trouve pas un seul arbre. On ne [illegible] limites positives d'un pays dont les Habitans sont presque toujours Nomades. Les Patagons ne font point aux Dieux, s'ils en reconnoissent quelques-uns, les honneurs que la vanité [illegible] les hommes. Si leurs facultés intellectuelles ne sont pas encore développées autant qu'elles le sont chez les autres peuples, leur organisation physique est aussi parfaite : aucune nation [illegible] ne présente chez elle, [illegible] Patagons, [illegible] Ils [illegible] les belles proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne paroît point du tout repoussante, [illegible] Patagons prennent différentes couleurs, & s'ils ne [illegible] pour [illegible] rouge jaune [illegible] de leurs yeux. Ils aiment sur-tout à se couvrir les joues de blanc & de rouge. Les plus galans y dessinent le [illegible]

[illegible] Cap.

MŒURS ET COUTUMES DES PATAGONS.

LA Patagonie, ſiſe dans l'Amérique méridionale, fait partie de la Terre Magellanique. L'Orient de cette Contrée a cela de particulier, que dans une étendue de 400 lieues, on ne trouve pas un ſeul arbre. On ne ſçauroit donner les limites poſitives d'un pays dont les Habitans ſont preſque toujours Nomades. Les Patagons ne ſont point des Géans, & ils ne peuvent paroître tels qu'aux yeux des hommes enervés par la molleſſe. Si leurs facultés intellectuelles ne ſe ſont pas encore développées autant qu'on les en croit ſuſceptibles, leur organiſation phyſique eſt auſſi parfaite qu'elle peut l'être. La Nature, que rien ne contrarie chez eux, les a doués d'une conſtitution forte & d'une taille quarrée & haute, au-deſſus de ſix pieds. Un Artiſte, jaloux de ſçavoir les vraies proportions du corps humain, pourroit prendre un Patagon pour modèle.

Leur figure bronzée ne ſeroit point du tout repouſſante, s'ils ne ſe peignoient point de différentes couleurs, & s'ils ne traçoient point de cercles noirs ou jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment ſur-tout à ſe couvrir les joues de blanc & de rouge. Les plus galans y deſſinent la forme d'un cœur (1).

(1) Ils appelent le *Cœur, Cho.*

Mais les femmes Européennes ne seront point tentées sans doute d'assister à la toilette d'un Patagon pour en apprendre à placer leur fard. Ils peignent même leurs chiens en rouge. Ils attachent sur le sommet de leur tête leurs cheveux longs & noirs, qu'ils teignent quelquefois en blanc. Ils les coupent aussi sur le devant en forme de couronne.

L'insouciance fait la baze de leur caractère & est une suite de leur genre de vie. N'ayant de nourriture que le gibier ou le poisson, la chasse & la pêche sont leur unique occupation & nécessitent une existence ambulante & indéterminée. Quelques branchages entrelacés leur tiennent lieu de maisons, ou plutôt d'abri contre le vent froid. Leurs mœurs sont rudes comme le climat & le sol, mais sans férocité. Leur entrevue avec les différens Voyageurs n'a point eu de dénouement tragique. Ils ne montrent point de méfiance. Ils présentent la main; ils tendent les bras aux Navigateurs, comme à des amis, leurs semblables. La plus grande intimité s'établit aussi-tôt & comme d'elle-même. Ils sont prévenans & très-communicatifs. Les Européens durent être bien étonnés de rencontrer chez le Patagon l'Hospitalité qu'ils exercent si mal entr'eux. Quand la pipe a passé de bouche en bouche, on peut se fier à eux: mais on est à la merci de leurs hostilités, pour peu qu'on leur porte ombrage. Ils sentent trop nos avantages sur eux pour nous rien passer.

Quoiqu'ils n'ayent ni cultes, ni codes, ils semblent cependant reconnoître un Chef. Un bonnet de plumes d'Autruche lui sert de couronne; un tablier d'étoffe est toute sa parure: mais il a une singulière prérogative; on l'exempte de toute espèce de besogne. Heureuse la Nation qui ne laisse rien à faire à son Roi! Ils n'observent de subordination marquée qu'envers les vieillards; les femmes sont soumises aux

hommes. On trouve ces deux seules marques de déférence établies chez tous les peuples qui tiennent encore à la nature.

Le soleil (1) & la lune sont les seuls objets dans la nature qui ayent inspiré quelques sentimens religieux aux Patagons, ainsi qu'à presque tous les peuples sauvages. Il ne faut point de métaphysique ; on n'a besoin que des yeux pour cela. A la nouvelle lune, les habitans de la Terre Magellanique s'assemblent, & précédés de leur Chef, qui fait pirouetter un cerceau garni de sonnettes, ils semblent vouloir, par une Procession circulaire autour de leurs cases, imiter la révolution périodique de l'astre qui préside à la nuit. A la vue des premiers Navigateurs, ils montrèrent le Ciel du doigt, & entonnèrent une Chanson. Leur parler est assez doux, & vient du gosier ; mais ils ont un cri fort & qui approche du mugissement d'un taureau.

Les Patagons ne sont point polygames ; on les dit jaloux ; ils ne sont peut-être que méfians, & quelques Étrangers leur en ont donné sujet. Une seule femme leur suffit. Quand elle touche au moment de devenir mère, toute le monde déserte la maison & abandonne l'accouchée en travail aux seules ressources de la nature. A peine délivrée, c'est la mère elle-même, portant son nouveau-né dans ses bras, qui vient annoncer cet événement à la famille. On emmaillotte aussitôt l'enfant dans une peau de mouton ; on assujettit ses membres sur une civière suspendue. Cette précaution peut contribuer à la taille droite & bien prise des Patagons, presque tous beaux hommes. Outre cela, le nouveau-né, pendant les premiers mois, prend tous les matins un bain de rivière,

(1) Ils appellent le soleil *Chalipechemi.*

au fond de laquelle sa mère le plonge tout entier ; aussi pendant l'hyver, qui ne laisse pas que d'être âpre en Patagonie, les enfans tout nuds bravent la neige & la glace. La vieillesse y est presque toujours exempte de décrépitude.

Ils se nourrissent de la moëlle & de la chair demi-rôtie ou plutôt crue de guanaques, de vigognes & d'ânes sauvages ; ils sont sobres. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie ; ils font beaucoup de grimaces quand ils en boivent. On n'est pas venu non plus à bout d'en apprivoiser quelques-uns. En vain leur a-t-on présenté, pour les allécher, des miroirs, de la quincaillerie, des outils de fer ; si-tôt qu'ils virent des chaînes forgées avec ce métal, l'amour de la liberté leur fit tout abandonner ; ils s'enfuirent à toute jambe.

Ils n'ont pour armes que des flèches, qui leur servent aussi d'instrument de Chirurgie ; ils s'en piquent pour se faire saigner ; ils se l'enfoncent dans la gorge pour se purger, en vomissant. Leurs flèches ont près de dix-huit pouces, & leurs arcs trois pieds neuf pouces.

Le Cérémonial funéraire n'est ni long, ni dispendieux. Tout aussi-tôt que le malade est mort, on l'ensevelit dans une peau de cheval avec son arc, ses flèches & tout son petit mobilier ; on le porte loin de son habitation, dans une fosse creusée en rond, que tout de suite l'on comble. Le deuil consiste dans la solitude, qui ne fait que fortifier encore davantage, dans leur esprit, la crainte qu'ils ont des Revenans & des démons, qu'ils nomment *Setebos* & *Cheleule*. Ils les conjurent en frappant de grands coups sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes. D'autres Américains, voisins de ceux-ci, mais plus sauvages, enterrent leurs morts sous de grandes pierres longues, sur le sommet des écueils qui bordent la mer ; ils ornent ces tombeaux

de coquillages peints en rouge, espèces d'épitaphes Hiéroglyphiques. On a trouvé plus de deux cens sépulchres de cette espèce sur les côtes de la Terre de Feu.

Le Costume des Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la Rivière de la Plata ; c'est un simple *Braguê* de cuir qui leur couvre les parties naturelles, dont quelques-uns d'entr'eux nouent l'extrémité avec un fil de boyau. Par-dessus, ils mettent un grand manteau de peaux de guanagues ou de sourillos cousues ensemble par pièces (le poil toujours en-dedans) attaché autour du corps avec une ceinture ; il descend jusqu'aux talons, & ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de sorte que, malgré la rigueur du climat ; ils sont nuds de la ceinture en haut. L'habitude nous familiarise avec tout. Assez souvent cette casaque de peau, d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecossois, leur couvrent le dos & viennent se fermer sur la poitrine, en laissant les épaules & les bras nuds. Plusieurs portent ce que les Espagnols appellent *Puncho*, pièce d'étoffe quarrée, qui n'a d'ouverture que pour passer la tête. Le vêtement descend jusqu'au genou. Hommes & femmes sont habillés à-peu près de même. Les Patagones, presque blanches & d'une figure agréable, sont coquettes à leur manière & autant qu'elles en trouvent les moyens. Quand elles peuvent s'en procurer, elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, qu'elles attachent sur deux longues tresses de cheveux qui leur pendent sur leurs épaules. Les Marins obtiennent tout d'une Patagone, en lui faisant le cadeau d'une aulne de ruban rouge. Toutes les jeunes femmes se peignent les paupières en noir.

Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes

par derrière, quelquefois enrichies autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, & armées au talon d'une cheville de bois qui ſert d'éperon. Les jeunes gens ſe font des colliers avec des grains de raſſade jaunes & blancs & des grelots. Ils nouent avec une ficelle de coton leurs cheveux droits & preſqu'auſſi durs que des ſoyes de cochon.

Ces Américains font uſage auſſi d'une eſpèce de caleçon qu'ils tiennent fort ſerré, & de brodequins qui deſcendent du milieu de la jambe juſqu'au cou-de-pied, par-devant, & qui, par derrière, paſſent ſous le talon; le reſte du pied eſt découvert. Qu'on ſe figure les guêtres de nos ſoldats & des gens de la campagne.

Leurs chevaux, petits & maigres, ſont ſellés & bridés à la manière des Habitans de la rivière de la Plata.

Fin des Mœurs & Coutumes des Patagons.

Indien

Espagnols de chily

MŒURS ET COUTUMES DES INDIENS,

HABITANT LES DESERTS DU CHILI.

Le Royaume de Chili [illegible] de l'Amérique Méridionale, depuis le Détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un [illegible] de ce dernier Royaume, en avoit fait la conquête, quand les [illegible] en 1540, soumirent & les vainqueurs & les vaincus. Mais le caractère belliqueux des [illegible] qui s'étendoient à moins [illegible] & [illegible] encore aujourd'hui.

Santiago, [illegible] en 1541, est la Capitale de tout le Chili. Les Espagnols [illegible] Habitans, [illegible] point par le luxe de leur [illegible] au lieu de [illegible]. Ces [illegible] ressemblent à une [illegible] à trois aunes de long [illegible] d'autre façon qu'une ouverture [illegible] pour passer la tête. Quand on s'habille, on met la [illegible] & on le [illegible]

MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS,
HABITANT LES DÉSERTS DU CHILI.

Le Royaume de Chili occupe une étendue de plus de 500 lieues maritimes, dans l'Amérique Méridionale, depuis le Détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un Incas de ce dernier Empire, en avoit fait la conquête, quand les Espagnols vinrent à leur tour, en 1550, soumettre & les vainqueurs & les vaincus. Mais le caractére belliqueux de ceux-ci étonna les Européens, qui s'attendoient à moins de réſiſtence, & les alarme encore aujourd'hui.

Santiago, fondée en 1541, eſt la Capitale de tout le Chili. Les Eſpagnols forment la moitié de ſes Habitans, & s'y diſtinguent par le luxe de leur Coſtume. Les Hommes portent des *ponchos* au lieu de cape. Ces ponchos reſſemblent à une couverture de lit, de deux à trois aulnes de long ſur deux de large. On ne leur fait d'autre façon qu'une ouverture au milieu, pour paſſer la tête. Quand on s'habille, on met la tête dans ce trou, & on ſe trouve vêtu en un clin-d'œil. Le poncho pend des deux côtés par devant & par derrière.

On le porte à pied & à cheval : les pauvres gens & ceux de la campagne, appellés dans le pays *Guaſes*, ne le quittent que pour ſe coucher. Le poncho ne les empêche pas de travailler. Ils ne font que le retrouſſer par les deux côtés ſur le dos ; moyennant quoi, ils ont les bras libres, ainſi que le reſte du corps. Ce vêtement eſt à la mode pour toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction de ſexe ni de rang.

On ne ſoupçonneroit pas qu'un habillement ſi ſimple pût faire diſcerner le ſexe & le rang des individus ; c'eſt pourtant ce qui arrive : ſelon l'ouvrage qui en fait l'acceſſoire, il eſt plus ou moins cher. Il y en a de tout prix, depuis cinq piaſtres juſqu'à 150 & 200. Cette différence vient du plus ou moins de fineſſe de l'étoffe & des bordures dont il eſt relevé. Le fond du poncho eſt bleu ; mais les bordures ſont rouges ou blanches ; quelquefois le fond eſt blanc & les bordures bleues, mêlées de rouge. Au reſte, l'étoffe eſt de laine, fabriquée par les Indiens, ou du moins par leurs Femmes.

Ces Hommes, les plus courageux de toute cette partie du Nouveau Monde, s'occupent bien plus eſſentiellement. Les Rois d'Eſpagne n'ont pas été plus heureux que les Incas du Pérou, à l'égard de cette Peuplade indomptable & inacceſſible dans les déſerts où elle ſe refugie, après avoir porté la déſolation parmi les Pourgades Européennes. Les ſucceſſeurs du fier Pizarre ſe ſont vus plus d'une fois obligés de mendier la paix à ces barbares, à peine vêtus & pauvres, mais indé-

pendans, & foulant d'un pied dédaigneux les mines d'or dont leur pays abonde. Pour s'aſsûrer mieux de leur liberté, ils ne ſouffrent pas même de *Caciques* pour Chefs. Tout ce qui reſſemble à un Maître, les révolte. Conſeillés par la Nature, ils ne reconnoiſſent que l'autorité du plus ancien de chaque famille. Selon eux, on ne doit obéir (1) qu'à ſon père, on ne peut commander qu'à ſes enfans. Toute autre ſubordination leur ſemble déſavouée par le bon ſens & contraire à l'ordre des choſes.

Il eſt fâcheux d'apprendre que leurs propres enfans leur ſervent d'objet d'échange dans le Commerce établi entr'eux & les Eſpagnols, en temps de paix. Il eſt vrai que les acquéreurs ſont peut-être plus coupables que les vendeurs. Les Européens policés ſont au moins les complices de ce trafic honteux & révoltant, puiſqu'ils le provoquent & l'entretiennent, en faiſant briller aux yeux de ces Sauvages, quantité de petits uſtenſiles propres à tenter la curioſité de l'ignorance.

Quoi qu'il en ſoit, cette Traite a lieu avec une Loyauté qui nous étonne, parce qu'elle eſt devenue auſſi rare & auſſi difficile parmi nous, qu'elle paroît toute ſimple chez les Indiens.

(1) Cette forme naturelle de Gouvernement ſe retrouve chez preſque toutes les Nations, à leur berceau. C'eſt, dit-on, l'enfance de la Politique..... Quand donc la Politique tombera-t-elle en enfance?

Jadis les (1) *Guaſes*, chargés ſpécialement de ces marchés, les faiſoient précéder par un préſent de quelques flacons de vins. Les Indiens friands de toute liqueur ſpiritueuſe, perdoient un peu de leur ſang-froid; & alors, on tiroit un aſſez bon parti d'eux. Mais auſſi, les ruſés Négociateurs & leurs compatriotes devenoient quelquefois les victimes de leur propre manège. Echauffés par le vin, les Sauvages ſe rappelloient leurs anciens reſſentimens, oublioient la trève, & ſe permettoient les hoſtilités les plus graves. Il n'en falloit pas davantage pour allumer une guerre générale; la flèche trempée dans le ſang Eſpagnol, couroit de Village en Village, avec une rapidité qui ne donnoit pas le temps à l'Ennemi de ſe mettre en garde.

On n'a pas d'exemple qu'une réſolution ſecrette ait été divulguée avant le temps. Les Femmes le diſputent aux Hommes pour la diſcrétion; & les traîtres à la Patrie, ſi communs chez les Nations policées, ſont encore à trouver parmi eux. La Peuplade convoquée élit un Général; ou plutôt, tous les yeux tombent d'eux-mêmes & en même temps ſur celui d'entr'eux qui s'eſt le plus diſtingué dans la dernière expédition. Il eſt proclamé auſſitôt, & l'Armée ſe met en campagne. Ils n'épargnent dans leurs courſes rapides, que les Femmes blanches, qu'ils emmènent chez eux pour vivre avec elles. On dit que pluſieurs de ces captives

(1) On appelle ainſi les Eſpagnols du commun, établis au Chili.

ſe réſignent ſans beaucoup de peine, à la Loi du plus fort, & ſe trouvent à même de faire des rapprochemens qui ne tournent pas toujours à l'avantage de eurs premiers Maris.

La Guerre & quelque peu de Commerce, voilà à-peu près toutes leurs occupations. Ils conſument leurs loiſirs à ſe viſiter, à ſe divertir, ou à parlementer avec leurs voiſins. Quelques-uns, en temps de paix, paſſent chez les Eſpagnols, & s'y louent pour un an ou pour ſix mois. On les emploie à différens travaux. Le temps expiré, ils convertiſſent leur ſalaire en quelques petits objets de quincaillerie, qu'ils rapportent chez eux; ce qui leur donne un certain relief.

Quant à la Religion, c'eſt le moindre de leurs ſoucis. Le préſent ſeul les occupe. Ils ne ſont pas plus jaloux de ſçavoir d'où ils viennent que d'apprendre où ils iront. Les cauſes finales n'excitent pas plus leur curioſité, que leurs origines. Ils exiſtent; cela leur ſuffit. Le comment ni le pourquoi ne s'eſt jamais préſenté à leur cerveau. Ils ſouffrent parmi eux des Miſſionnaires, parce que ceux-ci, pour les allecher, leur font de petits cadeaux. Quelques-uns ſe laiſſent baptiſer. Mais au premier cri de Guerre, ils abandonnent ou détruiſent ces petits établiſſemens commencés non ſans peine, & vont rejoindre leurs compatriotes dans le déſert d'Atacamo. On effacera difficilement de leur eſprit, la prévention contre tout ce qui leur eſt propoſé de la part des Eſpagnols. La converſion au Chriſtianiſme leur ſemble le premier dégré de la ſervitude dont on

ſe propoſe de leur faire ſubir le joug. C'eſt auſſi ce qui les a détournés juſqu'à ce jour, de vivre réunis en petites ſociétés ſédentaires, qu'ils regardent comme autant de pièges tendus pour les dompter.

Tous ces Peuples, tant Hommes que Femmes, portent des ponchos & des manteaux d'étoffes de laine; mais cet habillement eſt fort court, & n'a que bien préciſément la longueur qu'il faut pour couvrir ce qu'on eſt convenu de cacher. C'eſt bien pis chez les Indiens plus reculés des établiſſemens Eſpagnols qui habitent au Sud de *Valdiva*; & chez les *Chonos*, autre Nation Indienne de la Terre-Ferme, voiſine du Chiloé; tout ces gens-là ne portent aucune eſpèce de vêtement. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & les autres qui habitent le long du *Biobio*, ſont accoutumés d'aller à cheval. Leurs armes ſont des lances fort longues, dont ils ſe ſervent avec adreſſe. Ils ſont uſage auſſi d'une ſorte de javelot.

Voici quelques termes de l'Idiome qui a cours dans les déſerts du Chili.

Cholitos. . . *Jeunes Filles ou jeunes Garçons que leur Père troque pour de la quincaillerie.*
Raſpaduras. . *Gâteaux de ſucre.*
Toqui . . . *Général d'Armée.*
Chicha . . . *Eſpèce de Cidre fait avec des Pommes*
Reſcatar . . . *Traité, trafic, échange.*
Ponchos. . . *Manteaux.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens qui habitent les Déſerts du Chili.

Femme de lima

DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS DE (1) LIMA,
CAPITALE DU PEROU.

Les vêtemens que les Hommes portent à Lima, ne sont pas fort différens de ceux en usage dans toute l'Espagne, & la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étoffes sont communes. Qui peut les achetter, a le droit de les porter. Il n'est pas rare de voir un mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une personne de la première distinction, n'en trouve pas de plus riche pour se distinguer. Tout donnent dans le plus grand luxe. C'est ce qui fait que les étoffes apportées par les Galions & les Vaisseaux de Registre sont bientôt défaites, quoique bien au-dessus du prix qu'elles ont en Europe. On se pique même d'avoir les plus belles, & on

(1) Lima, autrement la Ville des Rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois, de l'année 1535. Le véritable nom de cette Cité Américaine, est *Rimac*, mot Indien qui signifie *celui qui parle*; parce qu'un Dieu Païen y rendoit ses oracles. Elle fut arrosée de sang humain en cette occasion, l'Inca, Atoupa, ne répondit ses paroles aux fervens prières d'un Indien

DESCRIPTION
DU COSTUME
DES HABITANS DE (1) LIMA,
CAPITALE DU PÉROU.

LES vêtemens que les Hommes portent à Lima, ne ſont pas fort différens de ceux en uſage dans toute l'Eſpagne, & la différence n'eſt pas non plus fort grande entre les diverſes conditions. Toutes les étoffes ſont communes. Qui peut les acheter, a le droit de les porter. Il n'eſt pas étonnant de voir un mulâtre qui excerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, pendant qu'une perſonne de la première diſtinction, n'en trouve pas de plus belle pour ſe diſtinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'eſt ce qui fait que les étoffes apportées par les Gaillions & les Vaiſſeaux de Regitre ſont bientôt débitées, quoique bien au-deſſus du prix qu'elles ont en Europe. On ſe pique même d'avoir les plus belles, & on

(1) Lima, autrement la Ville des Rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois, de l'année 1535. Le véritable nom de cette Cité Américaine, eſt *Rimac*, mot Indien qui ngnifie *celui qui parle*; parce qu'une Idole Péruvienne arroſée de ſang humain en cet droit, s'aviſa, dit-on, de répondre un jour aux ferventes prières d'un Incas.

les porte avec oſtentation, ſans même en prendre le ſoin que ſemble exiger leur cherté. Mais à cet égard, les Femmes l'emportent de beaucoup ſur les Hommes, à Lima, comme ailleurs.

Elles apportent beaucoup d'attention & de goût dans le choix des dentelles dont elles chargent leurs ajuſtemens. C'eſt une émulation générale non ſeulement parmi les Dames de qualité, mais encore parmi toutes les autres Femmes, excepté pourtant les Négreſſes, qui ſont celles du plus bas étage. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près l'une de l'autre, qu'on ne voit qu'une partie du fond. Au reſte, il faut que ces dentelles ſoient des plus fines. Le Brabant a long-temps profité de cette manie en vogue à Lima.

Le Coſtume de Lima diffère de beaucoup de celui des Capitales de l'Europe: & il n'y a que l'uſage conſacré dans le pays, qui puiſſe le rendre ſupportable. Au premier abord il choque les Eſpagnols qui le trouvent peu décent. Cet habillement ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe (1) de toile que nous appellons en Europe, jupe blanche ou jupe de deſſous. Enſuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en été, & d'étoffe en hiver. Quelques-unes, en petit nombre, ajoutent à cela une eſpèce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'eſt point ſerré. Ce jupon attaché ſur les hanches, ne deſcend pas juſqu'au milieu des mollets; de là juſqu'à un peu au-deſſus de la cheville, pend la

(1) On la diſtingue ſous le nom de *Fuſtan*.

dentelle fine, à travers de laquelle on voit le bout des jarretières, bordé d'or ou d'argent, & quelquefois enrichi de perles. Le jupon est de velours ou d'une riche étoffe : on le garnit encore de dentelles, de franges ou de rubans. Les manches de la chemise ont une aulne & demie de long & deux de large. Elles sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & attachées diversement ensemble.

Par-dessus la chemise, elles mettent le pourpoint dont les manches fort amples forment une figure circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste ou de linon très-fin entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules (1) par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corset. Ensuite, elles retroussent les manches rondes du pourpoint sur les épaules, & font de même de celles de la chemise qui restent sur celles-là ; & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manches forment comme quatre ailes qui descendent jusqu'à la ceinture.

Celles qui portent la mante s'en ceignent le corps, sans cesser pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En été elles s'affublent d'un voile ou pagne assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint ; il est de batiste ou de linon très-fin, garni de dentelles ; les unes en l'air, (comme elles disent), c'est-à-dire, attachées par un côté seulement, & les autres rangées

(1) Le Costume de nos Cauchoises que nous trouvons si ridicule à Paris, l'est encore moins que celui de Lima.

alternativement avec les bandes de toile : en hiver dans leurs maiſons, elles s'enveloppent d'un morceau (1) de *bayete* ou de *flanelle*, ſans façon ; mais quand elles ſortent dans tous leurs atours, cette pièce eſt garnie, ainſi que le jupon. Quelques-unes le bordent de franges, d'autres de paſſemens de velours noir, à-peu-près d'un tiers de large ; deſſus le jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne paſſe pas le bord de celui-ci. D'après cela, on peut juger combien doit couter un habillement où l'on employe plus de matière pour les garnitures, que pour le fond ; & il ne paroîtra pas étrange que la chemiſe d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choſes dont les Femmes (2) de Lima (& ailleurs encore) ſe piquent le plus, c'eſt d'avoir le pied petit : la façon des ſouliers eſt toute plate. Il n'y a preſque pas de ſemelle, ou plutôt, il n'y en a point du tout. Une pièce de maroquin ſert d'empeigne & de ſemelle en même temps. Ils ont la pointe auſſi large & auſſi ronde que le talon, de ſorte qu'ils ont la figure du chiffre 8 allongé. Cette forme de chauſſure n'eſt pas commode ; mais le pied reſte plus régulier. Elles les ſerrent avec des boucles de diamans ou d'autres pierres,

(1) On nomme ce morceau de flanelle *Rebos*.

(2) Les Beautés Grecques & Romaines ne mettoient point là leurs Prétentions ; Elles avoient le bon eſprit de s'en rapporter à la Nature, & ſe gardoient bien de la plier à leurs modes.

ſelon

ſelon les facultés de chacune ; mais plutôt pour l'ornement que par néceſſité : car ces ſouliers ſont faits de façon qu'ils n'ont pas beſoin de boucles pour reſter fermes au pied, étant tout-à-fait (1) plats, & les boucles n'empêchant pas qu'on ne puiſſe les ôter aiſément. Ce n'eſt pas leur coutume de les orner de perles ; & il eſt difficile d'en deviner la raiſon, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajuſtemens, & qu'elles regardent les perles comme choſe fort ordinaire.

Elles portent ordinairement des bas de ſoie & fort déliés, pour que la jambe paroiſſe d'autant mieux faite. Quelquefois ces bas ſont de couleur, avec des coins brodés.

Elles relèvent leurs cheveux généralement noirs, épais & longs, & les attachent à la partie poſtérieure de la tête, en ſix treſſes, qui en occupent toute la largeur, & dans leſquelles elles paſſent (2) une aiguille d'or un peu courbe. La partie des treſſes qui n'eſt point attachée à la tête, retombe ſur les épaules, figurant un cercle applati. Au devant & au derrière de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des

(1) Il faut eſpérer que la mode, ſi ce n'eſt la raiſon, fera proſcrire un jour en France, ces talons incommodes que nos Dames s'obſtinent encore à conſerver à leurs chauſſures, & qui rendent leur marche ſi pénible, ſi gauche & ſujette à tant d'accidens

(2) Cette aiguille d'or ſe nomme *Polizon*.

cheveux de devant, elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles ; & sur chaque tempe, elles placent une mouche de ruban noir; ce qui ne leur sied pas mal.

Outre les bagues d'or, les anneaux de diamans, les bracelets de perle, elles portent au-dessous du sein, un affiquet rond & fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps ; il est enrichi de pierreries.

Tous ces divers atours peuvent monter à la valeur de 30 à 40 mille écus.

Leur Costume journalier consiste en un voile de taffetas noir, une longue jupe, ou bien une jupe ronde & une cape. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soie, sur un fond de toile qui ne répond guère à ces ornemens.

Elles aiment beaucoup les odeurs, & portent toujours de l'ambre sur elles. Elles en mettent derrière les oreilles, dans leurs robes & les accessoires.

Il y a à Lima une mode si enracinée & si générale, qu'elle est commune à toutes les Femmes sans distinction: c'est qu'elles ont sans cesse à la bouche un petit rouleau (1) de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à mesure qu'elles usent le tabac. Ce rouleau de tabac, qui a quelquefois jusqu'à quatre pouces & demi de circonférence, se tient par un bout

(1) On appelle cela un *Limpion*.

entre les lèvres ; après l'avoir un peu mâché, on s'en frotte les dents pour les maintenir belles & propres. Qu'une Femme bien parée doit avoir bon air, avec ce bout de tabac à la bouche !

Tout cet article eſt extrait des Voyages de Dom Ant. de Ulloa, T. 1, *in*-4°.

Fin de la Deſcription du Coſtume des Habitans de Lima, Capitale du Pérou.

Indienne de quito

Indienne de qualité

Paisanne Déquito

Paisan Déquito

MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS DE QUITO,
PROVINCE DU PÉROU.

La Province de Quito, limitrophe de Santa-fé de Bogota, & qui confine à l'Orient, au fleuve des Amazones, étoit une conquête des Incas du Pérou. L'Empire souffroit les maux de l'Anarchie, lorsque François (1) Pizarre parut dans cette contrée. Il chargea l'un de ses Lieutenans de s'emparer de ce Royaume; & les Espagnols s'y virent établis, dans la Capitale rebâtie par eux, l'an 1534. Cette Province a 200 lieues du Nord au Sud; & sa longueur d'Orient en Occident est de 600 lieues. Mais ce vaste espace n'est plus également peuplé; & les Habitans n'en sont pas tous connus de leurs nouveaux Maîtres. Il en est encore d'assez barbares, d'assez stupides pour préférer leur existence sauvage, aux lumières & aux promesses qu'on donne à leurs frères dont on a opéré la conversion.

Les Auteurs Espagnols, qui écrivent sur ces Indiens,

(1) Gonsale Pizarre, l'un de ses frères, fut établi par lui Gouverneur de Quito.

ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux Arts & même à la Politique, & le caractère d'imbecillité de la Nation conquise, La conduite de Pizarre & de ses successeurs, pourroit donner la solution de cette difficulté,

Un peuple, né pacifique & de Mœurs simples, qui depuis plusieurs siècles regardoit ses Rois comme ses Dieux, & dont le Soleil étoit la principale divinité, voit un jour sortir du sein de la Mer, une foule d'individus, armés du tonnerre. Affamés d'or, ivres de sang, ces Etrangers audacieux commencent par mettre la main sur la personne du Souverain, & le font descendre du Trône pour en piller les immenses richesses. La Nation est traitée en conséquence : le fer & la flamme brillent de toutes parts ; les chaînes & les fouets retentissent en tous les lieux. Le plus dur esclavage est la Loi qu'on impose, & le joug pèse sur toutes les têtes indistinctement. Tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui s'en virent les victimes, durent regarder cette révolution comme un coup du Ciel, comme un châtiment auquel il falloit se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs, le bon, le sage Huayna-Capac, le 12e. Incas régnant, avoit annoncé l'accompliſſement d'une prédiction de Viracocha, & avoit ordonné à sa mort, pour ne point attirer de plus grands malheurs en méprisant cet Oracle, d'obéir aveuglement à l'Etranger vainqueur.

Muet d'étonnement & de crainte, on tendit les mains,

mains. Une ſtupeur profonde frappa tous les eſprits. L'ame douce de ces Peuples, flétrie par cet évènement, ſe comprima en elle-même, & ſembla ne plus préſider aux fonctions du corps. Ces Indiens devinrent, pour ainſi dire, des machines, à l'épreuve même de la violence dont on uſa envers eux. Les rudes ſervices qu'on en exigea, les durs travaux auxquels on les condamna, ils s'acquittèrent de tout, avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de ſenſibilité & des lueurs de raiſon; & ce triſte état étoit encore ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, ſous la verge d'un Vainqueur inſolent & dédaigneux, avide & cruel.

Cependant pluſieurs Chefs, parmi les Habitans du Royaume de Quito, doutant qu'ils fuſſent nés pour la ſervitude, n'ayant juſqu'alors accordé que de l'obéiſſance, prirent les armes, & arrêtèrent un inſtant le Vainqueur dans ſa marche triomphale. Mais le ſuccès ne répondit pas à la juſtice de la cauſe. L'impulſion étoit donnée.... Ils furent vaincus, & allèrent rejoindre quelques-uns de leurs compatriotes, refugiés dans les deux *Cordilleres des Andes*. C'eſt dans ces lieux eſcarpés qu'il faudroit voyager & ſéjourner, pour prendre connoiſſance du véritable caractère de la Nation Péruvienne de la Province de Quito. Mais les Miſſionnaires n'ont pas encore pénétré juſque là, & n'en ſont guère tentés; ils n'y trouveroient pas des Néophites *doux* & faciles.

Don Antoine de Ulloa, Voyageur Eſpagnol, &

membre des trois premières Académies de l'Europe, Londres, Berlin & Paris, prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la prérogative de l'inſtinct » naturel ; & d'un autre côté, ſelon lui, il n'y a pas » de gens qui ayent plus de compréhenſion ni de malice » plus réfléchie ».

Ce portrait n'eſt-il pas un peu chargé & contradictoire ? On leur reproche de ne pas penſer à l'avenir. Hélas ! le préſent ne leur eſt pas aſſez agréable pour chercher à le prolonger. La perſpective d'un autre Monde, où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci, ne doit pas avoir beaucoup d'attraits pour eux.

S'ils ne ſe montrent pas empreſſés à fêter les jours ſanctifiés, ce n'eſt point en les fuſtigeant, qu'on leur fera aimer les exercices pieux. Ils s'en acquitteroient plus volontiers, ſi toutes les ſolemnités reſſembloient à la Fête-Dieu, dans la Ville de Quito. Le Curé de chaque Paroiſſe choiſit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danſes, la Proceſſion du S. Sacrement. Un mois avant le jour chomé, on les prépare par des répétitions ſans nombre, au ſon du tambourin & de la flûte. On ne rencontre dans tous les environs, que des Indiens groteſquement habillés, & s'exerçant à pirouetter ; car c'eſt à quoi ſe réduiſent ces danſes. Pour y figurer, ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camiſole & un jupon plus ou moins riche : ſur leurs bas, ils mettent des bottines & brodequins piqués, garnis

d'un bon nombre de grelots fort gros ; ils se couvrent la tête & le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croiroit-on que ces Coriphées sont là pour figurer les Anges ? Au reste, s'ils n'en ont pas les graces, ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle, ils le rempliſſent avec tant de zèle, que loin d'être choqué du ridicule de cette caricature, on admire combien il est aisé de mener les Hommes dans les meilleures voies, en étudiant leurs goûts innocens, & en s'y prêtant... Les Missionnaires du Paraguai avoient suivi cette méthode, & s'en étoient bien trouvés....

L'Indien de Quito sort de ce Monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que s'il avoit le choix de la vie ou de la mort, il s'en remettroit au hazard pour décider. Une fois expiré, il ne dansera plus à la Fête-Dieu ; il ne s'enivrera plus avec la *Chicha* (1) ; mais aussi, il ne servira plus l'Etranger, & ne tendra plus le dos au fouet d'un Maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trepas de leurs parens & amis, ainsi que d'autres peines attachées à leur existence précaire. La seule ressource des infortunés est de perdre la raison. La raison n'est bonne à cultiver que par les gens heureux. De quoi peut-elle servir à ceux qui souffrent, & qui n'ont d'autre palliatif à leurs maux, que l'oubli de ces maux. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens. Ils sont sensibles pourtant, &

(1) Boisson fermentée, sorte de Biere de maïs, mâchée par de vieilles Femmes.

des larmes abondantes coulent facilement de leurs yeux ; mais elles tariſſent de même. La première meſure de *Chicha* vuidée en l'honneur du défunt, change l'expreſſion de leur douleur ; placés ſur le ſeuil de leurs habitations, ils appellent le paſſant, & l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche. Plus on a vuidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'étoit un homme de bien que Tel ou Tel, (ſe diſent-ils) ; car jamais on n'a tant bu qu'à ſon enterrement.

Au reſte, l'ivreſſe eſt le ſeul excès qu'ils ſe permettent. Le jeu & la bonne-chair ne les tentent pas. Ils mourroient de faim plutôt que de manger la poule élevée ſous leurs toits. Ils ſont très-attachés à leur animaux domeſtiques, ſur-tout à leurs chiens, qui en effet, ſont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons à ce ſujet une remarque curieuſe faite par Ulloa.

Les chiens élevés par les Eſpagnols ou par des (1) Metifs ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette Nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particulièrement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols.

(1) *Métifs* ou *Métiços*, individus iſſus d'Eſpagnols &

Le Mariage chez les Indiens de Quito devroit être un nœud plus difficile à rompre que par-tout ailleurs, puiſqu'ils ſont dans l'uſage d'en éprouver préalablement la force, par la cohabitation des deux Conjoints pendant pluſieurs mois. Peu de liens reſiſtent à cette épreuve. Mais la Fiancée ne s'en trouve que mieux dans le cas de rencontrer un autre parti ; car dans ce pays, on n'accorde de mérite à une Femme, qu'en proportion des heureux qu'elle a faits. Peut-être que la pareſſe native des Indiens influe pour quelque choſe ſur cette manière de voir. L'Hymenée, moins ardent que l'Amour, cède volontiers à celui-ci, l'honneur des prémices qui ne ſont pas toujours des roſes ſans épines. Il réſulte delà, peu de délicateſſe dans les liaiſons du cœur, & auſſi, peu de tracaſſeries dans l'intérieur des ménages. Le deſpotiſme marital y eſt abſolument inconnu. On ſe prend, on ſe quitte, ou l'on ſe cède à l'amiable. La Femme délaiſſée va ſe jetter dans les bras de l'Epoux trompé, & perſonne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population ſouffre un peu de ces unions vagues; mais il y aura toujours aſſez d'eſclaves. La Nature, en diſant aux Hommes : *croiſſez & multipliez !* les ſuppoſoit tous libres, heureux & bons.

Les Indiens ont la peau rougeâtre & d'une couleur aſſez ſemblable à celle du cuivre. Quoiqu'à demi nuds, ils ſont contents, comme le Roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens : & non ſeulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs

yeux ; mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent, quelque court qu'il ſoit. Ce ſont les Femmes qui filent & qui font les chemiſettes & les caleçons, unique vêtement des Maris. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lit & autres ſemblables étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois & à y faire paſſer la trame. De ſorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent juſqu'à deux ans ou même davantage.

Les Habitans de Quito s'habillent peu différemment de la manière d'Eſpagne ; les Hommes moins encore que les Femmes. Ceux-là portent ſous la cape, une caſaque ſans plis, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, les manches ſans paremens, ouvertes par les côtés ; ſur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près, les gens de qualité ſont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de ſoie.

L'habillement des Métifs eſt tout bleu, & de drap du pays ; & quoique les Eſpagnols de bas étage tâchent de ſe diſtinguer de ces gens-là, ſoit par la couleur, ſoit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard, entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement ſingulier à force d'être chétif & pauvre, c'eſt celui des Indiens ; car premièrement,

ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu de la jambe, une manière de chauſſe ou de caleçon de toile blanche de coton, fabriquée dans le pays, quelquefois auſſi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon qui va le long de la jambe, eſt ouverte & garnie tout-autour d'une dentelle proportionnée à la groſſièreté de la toile. La plûpart ne portent point de chemiſe, & ſe couvrent le corps d'une chemiſette de coton, tiſſue pour cet uſage. Cette chemiſette a la forme d'un ſac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les deux autres à chaque côté; le premier ſert à paſſer la tête, & les autres deux à paſſer les bras, qui reſtent nuds; le corps eſt couvert par la chemiſette juſqu'aux genoux. Par-deſſus, ils portent une eſpèce de manteau de ſerge, au milieu duquel eſt un trou pour paſſer la tête, ſur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays: & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir, étendus ou acrouptonnés ſur une ou pluſieurs peaux de mouton. Jamais ils ne changent de mode; jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire; jamais ils ne ſe couvrent les jambes & ne portent de ſouliers; & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aiſe, tels que les Barbiers & ceux qui ſaignent, ſe diſtinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons ſont de toile plus fine; ils portent des chemiſes, mais ſans manches. Autour du col de la chemiſette eſt attachée une den-

telle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une espèce de fraise, en se rabattant sur la chemisette noire, tant devant l'estomach que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent point de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'Etpagnole, que plusieurs font faire de fin drap & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en une juppe, telle qu'on en porte à Quayaquil (1). Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, quelquefois un pourpoint orné de dentelles & sans agraphe, avec une manteline de bayete qui leur ferme tout le haut du corps, & qui consiste en une aulne & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent sans autre façon, & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement, & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux entrelacés dont elles forment une espèce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon; ensuite, elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elle nouent près de la tempe du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans & de fleurs qui produisent un fort joli effet. Quelquefois, pour aller à l'Eglise, elles prennent la mante & une jupe ronde; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

(1) La seconde des Villes bâties au Pérou par les Espagnols, vers l'an 1533.

Les

Les Femmes métives ne ſont diſtinguées des autres d'une caſte plus riche & plus relevée, que par la qualité des étoffes.

Les Naturelles du pays ou Indiennes ont deux ſortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des Hommes. Les jeunes ſont vêtues d'une eſpèce de jupes fort courtes & d'une manteline, tout de bayete du pays. D'autres ont, pour toute parure, un ſac de la même forme & de la même étoffe que les chemiſettes des Indiens; elles les arrêtent ſur l'épaule avec une groſſe épingle. Par-deſſus le ſac qui deſcend juſqu'aux jambes, elles ſe paſſent une ceinture autour du corps; & au lieu de manteline, elles portent ſur le col un lambeau de la même étoffe & noir.

Les Caciqueſſes, c'eſt-à-dire, les Femmes de Cacique ou principaux Indiens revêtus de quelqu'autorité, tels que les Alcaldes, Mayores, Gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leur coſtume. Leur jupon de bayete eſt garni de rubans tout autour. Par-deſſus, elles portent une robe noire qui leur deſcend depuis le chignon juſqu'en bas. Elle eſt ouverte par un côté, pliſſée du haut en bas, & ceinte avec un cordon au-deſſus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croiſe pas. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en ſervent pour ornemens & auſſi contre le Soleil; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, ainſi que celui des autres Indiens & Indiennes, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du temps de

leurs Incas. Celui-là étoit particulier aux gens de distinction, & celui-ci étoit propre aux personnes du commun. Les Caciques ne sont pas habillés aujourd'hui autrement que les Métifs ; ils portent la cape, le chapeau & des souliers. C'est là leurs seules marques distinctives. Le Costume est tout ce qui leur reste de leur gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de cheveux ; ils ne les coupent jamais ; ils aiment à les laisser flottans, sans jamais les assujettir, pas même pendant leur sommeil.

Les Femmes enveloppent leurs cheveux dans un ruban, rejettant sur le front ceux qu'elles ont depuis le millieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des sourcils depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ils tiennent beaucoup à leurs (1) cheveux. Et la plus grande peine afflictive qu'un Maître puisse infliger à ses esclaves est de les faire raser.

Pour se distinguer des Indiens, les Métifs se coupent tout-à-fait les cheveux : les Femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les Indiens n'ont point de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés dans quelques Villes ou grandes Bourgades, ne parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie & répandue par les Incas dans toute l'étendue de leur vaste domina-

(1) Presque tous les Peuples ont pensé de même ; nos Ancêtres sur-tout, & aujourd'hui encore, les Russes. Les révolutions de cette partie essentielle du Costume, ne seroient point indignes de l'examen du sage.

tion ; c'eſt delà que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*. Voici quelques mots de cet Idiome, pour en donner une idée :

Extrait du Vocabulaire Péruvien.

Quichua . . . . *Nom de cet Idiome.*
Quipos. . . . . *Nœuds de cordelettes qui tenoient lieu d'écriture.*
Inti . . . . . *Soleil.*
Incas. . . . . *Fils du Soleil.*
Pacha . . . . . *Le Monde.*
Hanan-Pacha . . *Le Ciel.*
Cama . . . . . *Ame.*
Runa. . . . . *Homme.*
Mama . . . . . *Mère.*
Chinas . . . . . *Servante.*
Capiſayo . . . . *Manteau de ſerge.*
Faldellin . . . . *Jupe.*
Jabon . . . . . *Pourpoint.*
Baſquigne. . . . . *Jupe ronde.*
Balaca . . . . *Ruban de tête.*
Anaco. . . . . *Habit en forme de ſac.*
Tupu. . . . . *Grand poinçon d'argent, agraſe.*
Topo. . . . . *Groſſe épingle.*
Acſo. . . . . *Robe noire.*
Colla. . . . . *Linge blanc, voile, coëffure.*
Fandangos. . . . *Danſe laſcive.*
Maté. . . . . *Boiſſon ou infuſion de l'herbe du Paraguai.*

Calabacito. . . . *Espèce de Théiere.*
Yanga . . . . . *Sans mauvaise intention.*
Raspadoras . . . *Petits pains.*
Posa. . . . . *Cent.*
Amannarse . . . *Faire son apprentisage.*
Chacaras . . . . *Terrein défriché.*
Hacienda . . . . *Métairie.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens de Quito.

Desrais del. Moselle sculp

Homme Caraïbe de Surinam.

Desraus del. *Mixelle sculp.*

femme Caraibe de Surinam.

MŒURS

ET COUTUMES

DES CARAÏBES

DE SURINAM.

LA Colonie Flandroise de Surinam, qui occupe le bord de la rivière de ce nom, par 6 degrés de Latitude, étendue de pays comprise entre les embouchures de cette rivière & celle de l'Orénoque, est la Colonie de l'Amérique méridionale, la plus éloignée, au nord, de l'Espagne, & abonde le plus en bois, & puits d'eau. On [illegible] que les Hollandois [illegible] établissement, puis, en 1630, [illegible] commerce, enrichi d'abord par quelques [illegible] de la Zélande, propriété & [illegible] prises & aux frais des Etats généraux de la Hollande, habile à fonder des Colonies & à les conserver. Les colons en sont les Fondateurs. Les premiers [illegible] pays ne [illegible] apparemment [illegible] de propriété [illegible] toute la province, toute la profondeur [illegible] pour combler [illegible] Zélande, [illegible] [illegible]

MŒURS
ET COUTUMES
DES CARAÏBES
DE SURINAM.

LA Colonie hollandoiſe de Surinam, qui occupe les bords de la rivière de ce nom, fait partie de la Guiane, étendue de pays compriſe entre les embouchures du fleuve des Amazones & de celui de l'Orinoque, ſur les Côtes de l'Amérique méridionale. L'heureux Veſpuce, au nom de l'Eſpagne, y aborda le premier l'an 1499, & paſſa outre. Un ſiècle après les Anglois y tentèrent un établiſſement; puis, les François. Depuis 1676, ce continent, défriché d'abord par quelques habitans courageux de la Zéelande, proſpère & fleurit, graces aux peines & aux ſoins des Etats généraux de la Hollande, habile à fonder des Colonies & à les conſerver. Il en coûta cher aux Fondateurs. Les premiers poſſeſſeurs du pays ne ſe laiſſèrent point dépouiller, ſans défendre opiniâtrement leur droit de propriété. Il fallut toute la patience, toute la prudence batave pour concilier tant d'intérêts oppoſés. Encore aujourd'hui ce n'eſt qu'avec

les plus grands ménagemens qu'on peut se maintenir au milieu des naturels du pays, plus jaloux encore de leur indépendance que de tout le reste. Loin de souffrir des maîtres étrangers, ils n'en reconnoissent même point entre eux, & ne composent que des communautés libres où ils ne s'engagent qu'autant qu'ils le veulent bien. Ils vivent séparés en bourgades composées chacune d'un certain nombre de familles réunies sous l'œil d'un Chef. Ce *Grandman* (c'est ainsi qu'ils l'appellent dans leur idiôme) est plutôt un Capitaine sous les ordres duquel ils marchent à l'ennemi. L'expédition finie, il conserve son grade, mais il n'a plus d'occasion de l'exercer. Chaque père de famille préside à l'intérieur de sa maison, & ses enfans ne savent obéir qu'à lui. Cette forme de gouvernement, la plus naturelle de toutes, seroit aussi la plus douce, si les Caraïbes y tenoient par raison autant que par instinct. Mais l'ignorance barbare dans laquelle ils végètent, les empêche de tirer parti d'une situation si convenable à l'homme. Heureux, s'ils savoient combien ils peuvent l'être! D'un autre côté, si nous leur voulons du bien, devons-nous leur souhaiter plus de lumières: quel usage en avons-nous fait? Plus éclairés, en sommes-nous devenus meilleurs? Plus avancés que nous, les Caraïbes, s'ils n'ont pas su trouver le bonheur, ont gardé du moins leur liberté. Toujours errans dans les bois ou sur le rivage de la mer, leurs demeures sont ambulantes comme eux. La construction de leurs maisons, qu'ils nomment *carbets*, ne demande pas beaucoup de

matériaux, de temps, ni de main-d'œuvre. Qu'on ſe repréſente quelques chevrons poſés ſur des fourches enfoncées en terre, & revêtus de feuillages ou de roſeaux ſerrés les uns contre les autres. Autour de leurs habitations, ils plantent quelque peu de manioc, de la caſſave & du maïs, pour leur entretien journalier. Ils ſe nourriſſent principalement de chaſſe & de pêche; ils ſont ſi adroits, qu'à ce dernier exercice, ils ſe ſervent auſſi ſouvent & plus fructueuſement de la flèche que de la ligne. Leurs proviſions faites, ils viennent ſe coucher mollement au fond de leurs hamacs tendus près du feu, pour peu qu'il faſſe froid, & laiſſent à leurs femmes le ſoin du reſte. Chargées de la cuiſine, ce n'eſt pas là leur beſogne la plus difficile. Elle conſiſte à boucanner ou à rôtir la chair du gibier & du poiſſon. Souvent auſſi ils mangent leurs viandes tout ſimplement bouillies à l'eau, ſans autre aſſaiſonnement qu'un peu de ſel & beaucoup de poivre ou de piment. Ils abandonnent ſagement aux Européens l'uſage des épiceries, dont le pays abonde. Ils boivent plus qu'ils ne mangent. Un de leurs grands plaiſirs eſt de s'enivrer à pluſieurs repriſes, avec une liqueur factice compoſée du jus fermenté de leurs patates & autres fruits aigris à deſſein. Cette boiſſon, fort agréable d'ailleurs, eſt aſſez forte pour porter des fumées au cerveau de ceux qui en prennent outre meſure. Elle s'apprête dans des pots de terre graſſe, mêlangée de cendre, que les femmes pétriſſent & font cuire au four. Elles ſavent même donner à leur vaiſſelle un vernis

très-beau. Ces uſtenſiles de cuiſine ſont plus ſolides que nos batteries de cuivre. On trouve auſſi chez eux des urnes d'une prodigieuſe capacité ; l'eau de pluie dont on uſe habituellement s'y purifie & s'y conſerve à un degré de fraîcheur qui avoiſine celui de la glace. Les femmes Caraïbes ſont ſur-tout adroites à faire de petits ouvrages en roſeaux plus ou moins groſſiers ; entr'autres choſes des *pagales*, eſpèce de manne ou coffre propre à ſerrer leurs hardes & leurs *branles* ou hamacs. On peut les fermer au cadenas : leurs corbeilles, de diverſes formes & de toute grandeur, ſont bien plus délicatement travaillées que ce qui ſort des mains de nos plus habiles Vanniers.

Les Caraïbes ont une Religion conforme à leurs mœurs. Les objets de leur culte ne ſont point métaphyſiques. Le ſoleil, la lune, les étoiles, les animaux utiles ou nuiſibles, tout ce qui frappe les ſens, tout ce qui parle aux yeux du corps, obtient d'eux un hommage toujours motivé par la crainte ou l'eſpoir. Le Chriſtianiſme eſt loin encore d'être à leur portée. Jamais on n'a pu leur faire adopter une croyance qui contrarieroit leurs habitudes chéries, ſans les en dédommager. L'Evangile, pour être prêché avec fruit, ne doit pas être accompagné de violence, ni précédé de raiſonnemens abſtraits. On convertira l'Univers entier avec de bons traitemens, & la ſimplicité des Apôtres.

La déclaration d'amour d'un Caraïbe n'eſt pas raffinée, mais elle en vaut bien d'autres. La fille, aux pieds de

laquelle il dépose le gibier & le poisson qu'il a pris dans la journée, devient presqu'aussi-tôt sa femme, si elle accepte sa chasse & sa pêche. Dès ce soir là même elle apprête le souper de son prétendant, le lui apporte même dans son carbet, & se retire. Le lendemain elle y revient pour fixer le jour des noces. Le matin de cette belle journée, le prétendu se présente devant sa future chez elle, lui dit: c'est vous que je choisis pour ma femme; & l'emmène en même-temps. On épouse assez ordinairement sa cousine ou sa nièce. Mais ce double lien n'en donne pas plus de droits aux femmes. Une obéissance passive est leur lot. Les malheureuses ne sont que les esclaves de leurs maris. Ceux mêmes qui conservent encore de l'amour pour leurs moitiés après quelque temps de cohabitation, ne les dispensent pas pour cela des devoirs respectueux envers leur personne. Les Caraïbes de Surinam craindroient de donner atteinte à leur liberté, la première de leurs idoles, s'ils traitoient d'égal à égal avec les femmes qu'ils croient inférieures aux hommes. Ils se méfient de l'ascendant du sexe le plus foible sur le cœur du sexe le plus fort, & sont intimement persuadés qu'un Peuple est à demi esclave, quand il est galant. La seule marque de considération qu'ils accordent à leurs compagnes, c'est de leur apporter, au retour de leurs expéditions, la chevelure de leurs ennemis vaincus, afin qu'elles s'en fassent une parure qui devient pour eux leur trophée de gloire.

Le plus doux traitement auquel doivent s'attendre

ces infortunées, est d'être répudiées au premier caprice de leurs maris; & c'est souvent une grace qu'ils leur accordent. Car ils ont le droit même de les tuer, sans qu'on ait celui de réclamer contre la cruauté de leurs procédés.

Une coutume bien bizarre & particulière aux Caraïbes, est celle-ci : quand une femme accouche, le moment d'après celui de la délivrance, elle se transporte à la rivière avec son enfant, & ils s'y lavent tous deux. Le père de l'enfant, sans perdre de temps, se couche aussitôt dans son hamac, & s'y repose pendant un mois ou six semaines des fatigues qu'il est censé avoir eues à la naissance de son fils. Il reçoit les visites que par-tout ailleurs on fait à l'accouchée; on le complimente sur le nouvel être qu'il a mis de plus dans la nature : on lui dit qu'on prend beaucoup de part aux peines qu'il a dû souffrir à créer un homme. Pendant ce cérémonial qu'on aura peine à croire, la nouvelle accouchée fait le ménage comme de coutume; & c'est ainsi qu'on abuse de la grande facilité que les femmes ont à faire leurs couches. L'enfant, allaité pendant huit ou dix mois, ne connoît ni langes, ni berceau; au sortir des entrailles maternelles, posé nud à terre, il s'y roule & s'y traîne comme il peut. En voyage, il se crampone de son mieux sur le dos de sa mère, sans être retenu par aucun lien. Avec le lait, on lui fait essayer de tout ce qu'on mange devant lui. Cette première éducation, dont le récit seul attendriroit de pitié nos tendres Européennes, procure à ceux qui en

ſont l'objet, le tempérament le plus vigoureux, & le développement de leurs membres dans toute leur perfection. On ne voit pas de jeunes Caraïbes valétudinaires ou contrefaits. Dans un âge plus avancé, on inculque aux enfans une ſorte d'idolâtrie pour leur père. Un deſpote d'Aſie, dans ſon palais, n'eſt pas obéi plus ponctuellement & avec plus de révérence qu'un chef de maiſon Caraïbe. Et ces devoirs, tous de rigueur, ſont obſervés avec autant de zèle que d'exactitude. La mère & les enfans ne mangent que quand la table du père eſt ſervie. Celui-ci prend ſes repas tout ſeul, accroupi à terre, dans le plus grand ſilence, & à l'heure de ſon appétit ſur lequel tout le reſte du ménage règle ſes beſoins.

Ce genre de vie qui ne ſera pas du goût de tous ceux qui en liront le détail, mène juſqu'à la caducité, ſans laiſſer le loiſir d'être malade. Beaucoup de ces Sauvages ont été ſurpris par la mort, avant de connoître les infirmités. Un vieillard décrépit monte dans ſon hamac pour n'en plus ſortir, & attend ſa fin comme on voit venir le ſoir d'une longue journée d'été qu'on trouve encore trop courte. S'il y a eu quelques nuages, ils n'ont été que paſſagers. Les Caraïbes, étrangers à la médecine, prennent intérieurement quelques huiles, & poſſèdent un baume très-efficace pour les plaies, ſeul cas où la douleur ait priſe ſur eux. Entouré de ſa famille attentive à ſes moindres volontés, obéi & reſpecté juſqu'à ſon dernier moment, comme le génie protecteur de la mai-

ſon, un Caraïbe, en expirant, eſt certain qu'il ſera encore un objet de ſoins & de vénération après ſa mort, comme il l'a été pendant ſa vie. Et en effet, ſes proches & ſes voiſins de la communauté dont il étoit membre bénévole, ſuppléent par leurs larmes & leurs cris au peu d'appareil de ſes obſèques. On lave le cadavre, on l'impreigne d'une certaine huile; puis rapprochant les coudes des genoux, la tête ſur les deux mains, on l'enſevelit d'un ſac de toile neuve, & on l'enterre dans le carbet où il a vécu, & qu'on lui cède tout-à-fait.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler du régime civil & politique de la Colonie Hollandoiſe de Surinam. Nous ferons ſeulement remarquer que les planteurs établis ſur cette Côte, n'ayant pu ſoumettre à leur joug avide les naturels du pays, encore moins les aſſujettir aux travaux de leurs ſucreries, ſont obligés de faire venir à grands frais des eſclaves de la Guinée : croiroit-on que d'autres encore que des planteurs ont pris à-tâche de *calmer les ſcrupules* que des *Philoſophes modernes d'une morale reſſerrée* ont inſpirés au ſujet de l'odieuſe *traite des Nègres* (1).

Preſque tous les Caraïbes vont nuds, ſans autre choſe

(1) Voyez la *Deſcription de la Colonie de Surinam*, aſſez bien faite d'ailleurs, *par Phil. Firmin, Docteur en Médecine, Amſterdam, 1764, 2 vol. in-8°.* Dans le Chapitre XI du tome premier, conſacré à juſtifier le commerce des eſclaves noirs d'Afrique, l'Auteur oſe s'appuyer de deux paſſages de la Genèſe & de l'Exode. C'eſt ainſi qu'on abuſe des choſes les plus ſaintes.

pour

pour ſe dérober aux yeux, qu'un petit morceau de toile paſſé entre les jambes. En temps de guerre, ils ſe font faire par leurs femmes pluſieurs raies noires ſur le corps, avec le ſuc ou le jus de *genippas*, leſquelles ne peuvent être emportées par quelque choſe que ce ſoit; mais elles s'effacent d'elles-mêmes vers le huit ou neuvième jour. Ils ſont d'une couleur de canelle tirant ſur le rouge. Ils ont les cheveux noirs comme du geais, longs, épais, & qui ne ſe blanchiſſent que dans un âge fort avancé. Ils ont les yeux noirs, bien fendus & très-perçans. Leurs dents ſont parfaitement blanches & rangées; ils les conſervent juſqu'au temps de la décrépitude. La nature ne leur a donné que peu ou point de barbe; & ils craignent tant d'en avoir, qu'à peine leur croît-il un poil, ſoit au viſage ou ailleurs, qu'ils prennent un grand ſoin de l'arracher par principe de propreté. Leurs femmes les frottent tous les jours avec du *rocou* détrempé avec de l'huile de *palma-chriſti;* ce qui les fait reſſembler à des écreviſſes cuites. Ce baume, diſent-ils, conſerve la peau, l'empêche de ſe crevaſſer, & l'endurcit au point d'être inſenſible aux piquures des *couſins*.

Les femmes Indiennes de Surinam ſont à-peu-près de la taille des hommes. Les traits de leur viſage ſont bien proportionnés. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour leur diſputer la pomme de Pâris. Elles ſont moins délicates qu'elles ne le paroiſſent. Elles ſe peignent le corps, à l'exemple des hommes, & ſont extrêmement propres. Elles cachent ce qu'il eſt de leur

intérêt de ne pas laiſſer voir avec une *camiſa*, morceau de toile de coton ouvragé, & brodé avec de petits grains de *raſſade*, ou petites perles de verre, de diverſes couleurs. Ce voile, garni par le bas d'une frange de raſſade auſſi, a environ trois pouces de hauteur, afin de lui donner une certaine peſanteur qui empêche le vent de le ſoulever.

Chaque canton de cette peuplade Caraïbe ſe diſtingue par une manière particulière de ſe parer, ou plutôt de ſe défigurer; car il n'y en a pas une qui ne leur donne un air de maſcarade. Il y en a qui ſe font des bonnets & d'autres ajuſtemens avec les plus belles plumes des oiſeaux du continent : les femmes ſur-tout ont de gros colliers de raſſade de différentes couleurs, & portent aux poignets & au-deſſus des coudes, des bracelets de la même matière, à ſix ou ſept rangs. Pour chauſſures, elles ont à mi-jambe des brodequins de coton qui leur deſcendent juſqu'à la cheville du pied. C'eſt plutôt une torture qu'un ornement pour elles, & leurs enfans qui en portent auſſi. Car elles les ſerrent d'une force extraordinaire, afin d'avoir, diſent-elles, la jambe bien faite. Les hommes portent une grande ceinture autour des reins, dans laquelle ils font tenir un grand couteau ſans gaine. Leurs armes conſiſtent en arcs, flèches, & maſſues ou boutons. Le fuſil ne leur eſt pas étranger. Quelquefois ils ſe ſervent de ſarbacanes longues de neuf à dix pieds. Ils font uſage trop ſouvent de flèches empoiſonnées. Quand ils partent pour un combat, ils ſe parent de plumes rouges

de perroquets, dont ils ſe font des couronnes & des ceintures. Pour leurs danſes guerrières, ils n'ont point d'autres inſtrumens que des flûtes & des grelots, ou noyaux creuſés d'un fruit du pays.

Ils ont une ſorte d'arithmétique dont les calculs ſont marqués par des nœuds faits à une longue ficelle.

Fin des Mœurs & Coutumes des Caraïbes de Surinam.

Chaſſeur Méxiquain.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES MEXICAINS.

QUELQUES centaines d'Hommes armés de fusils, & soutenus du feu de cinq ou six pièces de canon, ont suffi pour conquérir le Mexique à l'Espagne. Cortez, pour ainsi dire, d'un coup de main, se rendit maître de la Capitale de ce vaste Empire, & de la personne du Souverain, défendues par des milliers de combattans: mais pendant plus de deux siècles & demi écoulés depuis cette brillante expédition, les vainqueurs superbes n'ont pu encore réduire quelques Peuplades de Mexicains, refugiées dans les montagnes de cette grande Province de l'Amérique Septentrionale. C'est là que la Liberté s'est cantonnée, & se défend encore aujourd'hui avec courage & même avec succès. On n'eût point daigné prendre garde à elle, & on la laisseroit paisible propriétaire des roches arides, au milieu desquelles elle s'est refugiée, si l'on ne soupçonnoit pas des Mines d'or & d'argent, cachées dans les entrailles de cette contrée sauvage.

C'est jusques là qu'il faut pénétrer à présent, pour prendre une idée du caractère de la Nation Mexicaine, presqu'anéantie sous ses nouveaux Maîtres. Ces Indiens

familiarisés avec les armes à feu, ne prennent plus les Européens pour des Dieux-tonnans. Presqu'aussi prompts que le coup de nos instrumens homicides, ils sçavent en éviter l'atteinte meurtrière, & préviennent une seconde décharge, en ripostant avec leurs javelots, lancés d'une main toujours sûre; c'est ainsi que souvent leur fuite est un triomphe pour eux. Sauvegarde de leur indépendance, l'arc pourvoit aussi à leurs besoins; ils ne vivent que de chasse, & cet exercice journalier les tient sans cesse en haleine contre leurs Ennemis.

Cependant, malgré leur bravoure & leur adresse, ils perdent toujours de leur terrein; la vie trop agitée qu'ils mènent, ne favorise pas assez la population; en sorte que leur nombre diminue tous les jours; tous les jours au contraire, leurs assaillans se renouvellent: de façon que dans peu, les Naturels du Mexique disparoîtront tout-à-fait de dessus la surface de leur pays natal.

La Religion Chrétienne de son côté, contribue aussi à faire tomber en désuétude, plusieurs de leurs Coutumes locales. On leur a envoyé des Missionnaires pour les détacher des anciens usages, & pour les dresser aux nouveaux. L'opinion a plus de force encore que le fer & la flamme sur les Hommes, sur-tout sur les Hommes demi-sauvages. Les Mexicains des Villes sont devenus presqu'Européens. Le luxe a achevé de les réduire. Les Souverains de l'ancienne Mexico avoient senti toute l'importance de cette vérité politique, qu'on

mène où l'on veut, une multitude groſſière, quand on a le ſoin de lui faire cligner les yeux à l'aſpect d'un faſte éblouiſſant. Nos anciens Romanciers épuiſoient leur génie à décrire la magnificence des Châteaux bâtis par les Fées. Les Hiſtoriens Eſpagnols ne tariſſent pas, quand ils nous donnent la deſcription des Palais de Montezuma. Toutes les parties de l'Empire Mexicain y contribuoient de ce qu'elles avoient de plus précieux. Les Empereurs y avoient fait raſſembler les animaux les plus redoutables à l'Homme ; & la chair de l'Homme ſervoit de pâture aux tigres rugiſſans dans leur repaire, aux reptiles venimeux ſifflans dans leurs viviers, & aux oiſeux de proie renfermés dans des cages richement décorées. Ces objets placés dans des Salles conſtruites magnifiquement, laiſſoient dans l'eſprit des Spectateurs, une empreinte de terreur avantageuſe au deſpotiſme. Un autre appartement étoit deſtiné à loger les individus de l'eſpèce humaine, contrefaits & diſgraciés de la Nature. De ce nombre ſe trouvoient quelques Mexicains nés de couleur blanche : difformité choquante chez une Nation d'une teinte baſanée.

Les Eſpagnols, en détruiſant ce que ce Spectacle & ceux du culte avoient de révoltant, leur ont ſubſtitué tout le faſte Aſiatique, afin que le Peuple ait toujours de quoi ſe diſtraire de la dépendance où il vit. La nouvelle Mexico eſt devenue l'une des Villes les plus brillantes du Monde, & a donné lieu à ce dicton : il faut aller à Mexico pour voir les Rues, les Chevaux, les Femmes & les Habits. En effet, l'en-

tretien du Coſtume eſt d'une dépenſe conſidérable; & on peut apprécier les excès où il eſt porté aujourd'hui, d'après le dégré où il étoit monté il y a déjà bon nombre d'années. Nous laiſſerons parler un Voyageur du temps.

Les Hommes & les Femmes font des dépenſes extraordinaires pour leurs habillemens, qui ſont la plûpart d'étoffes de ſoie, ne ſe ſervant guère de draps, camelots & de ſemblables étoffes.

Les pierres précieuſes & les perles y ſont tellement en uſage, & leur vanité eſt ſi grande en cela, que c'eſt une choſe commune de voir des cordons & des roſes de diamans aux chapeaux des Gentilhommes, & des cordons de perles à ceux des Artiſans & Gens de métier.

Il n'y a pas même juſqu'aux filles négreſſes, & eſclaves baſanées, qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles, où il y a toujours quelque pierre précieuſe de valeur.

L'ajuſtement de ces Femmes, négres & mulatres, eſt ſi laſcif, & leurs façons de faire ſi charmantes, qu'il y a pluſieurs Eſpagnols, même d'entre les Gens de qualité, qui mépriſent leurs Femmes à cauſe d'elles.

Elles portent d'ordinaire, une jupe d'étoffe de ſoie ou de toile chamarrée de paſſemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de ſoie, de couleur vive, frangé d'or, dont les bouts deſcendent juſques au bas de leur jupe, devant & derrière.

Leurs

Leurs chemiſettes ſont faites comme des corps de jupe avec des baſques, ſans manches, & lacées avec des lacets d'or & d'argent.

Celles qui ſont en réputation portent auſſi des ceintures d'or, enrichies de perles & de pierres précieuſes.

Leurs manches ſont de toile de Hollande ou de la Chine, fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de ſoie de couleur, & les autres de ſoie, d'or & d'argent, & pendantes preſque juſque à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coëffe ouvragée, & en mettent une autre par-deſſus en forme de réſeau, qu'elles attachent avec un beau ruban de ſoie & d'or, qui croiſe ſur le front; ſur lequel ruban il y a toujours quelques (1) lettres en broderie qui

(1) Les Muſulmans écrivent auſſi ſur leurs Turbans, le nom d'*Allah*, ou celui de *Mahomet*.

Moins pieux que les Turcs, mais auſſi galans que les Mexicains, nous venons d'adopter pour un moment, la mode de ces derniers. On voit encore à Paris, les élégans des deux ſexes, porter les lettres du nom cher à leur cœur, gravées ſur les boutons de leurs habits, ou brodées ſur les liens ſecrets de leurs ajuſtemens. On nous aſſûre que pluſieurs Veſtales de Vénus offrent écrit en paillettes d'or ſur l'étoffe de leurs chauſſures, le chiffre de la *petite Maiſon* qu'elles deſſervent; à l'imitation de nos Miliciens, qui font lire ſur leur Uniforme, le N°. de la légion dans laquelle ils ſont enrégimentés. On aſſure encore avoir rencontré dans le Palais Royal, un Amateur ſe promenant au Soleil du midi, avec un habit chargé de larges boutons, repréſentant les 36 figures de l'Aretin. *O! Mores!*

expriment quelques vers ou une penſée d'amour.

Leur ſein eſt couvert d'une toile fine, qui prend au-deſſus de leur tour de col en forme de mentonnière; & quand elles ſortent de la maiſon, elles portent une mante de toile de linon, autour de laquelle il y a un paſſement fort large, que quelques-uns font paſſer ſur leur tête; enſorte que leur largeur ne paſſe pas le milieu du corps, afin qu'on puiſſe voir leur ceinture & leurs rubans; mais les deux bouts de devant touchent preſque à terre.

Il y en a pluſieurs qui ne portent leurs mantes que ſur une épaule; & la paſſant ſous le bras droit, rejettent l'autre bout ſur l'épaule gauche, afin de pouvoir remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les rues; mais il y en a d'autres qui, au lieu de ces mantes, ſe ſervent d'une riche jupe de ſoie & d'or, qu'elles jettent une partie ſur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plutôt la mine de garçons débauchés que d'honnêtes filles.

Leurs ſouliers ſont hauts, & ont pluſieurs ſemelles garnies par dehors, d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent à tête large. —

Tous ces détails ſans doute, ont ſouffert quelques variantes avec le temps. Mais toujours eſt-il vrai de dire que ce ſont les pauvres Mexicains qui payent encore aujourd'hui les frais de l'ajuſtement recherché & diſpendieux des Eſpagnols établis en Amérique.

Les Indiens fabriquent des manteaux, très-chauds

avec du poil de lapin ou les feuilles d'un arbre, espèce de palmier. Ils fabriquent encore quelques ouvrages de plumes d'oiseaux, que la Nature s'est plû à nuancer de ses plus riches couleurs. Mais ces petits ouvrages modernes sont bien inférieurs à ceux qu'ils offroient jadis à leurs anciens Maîtres.

Dans ce temps, les funérailles de leurs Souverains étoient plutôt un apothéose. Du corps réduit en cendres au milieu d'un grand appareil, les Prêtres en composoient une pâte avec le sang des nombreuses victimes de l'un & de l'autre sexe, immolées autour du bûcher; & de cette pâte, une Idole recevoit les honneurs divins de toute la Nation en deuil, & oisive pendant l'espace de cinq jours. On remarquera aussi que l'étiquette impérieuse faisoit une Loi à tous les Sujets du Monarque défunt, de s'abstenir de feu dans leur maison, tant que le bûcher Impérial jettoit de la flamme ou exhaloit de la fumée. Quel devoit être pendant sa vie, le pouvoir d'un Prince ainsi adoré après sa mort.

A l'exemple des Péruviens, les Mexicains consacroient dans leur Temple, plusieurs Prêtresses pour veiller à la conservation & à l'entretien du feu sanctifié par la présence de leurs Divinités grossières & souillées chaque jour d'une ample libation de sang humain. Comment les Hommes purent-ils se résoudre à rapprocher dans le même lieu & sur le même Autel, deux extrêmes pareils? Comment eurent-ils le courage d'associer au même culte, l'innocence & la férocité? La superstition a donc aussi ses prodiges: & ce mêlange

inoui de douceur & de barbarie conſtamment obſervé pendant des ſiècles dans les temps du paganiſme, eſt une merveilleuſe monſtruoſité, qui rendra toujours le cœur de l'Homme une énigme indéchiffrable aux yeux du Sage le plus *perſpicace*.

Le premier acte de ſouveraineté de Fernand Cortez, fut d'abolir ces pratiques atroces. Mais pourquoi ſe permit-il, au nom de la Politique, ce qui le révoltoit au nom de la Religion? Gelon, vainqueur de Carthage ſe contenta d'impoſer aux vaincus, pour tribut, la défenſe de brûler leurs propres enfans ſur les Autels de leurs Idoles: il renverſa ces Autels; mais il ne fit point expier aux adorateurs, leur crime, par le glaive & le feu.

Le peu de Mexicains qui ſurvécurent à la chûte de leurs Idoles & de leurs Empereurs, ſemblent ne s'être propagés juſqu'aujourd'hui, que pour atteſter l'exiſtence de leur antique patrie. Quelques milliers d'individus ſuivent encore, comme à l'inſçu de leurs nouveaux Maîtres & du Clergé Catholique, quelques-unes de leurs Coutumes & Traditions Nationales qui n'entraînent pas aſſez d'inconvéniens pour mériter une prohibition de rigueur. C'eſt ſur-tout parmi les Indiens réfugiés de temps immémorial, au ſein des montagnes, comme nous l'avons dit au commencement de cet Article, qu'on peut encore étudier les Mœurs primitives de cette Nation intéreſſante dont on auroit pu tirer un grand parti.

Les Mexicains datoient leur origine du plus loin

qu'ils pouvoient, & ſe diſoient la *Nation-Mère* de tous les autres Peuples de l'Amérique, & même du Globe entier. Le Conquérant Eſpagnol voulut mettre à profit cette vanité locale, pour gagner ceux des Mexicains qui s'obſtinoient à reſter fidèles au joug Impérial. On s'efforça de leur perſuader que les Rois d'Eſpagne deſcendoient de leur premier Souverain *Guezal-Koal*; & que par conſéquent ils avoient été Maîtres du Mexique, pluſieurs ſiècles avant la découverte de l'Amérique, & antérieurement à la grande révolution phyſique qui détacha cette partie du Monde du Continent. Les Eſpagnols rencontrèrent des incrédules. Ils avoient à combattre deux obſtacles à l'épreuve du temps; l'orgueil national & l'attachement aveugle d'une Nation à demi policée, envers ſes Chefs héréditaires.

L'ancien Code Mexicain ne faiſoit pas mention du Régicide. Dans ces contrées, la perſonne de l'Empereur étoit regardée comme tellement ſacrée, qu'on ne s'aviſa point de mettre au nombre des crimes poſſibles, un attentat contre les jours du Prince. Et en effet, de mémoire d'Homme, jamais Indien n'avoit oſé porter la main ſur ſon Empereur. Ce bon Peuple ne voit dans un Prince bienfaiſant ou cruel, qu'un Dieu ſévère ou indulgent, aux pieds duquel il eſt dans l'ordre de baiſſer la tête en tous les cas. L'Hiſtoire de *Brutus* n'eût paru en ce pays, ſi propice au pouvoir abſolu, qu'un mauvais Roman politique, dénué de toute vraiſemblance.

Leur Juſtice criminelle contraſtoit avec leur Code

Religieux ; elle avoit le ſang humain autant en horreur que celui-ci en paroiſſoit avide. Le vol n'étoit point puni de mort. Seulement le coupable étoit condamné à reſter l'eſclave de la famille volée, juſqu'à ce que ſes ſervices euſſent réparé le dommage par un équivalent.

Chez nous le mot *Oui*, ſorti de la bouche de deux conjoints, les lie pour toujours l'un à l'autre ; & trop ſouvent, hélas ! ce monoſyllabe n'a point ſon écho dans le cœur des contractans. Les Mexicains des montagnes exigent un aveu moins équivoque ; l'Homme & la Femme, en préſence des deux familles attentives, ſont obligés de ſe fixer réciproquement dans les yeux, & d'y lire le conſentement du cœur. C'eſt là qu'ils font le vœu de s'aimer. Si dans ce moment déciſif, l'un des deux Conjoints n'a pu ſoutenir avec fermeté, le regard fixé ſur lui ; & ſi néanmoins ils ont paſſé outre, entraînés par d'autres conſidérations, ils peuvent demander, & ils ont droit d'obtenir dans la ſuite, le divorce.

L'adultère chez eux, n'eſt point une choſe plaiſante ; le coupable, en cas qu'il fût de la claſſe des Nobles, étoit couronné de bouquets de plumes ; & ſous ce Coſtume, mené au gibet. On brûloit ſon corps, après l'exécution de la Sentence.

Le langage des Indiens eſt élégant & abondant en termes propres.

On conjecture avec quelque vraiſemblance, que l'uſage d'exprimer ſes penſées par des hiéroglyphes, paſſa des Egyptiens, chez les Chinois ; & des Chinois,

chez les Américains ; car du temps que les Mexicains (ainſi que les Péruviens), n'avoient point de caractères alphabétiques, ils ſe ſervoient de différens chiffres & de figures ou de marques particulières pour exprimer certaines choſes.

La première fois que les Eſpagnols abordèrent au Mexique, Montezuma qui en étoit l'Empereur, envoya, dit-on, au-devant d'eux, un certain nombre d'Écrivains très-experts qui, avec le ſecours de figures tracées par eux ſur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces ſortes de caractères répondoient aux anciens hiéroglyphes ; chaque figure ſignifioit un ou pluſieurs mots.

Après l'invaſion des Eſpagnols, les Mexicains ayant embraſſé le Catholiciſme, ils en exprimoient par des figures, les principales Oraiſons. Pour rendre, par exemple, ces paroles : *je me confeſſe*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Moine. Pour ſe repréſenter un Dieu tout-puiſſant, ils deſſinoient trois têtes couronnées. Le viſage rayonnant d'une Femme qui tient un enfant dans ſes bras, figuroit la Vierge-Mère des Chrétiens. Une tête couronnée, ſoutenue par deux clefs en ſautoir, c'étoit St. Pierre.

Outre cela, ainſi que les Péruviens, les Mexicains avoient encore une autre reſſource qui ſuppléoit à l'écriture ; ils ſe ſervoient anciennement de leurs *quipos*.

Dans le peu de mots connus de la Langue Mexicaine,

on apperçoit divers rapports de cet Idiome avec d'autres.

Ne . . . . . *Moi.*
Te . . . . . *Toi.*
Yeu . . . . . *Lui.*
Tahtli. . . . . *Père.*
Nantli. . . . . *Mère.*
Teuch-Poch . . . . *Fille.*
Vitzli-Putzli . . . . *Divinité du Mexique.*
Ilhuicatl . . . . . *Le Ciel.*
Teut . . . . . *Dieu.*

Fin de la Notice historique sur les **Mexicains.**

Indien du Mexique.

Indien du Mexique en voyage.

femme du Méxique.

Indien du Méxique policé.

MŒURS

ET COUTUMES

Des INDIENS du Nouveau-Mexique.

Je vais m'approcher ici de cette grande Nation d'Indiens, dont la défense des Espagnols en Amérique, & leurs Conquêtes, à la tête d'une poignée de braves soldats, entraînèrent le brillant Empire, sur la capitale duquel de la Capitale, composée de vingt mille maisons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les sujets de l'infortuné Montezuma, fut aussi bien moins malheureuse. Elle occupe une grande étendue de terrain dans la partie septentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louisiane ; au nord, par la Nouvelle-Espagne ; elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette [illegible] découverte en 1513 par Ant. Dalaminos, [illegible] pour prendre la connoissance de la partie [illegible]. Mais on ignore si on fit jusqu'à ces Indiens [illegible] & pénétrer avec eux & [illegible] leurs richesses. Que [illegible] des hommes qui se contentoient d'herbages pour [illegible] & d'écorces d'arbres pour s'habiller ! Les Mexicains du Nouveau-Mexique durent donc à [illegible] le repos & la liberté dont ils jouissent encore.

MŒURS
ET COUTUMES
Des INDIENS du Nouveau-Mexique.

IL ne s'agit pas ici de cette grande Nation si floriſſante, lors de la deſcente des Eſpagnols en Amérique, & dont Cortès, à la tête d'une poignée de brigands armés, détruiſit le brillant Empire, en ſe rendant maître de la Capitale, compoſée de vingt mille maiſons.

La peuplade dont nous allons dire un mot, bien plus pauvre que les ſujets de l'infortuné Montézumene, fut auſſi bien moins malheureuſe. Elle occupe une grande étendue de terrein dans la partie ſeptentrionale du nouveau monde. Bornée à l'Orient par la Louiſiane; au midi, par la Nouvelle-Eſpagne; elle n'a pour limites à l'Occident que la mer de Californie. Cette Horde ſauvage fut découverte en 1553, par Ant. Deſpeyo, venu de Cordoue pour étendre la domination de ſa patrie & pour s'enrichir. Mais on regretta les pas qu'on fit juſqu'à ces Indiens, ſans ceſſe ambulans, & portant avec eux & ſur eux toutes leurs richeſſes. Que demander à des hommes qui ſe contentent d'herbages pour ſe nourrir, & d'écorces d'arbres pour s'habiller? Les habitans du Nouveau-Mexique durent donc à leur misère le repos & la liberté dont ils jouiſſent encore;

errans sur le vaste sol où ils sont nés, ils ignorent peut-être la destinée de leurs Frères de Mexico, avec lesquels ils n'ont de commun que le nom. La nature, qui paroît les traiter en marâtre, les a préservés de bien des maux, en leur refusant des trésors. Ils connoissent à peine les Espagnols qui s'en disent les maîtres, & qui dédaignent une conquête stérile. Quelques Missionnaires ont tenté de les éclairer. Mais ne possédant rien qui puisse étancher la soif inextinguible de l'or, leurs avares vainqueurs les ont presque tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes. Leur salut est dans le mépris qu'on fait d'eux; & de toutes les passions qui dégradent les Européens, ils n'ont contracté que le goût des liqueurs enivrantes.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avoient pour armes que l'arc & la flèche, le bâton pointu durci au feu; & pour ustensiles de cuisine, que les souches d'arbres creusées en forme de chaudières où ils faisoient bouillir leurs viandes au moyen de cailloux rougis au feu jettés dedans: de petites broches de bois servoient à rotir leurs pièces de gibier. Le bouillon gras est leur boisson.

La chair de poisson & celle de (1) l'Orignal font la base de leur comestible les jours de fête; le reste du temps, ils se nourrissent de racines. C'est avec ce genre

(1) Quadrupède de la taille d'un cheval, & qui ressemble mieux à l'élan qu'au Renne. C'est le cerf de l'Amérique septentrionale. Sa chair est d'un très-bon goût, & sa peau préparée est douce, forte & moëlleuse.

de vie qu'ils en reculent le terme juſqu'à cent vingt ans, & quelquefois plus loin encore. Ils comptent leurs années par lunes. Cette manière de calculer le temps eſt la plus antique & la plus univerſellement répandue parmi les Nations non civiliſées ; peut-être parce que cette forme de calendrier eſt la plus ſimple. Depuis quelque temps ils font uſage de marmites, de couteaux, de haches ; ils garniſſent leur javelot avec du fer ; & même quelques-uns d'entr'eux commencent à ſe familiariſer avec nos armes à feu.

Les mariages ſe font à la manière antique & tels qu'on les voit pratiqués dans les premiers livres de la Bible ; le prétendu eſt obligé de ſervir plus ou moins d'années le père de ſa maîtreſſe, avant de la prendre pour femme. C'eſt une eſpèce de noviciat qui tourne dans la ſuite au profit du ménage. Ce temps d'épreuve ſert aux futurs conjoints à s'étudier l'un l'autre, à concilier leurs humeurs, & à leur apprendre enfin s'ils ſe conviennent aſſez pour s'unir. On ne s'attendoit pas ſans doute à trouver établi chez des Sauvages un uſage qu'on deſire encore parmi les Nations policées.

L'intérieur des cabanes offre toujours une image un peu groſſière des mœurs patriarchales. L'épouſe y eſt fidelle à ſon mari. Le père s'énorgueillit du nombre de ſes enfans, qu'il aime au point de retirer de ſa bouche l'aliment qu'ils paroiſſent convoiter des yeux.

Croiroit-on que les Mexicains ſauvages mettent beaucoup de prétention à leur généalogie, qui conſiſte dans une tradition orale conſervée au ſein de la famille avec beaucoup de fidélité. Au repas de noces, l'ancien

de la bande ne manque jamais de faire un récit pompeux des Ancêtres du nouveau marié, & il remonte pour le moins à la douzième génération. Puis deſcendant de race en race, il termine ſon éloge par une exhortation au jeune homme d'égaler & de ſurpaſſer, s'il ſe peut, la gloire de ſes prédéceſſeurs. Cette gloire conſiſte à montrer beaucoup de courage & d'adreſſe dans les chaſſes fréquentes & périlleuſes qu'ils ſont obligés de faire pour vivre. Plus d'une grande maiſon en Europe n'ont pas toujours des titres de nobleſſe auſſi peu ſuſpects.

A ces recits, ou plutôt à ces contes nationaux, ſuccèdent des chanſons guerrières faites en in-promptu, car les Sauvages ſont improviſateurs, & dédommagent, par l'énergie, des règles qui manquent à leurs poëmes patriotiques. Les danſes accompagnent le chanteur; ce ſont des ballets irréguliers ſans doute, des pantomimes informes, mais qui ont au moins le mérite de l'à-propos. A leurs funérailles, il ſe paſſe des ſcènes à peu près ſemblables : on fait l'oraiſon funèbre du mort; on l'aſſocie aux braves qui l'ont devancé dans la tombe; & le triomphe de l'orateur eſt complet, quand il a pu prouver que le défunt, ſur le cadavre duquel on chante & l'on pleure, n'a point dégénéré des vingt races dont il eſt deſcendu.

Il ne faut point chercher de culte réglé parmi eux. Quelques pratiques ſuperſtitieuſes forment le corps de leurs dogmes ſacrés; mais du moins ils peuvent ſe vanter d'être du petit nombre des hommes qui n'ont pas trop multiplié les préjugés religieux. Auſſi vivent-ils en aſſez bonne intelligence.

Les Indiens du Nouveau-Mexique, un peu policés

portent des vêtemens de peau d'Orignal bien paſſées, blanches, paſſementées de paſſements larges de deux doigts du haut en bas, tant pleins que vuides; d'autres ont trois rangs par le bas, les uns en long, les autres en travers, d'autres en chevrons rompus ou parſemées de figures d'animaux & de fleurs, d'après la fantaiſie de l'Ouvrière. Cet habillement a la forme d'une couverture ou d'un ample manteau, qu'on jette ſur ſes épaules & qu'on lie par les deux bouts avec des cordons de cuir ſous le menton. Du reſte, rien de plus décent que leur coſtume, s'il n'eſt pas élégant. Ils n'ont de nud que les jambes.

La robe des femmes eſt de cette étoffe; l'ouverture eſt pratiquée ſur le côté. Elles l'attachent avec des nœuds en deux endroits diſtans l'un de l'autre, de façon que leur tête puiſſe paſſer par le milieu, & les bras aux deux côtés; puis elles doublent les deux bouts l'un ſur l'autre; & par-deſſus elles mettent une ceinture qu'elles lient bien ſerrée, en ſorte qu'elle ne puiſſe ſe défaire; par ce moyen elles ſont toutes cachées. Elles ont des manches de peaux attachées l'une à l'autre par derrière. Elles portent auſſi des chauſſettes de peau en étrier, qui n'ont point de pied. Les hommes en portent de même. Quand elles vont en voyage ou qu'elles cherchent à cabanner, elles portent leurs nouveaux nés derrière leur dos enveloppés dans des peaux qui ſe nouent ſous leur menton, & qui leur laiſſent le libre exercice de leurs bras.

Les Indiens du Mexique, les plus pauvres & les plus ſauvages, ſe font des vêtemens avec des écorces d'ar-

bres couſues par le moyen de brins d'oſier très-menus paſſés dans de petits oſſemens percés en guiſe d'aiguilles. Quand ils ſe tranſportent d'un lieu dans un autre, ils pourroient dire avec le Philoſophe de l'antiquité : *Omnia mecum porto.* Mais ce n'eſt pas la vanité qui le leur feroit dire. L'inſtinct droit de la Nature les rend plus ſages que les leçons de la Philoſophie.

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens du Nouveau-Mexique.

Desraus del. Mixelle sculp.

femme de la Californie.

Desrais del. Mixelle sculp.

Habitant de la Californie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA CALIFORNIE.

LA Californie, grande preſqu'iſle de l'Amérique ſeptentrionale, au nord de la mer du Sud, eſt moins connue par elle-même que par les voyages célèbres des Eſpagnols & des Anglois, & ſur-tout par celui tout récent du ſçavant Abbé Chappe, qui y mourut en obſervant le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil : pour l'honneur de l'eſprit humain, l'amour des ſciences exactes a donc auſſi ſes Martyrs !

A voir les hommes ſe coudoyer ſur quelques points du globe, on croiroit que la terre leur refuſe la ſubſiſtance dans les trois quarts de ſa ſurface. Cependant, que de pays fertiles en pure perte ! La Californie en eſt du nombre ; il ne lui manque que des habitans induſtrieux & amis du travail. Inſenſibles aux véritables richeſſes, les Européens n'en ont fréquenté les côtes que pour y ramaſſer des perles, ſans beaucoup ſe ſoucier de communiquer leurs lumières aux Naturels du pays, & leur apprendre à tirer parti d'un ſol favorable à la culture.

L'extrême misère décourage; l'extrême abondance rend pareſſeux. Les Californiens s'en tiennent à ce que la Nature a bien voulu faire pour eux, ſans s'ingérer d'y ajouter du leur. Ils vivent de ſes dons, ſans chercher à s'en rendre dignes en les améliorant. N'ayant jamais éprouvé de diſette, ils ne ſçavent ce que c'eſt que la prévoyance. Chaque jour leur apportant, ſans y manquer, ce dont ils ont beſoin pour la journée, ils ne ſont jamais inquiets ſur le ſort du lendemain. Ils ne penſent pas plus à ce qu'ils feront qu'à ce qu'ils ont fait. Riches de ce qu'ils poſsèdent & de ce qui leur ſuffit, ils ſe mettent peu en peine d'acquérir du ſuperflu. Ils ne ſe ſoucient pas de raffiner ſur leurs jouiſſances. Ils ſont heureux aſſez pour ne pas ſonger à le devenir davantage. Une telle exiſtence ne méne pas vîte à la perfectibilité. Eſt-ce un mal? eſt-ce un bien? Hélas! l'expérience de preſque tous les peuples a démontré juſqu'à préſent que l'homme, mal dirigé, en faiſant un pas vers les lumières, s'eſt écarté d'autant du bonheur & de la vertu. Celui-là donc ſeroit mal aviſé qui iroit conſeiller aux Californiens de ſe bâtir des villes & des greniers, des gymnaſes & des Tribunaux, des Temples & des ſpectacles. Juſqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de ne point abuſer du flambeau des Sciences & des Arts, en nous le paſſant de main en main; laiſſons ce Peuple multiplier en liberté à l'ombre du feuillage entrelacé qui lui ſert de domicile pendant les chaleurs de l'été. Par une fauſſe pitié, gardons-nous de le faire rougir des trous qu'il ſe creuſe en terre pour ſe mettre

à

à l'abri des frimats de l'hiver. S'il eſt ſuffiſamment heureux à ſa manière, ce ſeroit lui vouloir un mauvais ſervice que de tenter de le rendre heureux à notre façon. Il y perdroit peut-être. Il n'eſt pas encore bien décidé ſi les avantages attachés à la vie civile en compenſent tous les inconvéniens.

On ne ſauroit nier du moins que le Californien ne ſoit plus près que nous du véritable régime qui convenoit ſi bien à l'homme. Ce peuple, diviſé par familles, n'a pour code que les loix domeſtiques que chaque père dicte reſpectivement à ſes enfans dociles. Rien de plus naturel; & tel étoit le Gouvernement patriarchal que quelques politiques ont voulu faire paſſer pour une chimère. Mais les Voyageurs nous racontent que dans la Californie les familles ſe chamaillent ſans ceſſe & ne vivent point en bonne intelligence. Nous aurions mauvaiſe grace de nous prévaloir de ce récit. Quand les Nations éclairées de l'Europe auront trouvé le ſecret de la paix perpétuelle, elles ſeront en droit de trouver à redire aux petites guerres que ſe font entr'eux les Peuplades ſauvages. Mais on ajoute en même-temps que la Californie eſt très-peuplée. Or, on ſçait que la population eſt le vrai thermomètre de tout Gouvernement. Quand on la voit fleurir chez une Nation, dénuée d'ailleurs des moyens de réunion, on doit prendre une bonne idée du caractère de ce Peuple & de ſon état politique. Peut-être a-t-on jugé le Californien querelleur, parce qu'il a beaucoup de vivacité dans l'eſprit & beaucoup de penchant à la raillerie. Mais

c'eſt une ſuite de ſon genre de vie. Un Peuple inactif eſt babillard & mordant. Après tout, un coup de langue fait moins de tort, ſans doute, à l'eſpèce humaine, qu'un coup de canon. Les Californiens n'ont pas plus de culte réglé que de code écrit. Ils ſe coupent, dit-on, les cheveux en l'honneur de la Lune, qu'ils adorent, en danſant à la lueur de ſon pâle flambeau. Mais on ne ſauroit aſſurer rien de poſitif, chaque famille ſe conduiſant d'après ſes propres réglemens. Il ſeroit curieux & profitable d'en obſerver pluſieurs de près. Celui-ci entr'autres : ce n'eſt pas à ſes parens qu'on demande une fille en mariage, mais à elle-même. Son choix fait, elle préſente à ſa mère celui qu'elle a préféré. Le fils en fait autant de ſon côté vis-à-vis de ſon père ; & la noce s'enſuit auſſi-tôt. Il ne ſe célèbre point de mariage en hyver. Un ridicule jetté à propos eſt la ſeule arme dont ils ſe ſervent pour contenir deux époux brouillés. Ils en font uſage auſſi pour ſe tirer d'affaire, quand ils ſont aux priſes avec un étranger qui les interroge. Un Eſpagnol demandoit à l'un d'eux : » Pourquoi vous enſevelir tout vivans dans des foſſes ? » Et vous (repartit le Californien) « & vous, pourquoi » vous renfermer pendant des mois entiers ſur la mer » dans des priſons flottantes ? Il vaut encore mieux » dormir chaudement dans des trous, que de faire » mille lieues & d'expoſer mille fois ſa vie pour venir » enfiler des perles ». Par alluſion à la pêche des perles.

Les Californiens ne portent point d'habits. Ils s'en-

veloppent la tête d'une eſpèce de réſeau de fil très-menu fabriqué avec de longs herbages. Ils ont pour ornemens au col & quelquefois aux mains, diverſes figures de nacre de perles aſſez bien travaillées, & entrelacées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds en façon de grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc & le Javelot ; mais ils les portent toujours à la main, ſoit pour chaſſer, ſoit pour ſe défendre.

Les femmes ſont vêtues un peu plus modeſtement que les hommes. Elles ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux d'un tablier tiſſu de pluſieurs nattes très-fines jointes enſemble. Elles mettent ſur leurs épaules des peaux de bêtes. Elles ſe coeffent auſſi avec des réſeaux déliés, & ſi propres, que les Officiers Eſpagnols s'en ſervent pour attacher leurs cheveux. Les Californiens portent des coliers de nacre mêlés de noyaux de fruits & de coquillages qui leur pendent juſqu'à la ceinture. Leurs braſſelets ſont compoſés des mêmes matières.

femme de l'entrée du prince Guillaume.

Homme de l'entrée du prince Guillaume.

femme de l'Isle de Nootka.

Homme de Noolka.

MŒURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DE NOOTKA.

LES Habitans de Nootka forment une petite Peuplade établie sur la côte Ouest de l'Amérique Septentrionale, au 49 degré de latitude Nord, & au 232 degré longitude Est. Le climat y est plus doux que celui de la côte orientale, au même degré. Ce pays a été découvert par le Capitaine Cook, qui le nomma Entrée du Roi George. Il y trouva un excellent Havre, de plusieurs petites Iles en dehors de cette golphe, dont la baie est remplie de quantité de poissons, le sol est fertile, rempli de collines de grand rapport, & couvertes de bois. On y voit aussi quelques Rivières navigables, offrant de toutes parts des brumes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des daims, du chevreuil, des martres & des rats. Les oiseaux sont rares, & les espèces qu'on y remarque, se réduisent à peu-près aux mêmes que celles de la Pensylvanie, à la différence, cependant, qu'ils

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE NOOTKA.

Les Habitans de Nootka forment une petite Peuplade établie sur la côte Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, au 49 degré de latitude Nord, & au 232 degré longitude Eſt. Le climat y eſt plus doux que celui de la côte orientale, au même degré. Ce pays a été découvert par le Capitaine Cook, qui le nomma Entrée du Roi George. Il y trouva un aſſez bon Havre, & pluſieurs petites Iſles au milieu de ce petit golphe, dont la Mer en outre eſt hériſſée de quantité de rochers. Le ſol eſt ſurchargé auſſi de collines en grand nombre, & couvertes de bois. On y voit couler quelques filets d'eau douce, réſultat des pluyes & des brumes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des daims, de chevreuils, des martres & des ratons. Les oiſeaux ſont rares, & les eſpèces qu'on y remarque, ſe réduiſent à-peu-près aux corneilles, aux corbeaux, à la pie bleue, aux roitelets ordinaires, &

à la grive. Les aigles bruns, tête & queue blanches, y ſont communs. Il y a beaucoup plus de poiſſon, & les eſpèces en ſont très-variées.

Les Propriétaires de ce morceau du Continent, ſont ſauvages, mais non barbares, d'une taille au-deſſous de l'ordinaire, & aſſez mal proportionnée; ils s'arrachent la barbe le mieux qu'ils peuvent. La teinte de leur peau offre la nuance pâle des Européens du midi. Leur phyſionomie n'a pas d'expreſſion; & les deux ſexes ne ſont pas toujours aiſés à diſtinguer, d'après la ſeule inſpection de leurs traits, auſſi peu délicats chez les Femmes que chez les Hommes. D'ailleurs, ils ont le talent de ſe défigurer avec quantité de couleurs plus groſſières & plus dégoûtantes les unes que les autres.

Leur Coſtume ordinaire eſt un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrêmité ſupérieure, d'une bande étroite de fourrure; & à l'extrêmité inférieure, de franges ou de glands: il paſſe ſous le bras gauche, attaché ſur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'aſſujettit par derrière; ainſi, les deux bras ſont en liberté. Il couvre le côté gauche; & ſi on en excepte les parties flottantes des bordures, il laiſſe le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte groſſière ou de poil ne la ſerre autour des reins; ce qui arrive aſſez ſouvent. Par-deſſus ce premier manteau, qui dépaſſe le genou, ils portent un autre petit manteau de la même ſubſtance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci reſſemble à un

plat rond, couvert ; il offre dans le milieu, un trou grand assez pour y passer la tête ; & reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes, & le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau en forme de cone tronqué, ou de pot à fleurs ; ce chapeau est d'une belle natte. Une houppe arrondie, & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton.

Outre ce vêtement commun aux deux sexes, les Hommes portent souvent une peau d'ours, de loup, ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors ; ils l'attachent comme un manteau, près de la partie supérieure, & ils la placent quelquefois sur le devant de leur corps, & d'autres fois sur le derrière. Lorsque le Ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des habits de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général, ils laissent flotter leurs cheveux ; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entr'eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En général tout leur vêtement est commode ; & il ne manqueroit pas d'élégance, s'ils le tenoient propre, & s'ils en chassoient la vermine.

Le lobe des oreilles de la plûpart d'entr'eux, est percé d'un assez grand trou, & de deux autres plus petits ; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poils ou des morceaux de cuivre, aux-

quels ils ne furent point tentés de préférer les grains de verre que les Voyageurs Anglois leur offrirent.

La cloiſon du nez de pluſieurs, offre un trou pour y paſſer une petite corde; d'autres y placent des morceaux d'airain, qui ont preſque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture eſt ſi étroite, qu'elle preſſe doucement la cloiſon nazale de ſes deux pointes: en ſorte que cet ornement, biſarre & incommode, tombe ſur la lèvre ſupérieure. Ils employent à cet uſage, les anneaux des boutons de cuivre qu'ils s'empreſſent d'acheter des Européens qui les viſitent.

Leurs poignets ſont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une eſpèce de coquillage, de petites lanières de cuir, ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une ſeule pièce, d'une matière noire & luiſante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds eſt ſouvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir & de nerfs d'animaux, qui la groſſiſſent beaucoup.

Tel eſt leur Coſtume de tous les jours. Mais ils ont d'autres habits & des ornemens qu'ils ſemblent réſerver pour les occaſions extraordinaires, quand ils vont à la guerre ou en viſite de cérémonie. Ce ſont des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent ſur le corps de la même manière que leur vêtement accoutumé; elles ſont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux d'étoffe, qu'ils fabriquent eux-même avec du poil. La garniture offre divers deſſins agréables; ils les portent ſéparément ou par-

deſſus tout le reſte. Lorſqu'ils les portent ſéparément, l'ajuſtement de leur tête le plus ordinaire, eſt compoſé d'oſier ou d'écorce à demi battue. Leur chevelure eſt ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle; ou bien elle eſt entièrement couverte de petites plumes blanches : on ajoute à cette parure une couche de ſuif mêlé avec de la peinture, appliqué ſur la peau, de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières qui font reſſembler leur viſage à un ouvrage de ſculpture. Quelquefois encore leur chevelure eſt diviſée en petits paquets, attachés avec un fil, & ſéparés aux extrêmités par des intervalles d'environ deux pouces. Pluſieurs les lient par derrière, ſelon notre uſage, & ils y placent de petits rameaux d'arbres.

Cet attirail groteſque le devient encore bien davantage, quand ils prennent ce qu'on peut appeller leur équipage monſtrueux. Il conſiſte en une multitude infinie de maſques de bois ſculptés, qu'ils poſent ſur le viſage ou ſur la partie ſupérieure de la tête ou du front, & qui repréſentent tantôt une tête (1) d'homme avec des cheveux, de la barbe, des ſourcils; tantôt des têtes d'oiſeaux & d'animaux terreſtres ou marins. Ces figures excèdent la grandeur naturelle, & ſont peintes. Ils attachent ſur la même partie de la tête, de gros morceaux de ſculpture qui reſſemblent à la proue d'une pirogue, & qui ſe projettent en ſaillie à une diſtance

(1) Ils appellent ce maſque Tahooquoſſim.

considérable. Ces pièces de mascarades ont peut-être quelque rapport à leurs cérémonies religieuses, ou bien leur servent à la chasse pour prendre le gibier, dont ils imitent les allures, d'autant plus fidèlement que ces Sauvages, non contens de s'être déguisé la figure, donnent lieu à une illusion complette, en se couvrant le corps entier de la peau des quadrupèdes dont ils ont déjà emprunté la tête. Pour le dire en passant, il est vraisemblable que la plûpart des anciens Voyageurs ont été dupes de cette décoration extérieure; & les plus crédules ont dû prendre aisément le change; les Centaures, les Sycantropes, les Sphinx, les Faunes, les Satyres n'ont peut-être point eu d'autre origine.

Les Habitans de Nootka ont aussi un habit spécialement destiné à la guerre. C'est un manteau de cuir, double & très-épais, qui semble être une peau d'élan ou de buffle tannée; ils l'attachent de la manière ordinaire; & il est d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, & descendre en même temps jusqu'aux talons. Il est quelquefois chargé de peintures en compartimens assez agréables. Assez fort pour résister aux traits, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer. Ainsi, on doit le regarder comme une cotte de maille, ou comme une armure défensive très-complette. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposés horizontalement, & suspendus à des lanières de cuir, couvertes de plumes; & dès qu'ils se remuent, ils pro-

duiſent un bruit fort, preſqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Cette partie de leur ajuſtement a pour objet d'inſpirer la terreur à leurs ennemis. Ils s'en parent auſſi dans leurs jours d'appareil ; dans leurs Concerts de Muſique, celui qui les dirige eſt revêtu de ce manteau, & porte un maſque.

Rendu à lui-même, & hors des occaſions où il veut en impoſer, l'Habitant de Nootka n'a rien moins que l'air redoutable. Toute ſa perſonne eſt d'un flegme qui approche de la ſtupidité. Les crânes ou les oſſemens humains qu'on remarque parmi les objets d'échange, indiquent aſſez qu'il traite l'ennemi en toute rigueur. Mais le caractère habituel de ces demi-Sauvages, ne tient pas de la férocité. Dans les rixes particulieres, les intéreſſés ſeuls ſont acteurs ; leurs compatriotes reſtent ſpectateurs indifférens. La vengeance, quand ils s'y laiſſent emporter, les aveugle au point qu'ils ne ſçauroient meſurer le degré de forces reſpectives ; malgré toute diſproportion, ils combattent & attaquent ou ſe défendent avec le même courage ; les armes à feu n'en ralentiſſent pas même l'ardeur.

La curioſité, ce ſentiment actif du cœur de l'Homme civiliſé, eſt tout-à-fait émouſſée en eux ; ſans doute, par un effet de leur ignorance totale. Le deſir de s'inſtruire davantage, ſuppoſe un commencement d'inſtruction. Quand on ne connoît rien, on ſe paſſe de tout, ſans en ſentir la privation. Les chef-d'œuvres de l'induſtrie européenne, la conſtruction même des vaiſſeaux,

ne purent mériter de leur part, un geſte d'admiration ou d'étonnement. Ils ne s'occupent uniquement que de leurs beſoins & des moyens d'y pourvoir.

Ils ſont pourtant ſenſibles au charme de la Muſique, & ils en font dont la mélodie eſt d'un effet touchant. Leur chant eſt preſque toujours grave & lent. Ils battent la meſure ſur leurs cuiſſes. Ils n'ont pour inſtrumens, qu'un ſifflet, long d'un pouce, & un grelot qui ordinairement a la forme d'un oiſeau. Le ventre renferme les cailloux, & la queue ſert de manche.

Leurs habitations ſont des cabanes de bois contiguës les unes aux autres, & à peine diſtinctes. On s'en formera une aſſez juſte idée, en ſe repréſentant une (1) étable à vache, prolongée & aſſez mal clauſe, conſtruite avec des planches, qui n'étant pas fixées ſur leurs ſupports, ſe rapprochent ou s'écartent à volonté, ſelon les circonſtances, pour laiſſer ſortir la fumée, ou pour ſe garantir de la pluye. Chaque famille occupe ſa litière. Des bancs qui tiennent lieu de lits, & des caiſſons ſervant de garde-manger & de garderobe, forment l'eſſentiel de leur mobilier, en y joignant toutefois de petits auges, des bacquets oblongs, & des jattes, le tout de bois. Des paniers d'oſier & des ſacs de nattes, ſervent au tranſport du comeſtible. Tout ſe fait dans ces huttes, la toilette, la cuiſine, les repas & leurs ſuites. Tout y

(1) La ſuperbe Ecurie de Chantilli eſt un Temple en comparaiſon.

entre

entre ; rien n'en ſort. Et probablement on déſerte la maiſon, quand on ne peut plus y tenir.

Chacune de ces bauges (le croiroit on ?) eſt pourtant décorée de ſtatues peintes, ébauches groſſières, figures monſtrueuſes repréſentant les Divinités du pays ; ſur quoi on remarquera que la Sculpture & l'Art de peindre ont vraiſemblablement une invention commune & la même époque. Les premiers Artiſtes, ſi l'on peut donner ce nom aux Sauvages qui s'avisèrent de tailler un tronc d'arbre, & de le colorier, furent tout-à-la-fois Statuaires & Peintres, afin de donner quelques degrés de plus de reſſemblance à leurs informes eſſais. Ces Statues ſont de toute grandeur. Les Habitans de Nootka leur font des offrandes, comme les Anciens en faiſoient à leurs Dieux Pénates. Mais leur Religion ne tient pas contre un peu de fer ou de cuivre : avec un morceau de l'un ou l'autre métal, une famille livreroit volontiers toutes ſes Divinités.

Les Hommes s'occupent de la chaſſe & de la pêche. Les détails du ménage ſont tous réſervés aux Femmes. Elles vont chercher le poiſſon ou ramaſſer les coquillages, & fabriquent les vêtemens de lin ou de laine. Toujours aſſez modeſtement habillées, elles n'affichent pas le ciniſme de leurs Maris, & n'en ſont pas mieux traitées. Ce ſont elles qui manœuvrent ſur les pirogues, tandis que leurs Hommes ſe vautrent, étendus tout nuds, au Soleil. Leur comeſtible eſt aſſez diverſifié ; ils ſe nourriſſent de végétaux, mais bien moins que de

ſubſtances animales. Le marſouin eſt l'animal de Mer dont ils ſe repaiſſent le plus communément ; il ſe font du bouillon avec ſa chair. Mais leur méthode ordinaire eſt de faire griller leurs alimens. La propreté ne règne pas plus ſur leur table que dans le reſte. Pour donner une idée de leur goût, ils mangent la plante crue avec ſa racine, telle qu'elle ſe trouve arrachée de la terre, c'eſt-à-dire, avec le terreau, qu'ils ne ſe donnent pas la peine de ſecouer. L'heure de leur repas eſt réglée ſur leur appétit.

Ils ſe ſont fabriqués des couteaux pour dépécer les groſſes pièces de viande, & auſſi pour mettre à nud les crânes de leurs ennemis vaincus. D'après la quantité & la diverſité de leurs armes, on peut juger qu'ils ſont ſouvent en guerre ; & que de tous les Arts, celui de ſe détruire eſt le plus avancé parmi eux : & ils ne ſont point le ſeul Peuple chez qui on puiſſe faire cette triſte obſervation. Les Nations policées de l'Europe n'ont pas toutes une légiſlation auſſi perfectionnée que leur tactique.

Une Juſtice qu'il faut rendre aux Habitans de Nootka, c'eſt que leurs Arts utiles ſont cultivés avec un ſoin & une adreſſe qui ſurprennent, relativement à leurs autres occupations. Les étoffes de lin & de poil dont ils ſe couvrent, forment l'objet le plus important de leur induſtrie. Ils en tirent la matière, des fibres de l'écorce du pin : elles ont différens degrés de fineſſe & de chaleur. Le poil & le duvet ſont dus à la dépouille du renard &

du linx blanc. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits sont disposés avec goût. Ils offrent diverses couleurs, dont les plus communes sont le brun foncé & le jaune. Cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat, les plus beaux tapis d'Europe.

Ces figures répandues aussi sur leurs meubles, ne sont pas seulement un jeu de l'imagination & un objet de luxe; elles ont un but moins futile. Peintes sur leurs chapeaux (1), elles servent d'annales, & forment comme une Histoire Hiéroglyphique du pays. Une pêche extraordinaire, une victoire mémorable, un évènement rare est consigné en deux ou trois traits sur leur coëffure conique; & les enfans en font des copies. Les Chansons nationales en sont comme des explications, & ils rectifient les unes par les autres. C'est ainsi que chez nous en France, la mode s'empresse de varier ses formes, selon les évènemens. Nos Dames se font comme un devoir de porter des chapeaux, qui rappellent par leurs noms ou leurs couleurs analogues, telle ou telle révolution, tel ou tel personnage: de façon que si on suivoit l'Histoire du Costume François, on seroit au courant de son siècle; & pour n'en citer qu'un exemple, lors de la prise de l'Isle de la Grenade, n'avons-

(1) Les Islandois sont dans le même usage. Ils gravent en caractères *runiques*, leurs *sagas* ou chroniques, sur leurs boucliers, & quelquefois sur les murailles de leurs maisons, & sur leurs meubles.

nous pas vu tous les ajuſtemens garnis de la fleur de ce nom ? &c.

Les Statues dont nous avons dit un mot, peuvent être regardées encore comme des monumens hiſtoriques autant que religieux. Il eſt très-vraiſemblable qu'elles repréſentent ceux des ancêtres dont les belles actions ont mérité & obtenu une ſorte d'apothéoſe. La ſimplicité, le petit nombre des cérémonies, le foible attachement des Naturels du pays pour des ſimulacres qu'ils peuvent reproduire d'un jour à l'autre, portent à croire que ces *Barbares* ne reconnoiſſent d'autres Dieux ni d'autres maîtres que les chefs de famille. Les enfans n'obéiſſent & ne rendent un culte qu'à leurs pères. Quel dommage qu'une Peuplade qui n'en eſt encore qu'aux Mœurs (1) Patriachales, ſoit ſi groſſiere d'ail-

(1) On a voulu mettre au rang des chimères les Mœurs Patriarchales, en les réléguant au ſiècle d'or. Mais les relations nous apprennent que preſque tous les Hommes demi-Sauvages ſont encore aujourd'hui à ce régime ; je n'en rapporterai ici qu'un ou deux exemples. « Les Noirs » qui habitent les rochers & les bois de l'Iſle Manille » ou Luçon, n'ont d'autre gouvernement que celui de la » parenté ; tous obéiſſent au Chef de la famille.

« Dans le Connecticut, Colonie Angloiſe de l'Amérique, » pendant les premières années, chaque famille vivoit » iſolée ſur ſa terre, uniquement occupée de ſes tra-

leurs ! Mais auſſi, qu'il eſt affligeant de penſer que le deſpotiſme & la ſuperſtition aient été quelquefois, les fruits amers de la Civiliſation !

Nous terminerons cet article par un choix des mots les plus intéreſſans de leur vocabulaire. Ils appellent :

Le Soleil	*Opulsʒthl.*
La Lune	*Onulsʒthl.*
Le Ciel	*Eenaeehl-nas.*
Une Chanſon	*Oonook.*
Un Homme	*Tanaſs.*
Oui	*Ai* & *Aio.*
Non	*Wook* ou *Wik.*
Le feu	*Eeneek.*
La Mer	*Toopilsʒthl.*
Lui	*Ahko.*
Je, moi	*Chelle* ou *Kotl.*
Ami	*Hawalth.*
Boire	*Lukſheetl.*
La Mort	*Kahſheetl.*
Habit de Ln	*Katshak.*
Un Mâle	*Jakops.*
Amitié	*Naheis.*
Vous	*Apte* ou *Oppe.*

» vaux, ſans nuls liens coercitifs, ſans aucunes Loix, & » ils étoient heureux..... ... Lettres d'un Cultivateur » Américain, tom. II., *in*-8°. ».

Nom d'une femme du Pays . . *Satsuhcheek.*
Noms d'un homme du Pays . . *Kakallakecheelook.*
La Tête . . . . . *Ooocmitz.*
La Langue . . . . . *Thoop.*
L'Oreille . . . . . *Papai.*
Le bout du Sein . . . . . *Eneema.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de Nootka.

Insulaire de Oonalaska.

femme de Oonolaska.

Homme de Oonolaska.

MŒURS

ET COUTUMES

DES OONAIASHKAINS.

OONALASHKA, île de l'une des îles qu'on rencontre dans les Mers du Nord, fut découverte par les Russes, qui la découvrirent en même temps qu'ils découvrirent les îles du Commandeur, qu'ils peuplèrent. Les Habitans, en général, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux & les Groenlandois, tant pour le physique que pour le moral. Ces Peuplades *similaires*, qu'on me passe ce mot, répandues tout-à-travers sur les côtes occidentales & orientales du Nord de l'ancien & du Nouveau Monde, ne seroient-elles pas une seule & même famille communiquant entre elle originairement, dans l'intérieur du Continent Boréal, que des causes inconnues ont successivement, ou quelle glace interdit à nos recherches?

L'Oonalashkain, d'une taille au-dessus de la moyenne, mais proportionnée, a le visage large. Les Hommes ont la barbe peu fournie, quoique [illegible]. Ils la rasent, ou la brûlent, ou la font arracher par des femmes, & les rasent sur le devant. Les Femmes relèvent leurs cheveux en touffe. La coupe des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière est moins riche chez les femmes. Des peaux d'oiseaux, de Rats-musqués, de Renards, de

MŒURS
ET COUTUMES
DES OONALASHKAINS.

OONALASHKA est le nom de l'une des Isles qu'on rencontre dans les Mers Nord-Oueſt de l'Amérique, & qui ne nous est connue que depuis 1762, époque de la découverte qu'en firent les Russes, & du Commerce qu'ils y établirent. Les Habitans, en assez grand nombre, ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux & les Groenlandois, sur-tout quant au dialecte. Ces Peuplades *similaires*, qu'on me passe ce mot, répandues tout-à-la-fois sur les terres occidentales & orientales du Nord du nouveau Monde, ne seroient-elles en effet qu'une seule & même famille communicant entre ses membres, dans l'intérieur du Continent Boréal, par des routes qui nous sont inconnues, ou que la glace interdit à nos vaisseaux?

L'Insulaire d'Oonalashka a la taille petite, mais bien proportionnée, & le visage basané. Les Hommes ont la barbe peu fournie; mais leurs cheveux sont longs, noirs & lisses; ils les laissent flotter par derrière, & les coupent sur le devant. Les Femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits est la même pour les deux sexes; mais la matière première en est différente. Des peaux de veaux de Mer ou de baleine, composent la

jaquette des Femmes ; celle des Hommes eſt de robes d'oiſeaux ; l'une & l'autre deſcendent par-delà le genou : deſſus cette première chèmiſe, les Hommes en mettent une ſeconde, faite avec des boyaux, & impénétrable à la pluye. Celle-ci a un capuchon pour ſe couvrir la tête. La peau d'oiſeaux dont on ſe ſert pour vêtement, eſt garnie de ſes plumes, & couſue fort proprement. Le côté à plumes poſe ſur la chair de celui qui porte ce coſtume. Quelques-uns ſont chauſſés avec des bottes. Tous ont une eſpèce de chapeau oval, qui offre une pointe ſur le devant, & qui les coëffe mieux que nos chapeaux à trois (1) cornes. Les leurs ſont de bois, & peints communément en verd. La partie ſupérieure de la coëffe eſt garnie de longues ſoies d'un animal de Mer, auxquelles pendent des grains de verre de diverſes eſpèces ; on voit au front une ou deux figures d'os.

Ils ne ſe peignent point le corps ; mais les Femmes ſe font des piquetures legères ſur le viſage : les deux ſexes ſe percent la lèvre inférieure, & ils placent des os dans les trous ; au reſte, il eſt auſſi peu commun de voir à Oonalashka un Homme avec cet ornement, que de rencontrer une Femme qui ne l'ait pas. Quelques-

(1) Nos Artiſtes familiariſés avec les belles formes antiques, montrent pour la plûpart, beaucoup de répugnance à traiter des ſujets pris dans l'Hiſtoire moderne, & ſurtout à les rendre dans toute la fidélité du Couſtume national en Europe. En effet, quoi de plus meſquin, de plus ridicule à peindre que de petites figures bien grêles, court-vêtues, & coëffées d'un chapeau à trois cornes.

uns portent des grains de verre à la lèvre supérieure, au-dessous des narines ; & ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le Costume des Naturels du pays qui servent dans les établissemens Russes, diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de dessus, faits de peaux, ressemblent aux souquenilles de nos Charretiers, & ne descendent que jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux. Ils portent des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes dont la semelle & le pied sont d'un cuir de Russie, & les jambes d'un boyau très-fort. Les Maîtres ou Chefs de l'établissement & leurs Agens ont des habits de calico & des chemises de soie.

Si la personne des Oonalashkains n'est pas aussi sale que celle des autres Sauvages qui s'enduisent la peau du corps de diverses couleurs, la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce sont des excavations longues pour l'ordinaire de 50 pieds, sur 20 de large, & couvertes avec des branchages d'arbres que la Mer jette sur le rivage; car il ne croît pas un seul morceau de bois dans toute l'Isle. Plusieurs familles logent ensemble dans ces misérables trous, meublés d'ustensiles analogues. Tous les détails de la vie privée y ont lieu en commun ; en sorte qu'il faut être né dans cette fange, pour pouvoir y séjourner.

Les Russes leur ont fait connoître un genre de luxe qui les appauvrit encore. Le tabac qu'ils aiment tant à fumer & à mâcher, leur coute ce qu'ils possèdent de meilleur.

On voit dans leurs cabanes, des paniers tissus d'une certaine herbe, & travaillés avec une propreté, une fineſſe, une élégance qui étonneroit nos plus habiles Vanniers. Les Femmes ſont chargées de ces petits ouvrages, ainſi que des autres occupations domeſtiques. Leurs maiſons ſouterreines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire & ſe chauffe de cette manière : on verſe de l'huile de poiſſon dans le creux d'une pierre ; des brins d'herbe qu'on y jette, ſervent de mêches, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide & réitéré de deux pierres impregnées de ſoufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente ; l'un reſſemble à une petite planche, l'autre eſt un bâton épointé. Selon le beſoin, on ſe paſſe de main en main ces petites lampes que les Hommes & les Femmes placent entre leurs jambes, ſous leurs vêtemens.

En hiver, au ſein même de la première des Villes capitales de l'Europe, on peut prendre une idée aſſez juſte de ces foyers économiques & portatifs. Les claſſes inférieures du peuple de Paris ne ſe chauffent pas autrement : tandis qu'un jeune Sybarite peut à peine ſoutenir le feu continu des cheminées de ſon appartement, où ſe conſument en un jour d'énormes monceaux de bois ; dans ſon voiſinage, toute une famille n'a, pour ſe procurer le libre exercice de ſes membres engourdis par le froid, qu'un vaſe (1) de terre cuite, dans lequel

(1) Le bas Peuple dans ſon idiome trivial, mais toujours énergique, applique le nom de *gueux* à ces pots à feu ou

brûlent lentement quelques morceaux de feutre ou des lambeaux ; un teſſon de ce pot à feu tient lieu de lampe. Les Heureux du ſiècle & les Grands de la Nation ignorent apparemment que les tanières des Sauvages Inſulaires d'Oonalashka renferment moins de misère que les galetas du peuple de Paris.

Ils ſe nourriſſent de racines, de baies, de mures, de la chair des oiſeaux & de pluſieurs animaux de Mer. Ils font ſécher pendant l'été, leurs proviſions de poiſſon pour l'hiver. Preſque toujours ils mangent crud tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller, & les Ruſſes leur ont appris à les bouillir. Voici à-peu-près le cérémonial obſervé au repas d'un Chef des Oonalashkains : s'il deſire un poiſſon, ſes ſerviteurs commencent par en dévorer les ouïes. Puis on coupe la tête, qu'on porte ſur le rivage de la Mer pour la bien nettoyer. On la ſert enſuite devant le Maître, aſſis à terre, après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui ſervent tout-à-la-fois de nappe & de ſerviette, de plat & d'aſſiette. Un des familiers du Prince découpe des tranches le long des joues du poiſſon, & les met ſous la main de ſon Patron, qui les avale avec le même appétit que nos Apicius mangent des huitres. Le Chef raſſaſié, laiſſe les os & les cartilages à ſa ſuite, qui en tire le meilleur parti poſſible ; enſorte qu'à Oonalashka, comme ailleurs, les trois quarts des hommes ne vivent

vaſes de terre rougeâtre dont il ſe ſert pour ſe dégourdir les doigts & d'autres parties du corps.

que de la desserte des tables du reste de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourdhui. Long-temps ils disputèrent aux Russes, leur liberté & l'entière jouissance de leur sol & de ses productions. La supériorité des forces, & sur-tout de la politique des Etrangers, réduisit bientôt le courage des Naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le droit d'avoir leurs Chefs particuliers & nationaux. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive & même défensive.

Leurs Canots sont les plus petits de tous ceux qui navigent le long du Continent Américain; & leur construction offre aussi quelques variantes. Au besoin, chacun de ces Canots peut porter deux Hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation; le second occupe le siège ou le trou rond, percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé au dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie & s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'Insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, & il ramène sur ses épaules l'extrêmité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet; comme le cordon serre d'ailleurs le col, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guères lui mouiller le corps ou entrer dans le Canot; il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui

pourroit s'introduire. Il ſe ſert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, & frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté & enſuite de l'autre. Il donne ainſi une vîteſſe conſidérable au Canot, & lui fait ſuivre une ligne droite.

Des Sauvages qui ne ſçavent pas encore ſe conſtruire de maiſons, ne bâtiſſent point de Temple. Les Tombeaux ſemblent leur tenir lieu d'Autels. A Oonalashka, on enterre les morts au ſommet des côteaux ; & ſur le corps on élève pluſieurs pierres en monceau : les paſſans ſe font un devoir de contribuer à ce pieux monument, en y apportant (1) chacun de nouveaux matériaux : cérémonie religieuſe qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part ; & de l'autre, nettoie la voie fréquentée, & prévient plus d'un accident.

Ces Inſulaires ſont naturellement gais, vivent par conſéquent en bonne intelligence entr'eux, & montrent beaucoup d'affabilité envers l'Etranger. Ils mériteroient une exiſtence moins miſérable & d'une plus longue durée ; pour ſurcroît de maux, les Ruſſes leur ont fait connoître celui de Vénus. Il étoit plus aiſé de naturaliſer ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civiliſation ſage, qui eût eu pour baſe l'Agriculture. Le ſol

(1) Les Anciens pratiquoient la même coutume en l'honneur de Mercure, Dieu tutelaire des grands chemins ; il eſt aſſez ſingulier de retrouver le même uſage établi chez les Grecs & les Romains, en même temps que parmi les Sauvages Inſulaires de l'Amérique Septentrionale.

étoit pourtant susceptible d'amélioration ; mais le Commerce procure des jouissances plus promptes ; & c'est ainsi que par-tout l'avenir est sacrifié au présent.

Voici quelques mots du vocabulaire d'Oonalashka :

Un Homme	*Chengan.*
Une Femme	*Anagognach.*
La Tête	*Kameak.*
L'Œil	*Dhac.*
La Langue	*Agonoc.*
Non	*Net.*
Oui	*Ah.*
Un	*Toradac.*
Deux	*Alac.*
Dix	*Hasc.*
Le Soleil	*Agadac.*
La Lune	*Toogedha.*
Le Firmament	*Enacac.*
La Mer	*Alaooch.*
Eau	*Tangch.*
Feu	*Keiganach.*
Maison	*Oolac.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Oonalashkains.

Habitant de la Floride.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS DE LA FLORIDE.

DANS les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, les Européens, non contens de tous les trésors qu'ils y trouvèrent, portèrent encore plus loin leurs désirs irrassatiables. On vit un Gentilhomme Espagnol armer deux légers Bâtimens, pour aller reconnoître parmi les Isles Lucayes, celle qu'on assûroit posséder une source d'eau vive, réalisant la merveilleuse Fontaine de Jouvance. Ce qu'on cherchoit ne se trouva point; mais *Juan Ponce de Leon* trouva ce qu'il ne cherchoit pas. Une tempête officieuse le fit échouer sur la côte inconnue d'un grand pays, dont il ne tarda pas à prendre possession, sous le nom de *Floride*. Les Naturels de cette vaste contrée de l'Amérique Septentrionale, opposèrent plus de résistance que les Habitans du Mexique & du Pérou. Pizarre & Cortez n'en eussent point fait une conquête facile & rapide. Ponce, à qui l'espoir d'une vieillesse prolongée, avoit fait entreprendre cette expédition, n'y rencontra qu'un trépas prématuré. Il mourut à Cuba, des blessures reçues à la Floride.

Cet exemple ne découragea point quelques riches

propriétaires de Mines, à St. Domingue. Il leur manquoit des Travailleurs. Ils mouillent au Cap Ste. Hélène, attirent sur leurs Bords, cent trente Floridiens Insulaires, & lèvent l'ancre. Cette attentat insigne contre le Droit des Gens, ne tourna point au profit des Ravisseurs; Les Sauvages, esclaves à fond de cale, se laissèrent tous périr de besoin pendant la traversée.

Mais leurs compatriotes les vangèrent peu après, & se firent justice eux-mêmes sur deux cent Espagnols, envoyés de nouveau, sous l'agrément de Charles-Quint. Le Chef du Convoi, *Vasques d'Aillon*, que l'Empereur décora de l'Ordre de St. Jacques, pour donner plus de sanction à cette tentative, fut très-heureux d'échapper au juste ressentiment des Naturels. Ferdinand de Soto leur déclara une Guerre règlée, & mourut avant d'avoir pu mettre à terme son plan d'invasion. La science naturelle & le courage des Barbares, mirent souvent en défaut les sçavantes combinaisons de la Tactique Européenne. Charles-Quint mécontent, changea de batteries. Ne pouvant soumettre la Floride par les armes, il en confia la conquête à des Missionnaires; qui furent encore plus malheureux dans leur Croisade. Les Floridiens, qui avoient toujours présente à leur mémoire, l'indigne perfidie des premiers Navigateurs, massacrèrent trois de ces Apôtres : cette catastrophe éteignit tout-à-fait le zèle évangélique des autres, qui se retirèrent au plus vîte.

Ce fut un François qui y bâtit le premier Fort, en 1562. Les Anglois y tentèrent aussi bientôt après, des

Etabliſſemens. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails hiſtoriques, que nous abandonnons aux Politiques. Notre tâche ſe borne à l'eſquiſſe des Mœurs & Coutumes des Naturels de la Floride, qui méritent encore aujourd'hui l'attention de l'Obſervateur.

Le climat eſt doux & ſain. Le ſol agréable & fertile, recèle ſans doute de riches Mines d'or & d'argent.

Indifférent à ces tréſors, le prudent Indien s'obſtine à en dérober la trace aux Européens avides. La deſtinée des Péruviens, trop confians, eſt une leçon pour eux; & ils ſçavent en profiter. Satisfaits de leur farine de mays, pétrie avec du miel, quelques fruits, des poiſſons ſecs & du gibier ne leur laiſſent rien à déſirer, quand ils aſſaiſſonnent leur repas des plaiſirs phyſiques de l'amour; car ils ne ſe refuſent jamais à leurs beſoins renaiſſans & toujours actifs.

Ainſi que tous les Indiens qui ſe livrent à de fréquens exercices, les Floridiens ſont agiles & robuſtes. Les Femmes auſſi ont beaucoup de ſoupleſſe dans leurs membres, bien proportionnés. Elles ne ſe diſtinguent pas moins que les Hommes, par leur légèreté à la courſe. Une Mère traverſe les fleuves à la nage, portant ſon Enfant ſous un bras. Les deux ſexes naiſſent blancs. La couleur d'olive qu'ils contractent avec le temps, eſt due aux drogues dont ils s'impreignent la peau.

Intrépides Guerriers, ils ſont encore de ruſés voleurs; ſi l'on peut accuſer de larcin, des gens qui n'ont aucune idée de la propriété civile. Leur culte eſt le plus remar-

quable de leurs uſages. L'article le plus abſurde & le plus révoltant de leur croyance, eſt la foi qu'ils ont dans l'exiſtence du Démon appellé, par eux, *Toya*; ils lui adreſſent des ſacrifices humains. Il eſt vrai que ce n'eſt pas de leur propre mouvement qu'ils penſent & en agiſſent ainſi. Leurs Prêtres, nommé *Jaovas*, ne dédaignent pas de jouer quelquefois eux-mêmes le rôle du Diable. Déguiſés ſous mille formes plus bizarres les unes que les autres, ils s'étudient à tourmenter l'imagination de ce Peuple, par des terreurs paniques. On ne manque pas de venir à eux en foule, pour les prier de conjurer les Etres malfaiſans dont on eſt obſédé; & cet exorciſme profane a ſon ſalaire.

Mais ce qui leur fait plus d'honneur, ce ſont le hommages religieux qu'ils rendent aſſiduement au (1) Soleil. A l'exemple des Péruviens & autres, ils ne vont point dans des Temples étroits, en adorer le ſimu-

(1) « Perſonne n'ignore que la plûpart des Nations, ſur-» tout en Orient, n'ont pas eu d'autre Divinité que le » Soleil. Eh! quel objet dans la Nature, pouvoit mieux » juſtifier leurs hommages? Ce culte dut être le premier » & le moins abſurde du Paganiſme. Il paroît qu'il durera » autant que le Monde «... Extrait de nos Tableaux de la Fable, ou nouvelle Hiſtoire Poëtique, avec figures, chez Pavard, avec approbation & privilège du Roi, *in*-12.

cre (1) mesquin. Ils mettent plus de grandeur & de noblesse dans leurs rits.

Tous les jours, sans y manquer, ils assistent au ever du lSoleil. On les voit à l'entrée de leur Hutte, épier le moment où cet Astre lance son premier rayon, tendre les mains vers lui, & lui adresser une Hymne grossiere, mais pleine de ferveur ; cette partie du culte est un acte d'admiration : le soir ils offrent une acte de reconnoissance, au Soleil couchant, pour tous les bienfaits qu'ils en ont reçus dans le cours de la journée ; & ils font ensorte que le dernier rayon du jour tombe sur leur tête.

Outre ce devoir quotidien, ils ont consacré au Père de la lumière & de la chaleur, quatre grandes Fêtes solemnelles dans l'année. Dès l'aube matinale, les Floridiens d'*Apalache* se rassemblent sur la plus élevée de leurs montagnes. Au sommet est une grotte naturelle, construite de manière que l'une de ses ouvertures exposée à l'Orient, reçoit les premiers feux du Soleil levant. Pendant la nuit qui précède, les Prêtres ont allumé un grand brasier, à l'entrée de cette grotte sainte. On y jette quantité d'aromates, & des nuages de parfums s'élèvent en l'honneur du premier des Astres. Le Peuple en silence, & dans un éloignement respectueux, se prosterne pendant que le Chef des

(1) Dans le Temple de Cuzco, au Pérou, le Soleil étoit représenté sous la forme d'une grosse tête d'Homme, d'or massif.

Jaovas fait une libation de miel ; puis il répand sur une pierre lisse, une certaine quantité de mays broyé, destinée à la nourrirure des oiseaux, dont le ramage salue tous les matins le retour du Soleil. Ce premier Office achevé, on se livre à une joie innocente & à des danses honnêtes.

Ces exercices pieux reprennent à midi. Debout autour d'une espèce d'Autel nud & sans ornement, les Prêtres attendent que le Soleil ait atteint le point du milieu de sa carrière : au moment où ses rayons tombent à plomb sur cet Autel, le Grand Pontife allume des parfums choisis & réservés pour cet instant ; au milieu de la vapeur balsamique, il donne la liberté à une troupe d'oiseaux retenus dans des cages pour cet effet. On suit des yeux leur vol ; on prête l'oreille aux cris de joie de ces volatiles ; on en tire des présages plus ou moins heureux : puis tout le Peuple, dans une douce ivresse, difficile à peindre, descend de la montagne processionnellement, portant des rameaux dans sa main, précédé de ses Chefs, & suivi de plusieurs Pélerins. Ceux-ci sont chargés d'une partie des offrandes que tous les assistans se sont fait gloire d'accumuler à l'envi, en forme de pyramides, autour de la grotte sacrée. Le reste de ces offrandes appartient de droit aux Prêtres.

Il est une solemnité, dont le Soleil est toujours l'unique objet, qui consiste à lui offrir un Cerf en effigie. On remplit d'herbages la peau de ce quadrupède, choisi parmi les plus grands ; on le couvre de guir-

landes de fleurs ; on y ſuſpend quantité de fruits ſecs ; puis on le hiſſe au plus haut d'un arbre, où il doit demeurer expoſé à tous les rayons du jour, pendant l'année révolue. Tandis que les Prêtres s'occupent de ce cérémonial, la dévote aſſemblée chante en chœur, des Hymnes, pour demander au Père de la Nature, une abondante récolte. Cette Fête a lieu au commencement du mois d'Avril.

Le malheur aigrit le cœur de l'Homme & le dénature. Dans les grandes calamités, les Habitans de la Floride, conſeillés par leurs Prêtres, plus barbares qu'eux, ſe réſolvent à ſacrifier au Soleil, un Enfant mâle, le premir né d'une famille. Dans quelques cantons, on immole de même à la Lune, une toute-jeune Fille. La Mère eſt obligée d'aſſiſter à ce ſpectacle atroce & religieux. On danſe autour d'elle ; on pouſſe des cris, ſans doute, pour lui dérober ceux de la victime.

Ils ne ſe repaiſſent pas de chair humaine dans les repas qui terminent leurs Fêtes religieuſes, comme l'ont voulu inſinuer certains Eſpagnols, qui, ne pouvant les ſubjuguer, cherchoient au moins à les calomnier. L'un en effet, eſt plus facile que l'autre.

Dans certains diſtricts, on célèbre des eſpèces de myſtères en l'honneur du Démon *Toya*. On ſe prépare à cette célébration par trois jours d'abſtinence totale. Au milieu de l'aſſemblee rangée en cercle, trois Prêtres, vêtus groteſquement, exécutent une pantomime tout-à-fait analogue à la Divinité qui en eſt le ſujet. Puis les Femmes, armées d'écailles de moules, ſont

elles-mêmes des inciſions ſur le bras de leurs Filles, qui diſputent de patience & de courage. Le ſang que fourniſſent les plaies, eſt auſſi-tôt jetté en l'air, au nom trois fois répété de *Toya*.

Dans pluſieurs endroits de la Floride, on appelle le Diable *Cupai*; & l'Enfer *Ucupacha*, c'eſt-à-dire, *le bas Monde*; le Ciel ſe nomme *Hamanpaſcha*, qui veut dire *le haut Monde*.

Pour ne point faire un double emploi de charlatanisme, les *Joavas* ſont en même temps Médecins. Hors de leurs fonctions ſacerdotales, ils portent toujours ſuſpendu à leur ceinture, un ſac de plantes. On ne peut leur refuſer quelques connoiſſances en Botanique. Ils ſe ſervent de leurs lèvres pour nettoyer les plaies, & le malade s'en trouve ordinairement aſſez bien, ſans qu'il en réſulte de grands inconvéniens pour celui qui ſe réſout à ce bon office. Nous ne faiſons peut-être point aſſez de cas de cette méthode, que la Nature n'indique certainement pas en vain.

Quand la maladie réſiſte aux ſoins qu'on y apporte, on expoſe le moribond ſur la porte de ſa chaumière, la face vers le Soleil, que le Médecin devenu Prêtre, ſupplie d'achever la cure. Et quelquefois, il en réſulte des effets ſalutaires. On a vu des malades devoir leur convaleſcence à une douce tranſpiration provoquée par les rayons ſolaires.

Les Prêtres Floridiens ont un Coſtume qui leur eſt propre. Ils ſe revêtent d'un manteau de peaux coupées par bandes inégales. Quelquefois cet habillement eſt taillé

taillé à la façon d'une longue robe. Alors ils l'attachent avec une ceinture de peau. Ils ont les pieds & les bras nuds. Sur la tête, ils portent un bonnet de peau, qui se termine en pointe. Souvent ils se couronnent de plumes. Ils battent de la caisse, pour faire remarquer leur passage.

Avant de partir pour une expédition, les Prêtres consultés, contrefont les inspirés, & rendent des oracles qui leur ont éte communiqués d'avance par les Chefs de la Nation. Alors le Général, le visage tourné au Soleil, puise de l'eau dans une jatte; & la dispersant dans l'air au-dessus de la Troupe, s'écrie (1) : ainsi par nous, soit versé le sang de nos Ennemis! Puis rempliſſant encore une fois la coupe, il en verse toute l'eau sur des charbons allumés, en s'écriant de nouveau: puisse l'Ennemi périr aussi vîte que ce feu s'est éteint!

Les Veuves, sur-tout celles des Guerriers morts au lit d'honneur, pleurent ou du moins doivent feindre de pleurer beaucoup. Il est d'usage qu'elles déposent sur la tombe, leur chevelure coupée de toute sa longueur. Elles ne peuvent se marier au plutôt, que quand leurs cheveux ont repris l'accroissement qu'ils avoient avant la catastrophe; alors ils descendoient au-dessous des épaules. Les Chefs seuls ont les honneurs du bucher.

(1) C'est une chose digne de remarque que de retrouver dans les montagnes de la Floride, les Mœurs des personnages principaux de l'Iliade. Homere n'a donc rien imaginé. Il a peint ce qu'il a vu.

De leurs cendres (1) on fait une boiſſon, que les parens ſe partagent entr'eux, le jour de l'anniverſaire de ſa mort.

Les autres familles conſervent leurs morts pendant un an, revêtu des plus belles peaux, & embaumés dans des cercueils de bois de cédre. Au bout de l'année, on les tranſporte dans le canton de la forêt voiſine, aſſigné pour la ſépulture de chaque famille. Là, chaque individu a ſa place iſolée, au pied d'un arbre, que l'on planteroit exprès, s'il ne s'en trouvoit pas, & qu'on renouvelle quand il périt. Ce qui n'arrive guère; car on en prend le plus grand ſoin. Le Fils ſe fait une occupation ſacrée de l'entretien de l'arbre qui couvre les reliques de ſon Père; & s'il en négligeoit la culture, il encourroit le mépris & l'indignation de ſes compatriotes.

Cet attachement pour les Morts n'a pas peu contribué ſans doute, à rendre les Peuples de la Floride indomptables. Des étrangers ne violeroient pas impunément cet aſyle: & tant que ces touchantes habitudes auront quelque force, les Eſpagnols ne ſeront pas bien reçus à vouloir ſouiller le ſol de la Floride, pour en extraire de l'or. Ces Mœurs doivent nous paroître bien étranges; il y a ſi long-temps que nous n'en ſommes plus-là!

Il eſt encore d'autres uſages qui prouvent que les

(1) Eſt-ce donc au ſein des montagnes de la Floride, qu'il faut aller pour rencontrer des Artemiſes!

Européens n'ont pas seuls la raison en partage. Les Montagnards des Apalaches ne donnent point de noms à leur Enfans ; il faut que ceux-ci s'en procurent un par quelqu'action généreuse. Le Libérateur d'un Village en prend le nom, ou celui de l'Ennemi qu'il a repoussé. C'est ainsi que Scipion fut surnommé l'Africain.

Les Maris s'abstiennent de leurs Femmes, du moment qu'elles sont enceintes ; & ce n'est pas un petit sacrifice de la part des Floridiens, dont la forte organisation nécessite des besoins plus impérieux que dans nos froides contrées.

La Femme adultère est publiquement dépouillée de tous ses vêtemens & de sa chevelure ; après être demeurée exposée à toutes les avanies des autres Femmes de son Village, on la renvoye à ses parens, qui la dérobent aussi-tôt à ses compatriotes, en la faisant passer dans un canton éloigné. Dans d'autres parties de la Floride, le Mari offensé punit lui-même de mort, l'infidélité de sa compagne.

Les Peuples de la Floride vont presque nuds, & portent seulement une espèce de caleçons de chamois ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienséance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le col jusqu'à mi-jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc très-agréable. Ils en ont aussi quelquefois de chats, de daims, de cerfs, d'ours, de lions, & même de vaches, qu'ils préparent si bien, que l'on pourroit s'en servir

comme d'une étoffe. Pour les cheveux, ils les portent longs, & les nouent sur la tête. Leur bonnet est un réseau de couleur, qu'ils attachent sur le front ; en-sorte que les bouts pendent jusqu'au-dessous des oreilles. Leurs Femmes sont aussi vêtues de peaux de daim ou de chevreuil, & ont tout le corps couvert d'une façon assez honnête & modeste, excepté dans l'enfance. Dans quelques endroits, les jeunes filles, quand elles deviennent grandes, ceignent le tablier de coton, qu'elles ne quittent plus.

Ces Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté du mousquet. Ils croient que l'arc & la flêche leur donnent une grace particulière ; c'est pour cela qu'ils en portent toujours à la chasse & à la Guerre. Leurs arcs sont très-longs. Afin de ne point se blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un *demi-brassar* de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusques au coude, & qui est arrêté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours.

Ils se fabriquent des mantes ou casaques avec l'écorce la plus tendre de certains arbres, ou avec une herbe qui, bien battue, devient comme du lin. Ces casaques leur servent d'habit. Ils en ont une qui les enveloppe depuis la ceinture jusques au-dessus des genoux ; & une autre sur l'épaule gauche, retroussée sous le bras droit, qu'ils ont toujours dehors. Les Indiens n'en ont jamais qu'une sur les épaules.

Leurs cuirs sont fort bien apprêtés ; ils leur donnent

la couleur telle qu'ils la ſouhaitent, & d'une teinture ſi parfaite, que leur couleur de feu ſoutiendroit la comparaiſon avec notre plus fine écarlate. Leur cuir noir eſt bon auſſi ; & c'eſt de celui-ci qu'ils font leurs chauſſures ou ſandales, quand ils en portent, ce qui leur arrive rarement dans les montagnes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Floride.

Quaqueresse

Quaquer

secte religieuse.

NOTICE

SUR LES QUAKERS.

Depuis qu'il existe des sectes contre la religion, celle des Quakers est jusqu'à présent une des plus extravagantes & des moins attentatives aux droits & aux devoirs de l'Homme. Semblable à ces Moyes, Levingue, ces Sadales, Nicole, enfin tous ces des Romains, un Peuple dévot ; [illegible] bout de faire des Arabes, autant d'[illegible] fanatiques ; George Fox, en Angleterre, & Guillaume Penn, en Amérique, firent de puissans moulins de leurs compatriotes, une farine de fidèles.

Quand on ouvre le Livre des Confessions de Quakerisme, on croit lire un Roman politique ; la République de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette Secte, & sur tout à l'époque (*a*) où elle fut établie, on croit rêver avec un sourire de pitié ; celui qui dit avec assurance : oui ! il est possible de persuader

(*a*) Pendant une Guerre civile, sous Charles I, Roi d'Angleterre, décapité à Londres en 1640, George Fox, fils d'un Tisserand, prêcha le premier le Quakerisme en 1648. Le Costume de ce Sectaire consistoit en un Chapeau de cuir, des Bottes grises de la même couleur.

NOTICE
SUR LES QUAKERS.

DEPUIS qu'il existe des associations civiles & religieuses, celle des Quakers est jusqu'à présent, une des plus raisonnables & des mieux adaptées aux droits & aux devoirs de l'Homme. Zoroastre fit des Mages; Lycurgue, des Soldats; Numa voulut faire des Romains, un Peuple dévot; Mahomet vint à bout de faire des Arabes, autant d'esclaves fanatiques; George Fox, en Angleterre, & Guillaume Penn, en Amérique, firent de plusieurs milliers de leurs compatriotes, une famille de frères.

Quand on ouvre le Livre des Constitutions du Quakerisme, on croit lire un Roman politique; la République de Platon ne semble pas plus imaginaire. Avant l'application des principes de cette Secte, & sur-tout à l'époque (1) où elle fut établie, on auroit écouté avec un sourire de pitié, celui qui eût dit avec assûrance : oui! il est possible de persuader

(1) Pendant une Guerre civile, sous Charles I, Roi d'Angleterre, décapité à Londres en 1649, George Fox, fils d'un Ouvrier en soie, prêcha le premier le Quakerisme en 1642. Le Costume de ce Sectaire consistoit en un vêtement de cuir. Son bonnet étoit de la même étoffe.

aux Hommes qu'ils ſont nés tous égaux, & qu'ils doivent vivre tous libres; que l'éducation ſeule met entr'eux quelque différence; qu'ils doivent s'interdire le port & l'uſage des armes offenſives & même défenſives; qu'une ſimple affirmation, qu'une négation toute nue doivent ſuffire pour rendre témoignage à la vérité; qu'il vaut mieux encore *céder* que *procéder*; qu'une ſociété d'Hommes peut bien ſe paſſer d'Impôts & de Prêtres; que chez eux la charité fraternelle ſupplée aux premiers, & les leçons paternelles aux ſeconds; qu'un honnête Homme en méditation, ſe ſent bientôt inſpiré, & mérite d'être entendu; qu'avec un eſprit bien intentionné & un cœur pur, on a le don de la parole & le droit de parler à ſes frères aſſemblés.

Malgré l'auſtérité de ces principes, croiroit-on qu'encore aujourd'hui les Quakers de Philadelphie, & même ceux de Londres, agiſſent en conſéquence & en toute rigueur: leur conduite morale n'eſt pas plus changée que leur ſtyle & leur coſtume; les Quakers continuent d'être les meilleurs des Hommes, & ſe piquent de ſe conſerver dans l'intérieur de leur conſcience, tels qu'ils paroiſſent à l'extérieur de leurs perſonnes.

Ils s'habillent pour ſe couvrir, & non pour ſe parer. Leurs vêtemens ſans boutons, ſans dorures, n'eſt qu'un tiſſu de laine, plus ou moins épais, ſelon la ſaiſon. La dentelle, à leurs yeux, n'ajoute rien au linge d'une blancheur éclatante. Les courroies de leurs

chauſſures leur ſemblent plus commodes que des agraphes de diamans. Ils rougiroient d'employer le fer & le feu pour donner à leur chevelure une forme particulière & recherchée. De la couleur rouge au talon & quelques plumets blancs au chapeau, (1) leur paroiſſent des ſignes aſſez équivoques de Nobleſſe; ils préférent de prouver par de bons procédés, qu'ils ſortent de bonne ſouche. Leurs compagnes penſent & ſe conduiſent de même. La ſimplicité de leurs Mœurs & la décence de leur maintien, ſervent de parure à leurs ajuſtemens, & leur méritent la conſidération qu'on accorde ſi légèrement ailleurs, aux grands airs d'une Femme opulente ou d'antique extraction.

La converſation & les écrits des Quakers ne ſont pas plus élégans que leur Coſtume. Ils ſe taiſent, quand ils n'ont plus rien à dire; & ils ne diſent que ce qu'ils penſent. Comme ils ne voient dans l'Homme que l'Homme; ils n'obſervent avec leurs ſemblables, aucune de ces petites convenances de ſociété qui marquent la nullité des gens du monde. Ils ne ſont pas avancés dans la ſcience des mots; mais ils ont fait des progrès dans celle des choſes: & il leur eſt plus facile de bien faire que de bien dire. Toutes les Académies d'Europe diſſertoient éloquemment ſur les

(1) Les Quakers ſe couvrent la tête d'un grand & large chapeau, à bords preſque rabattus, & ſans gance, à la manière des Eccléſiaſtiques de l'Egliſe Romaine qui ne ſuivent point les modes Françoiſes.

droits ſacrés de l'Homme, tandis qu'en Amérique (1), un ſeul Quaker, de ſes propres deniers, rachetoit de l'eſclavage, 400 Nègres; tandis qu'un autre Quaker, (2) à Ackworths, ouvroit à 300 enfans, un aſyle, pour y être élevés & nourris convenablement. Ce même Homme, quand la mort le ſurprit, avoit déjà dépoſé plus de 300 mille guinées dans le ſein de l'indigence.

Quelques-uns d'entre les Quakers ont été Auteurs; & l'on pourroit intituler leurs Livres *la Raiſon écrite.* Si l'on y rencontre des pages qui ſentent la myſticité, c'eſt qu'il eſt peut-être au-deſſus de l'Homme de faire beaucoup de bien, pendant long-temps, ſans ſe démentir, ſi l'on n'eſt ſoutenu par un peu d'enthouſiaſme.

D'ailleurs, rien dans leur Rit, ne parle aux ſens. Leurs Aſſemblées (3) religieuſes ſe tiennent dans des Salles dont les murailles ſont abſolument nues. Point d'Autel : le Sanctuaire de la Divinité bienfaiſante qui les inſpire, a ſa place dans leurs cœurs. Point de lampes allumées : le flambeau de la charité brûle au fond de leurs ames, ſans qu'il ſoit beſoin de l'exciter par des emblêmes commémoratifs. On ſe place ſans choix; le recueillement empêcheroit d'en faire. Celui d'entr'eux

(1) Ce grand exemple qui auroit dû paſſer en Loi chez toutes les Nations, a été donné en 1780, par Ant. Benezet, mort en 1784.

(2) Le bon Thomas Fothergill.

(3) Les Femmes Quakereſſes s'y cachent le viſage avec leur éventail.

qui ſe trouve *illuminé* le premier, harangue le premier. On l'écoute avec intérêt, parce qu'il n'exprime que ce que chacun de ſes Auditeurs ſent au-dedans de lui. Un Vieillard agenouillé, termine la touchante conférence par une Prière répétée tout bas par les aſſiſtans, dont la ferveur concentrée ne ſe fait connoître que par les bonnes œuvres prodiguées au ſortir de cette Maiſon pieuſe.

Malheur à l'Etranger (1) bel-eſprit qui ſe permettroit de tourner en ridicule des pratiques auſſi ſimples, & qui auroit le courage de faire rire aux dépens de cette Secte vertueuſe! Pardonnons aux Quakers de n'être pas plaiſans, pourvu qu'ils ſoient bons; & faiſons des vœux pour qu'ils ne s'affectent pas des ſarcaſmes qu'on a la lâcheté de lancer contr'eux. Sur-tout qu'ils ſe gardent bien de la fauſſe honte; qu'ils reſtent toujours de bonnes de gens, en dépit de la mode. Hélas! Ce vœu s'adreſſe qu'à ceux qui habitent au-delà des Mers: en-deçà des Mers, le nombre des véritables Quakers diminue tous les jours.

(1) Voyez le long paſſage contre les Quakers, dans une brochure en 2 vol *in*-8°., intitulée Voyages dans l'Amérique Septentrionale, par M. le Marquis de Chatellux, Chevalier de St. Louis, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, &c. 1786.

On peut lui oppoſer avec avantage, la belle Apologie que Robert Barclay, Ecoſſois, fit des Quakers, & qu'il préſenta au Roi d'Angleterre, Charles II, en 1675.

Cette Secte, la plus indulgente & la plus pacifique de toutes, eut ſes perſécuteurs & ſes Martyrs. Le Clergé Anglican pouvoit-il voir de bon œil, des gens d'une probité rigide, qui s'en tenoient au texte de l'Evangile, & qui ne demandoient aucunes graces au Prince! La Cour ne pouvoit ſouffrir des Hommes ennemis de l'étiquette, & bravant le Protocole diplomatique. Cromwel voulut d'abord les gagner, & finit par leur accorder ſa conſidération. Ils ne furent pas tout-à-fait tranquilles en Amérique; mais du moins, ils y prirent leur rang, & figurent encore dans l'Hiſtoire des Hommes, à l'ombre des Loix du grand Penn. C'eſt à Philadelphie (la Ville des Frères), qu'ils méritent d'être obſervés. Le luxe (ont dit certains Politiques) eſt le père nourricier des Etats. Sans lui cependant les Quakers ſçavent faire fleurir le Commerce, entretenir la Population, & ſe procurer l'abondance. Ils menent une exiſtence d'autant plus douce, que leur exemple enfin, a prévalu; & que le ſyſtême de tolérantiſme dont ils ont toujours fait profeſſion, eſt paſſé en Loi chez leurs voiſins.

Fin de la Notice ſur les Quakers.

Desrais del

Mixelle sculp

femme Acadienne.

Desrais del. Maxelle Sculp.

Homme Acadien.

MŒURS

RENCONTRÉES

DES ACADIENS.

MŒURS
ET COUTUMES
DES ACADIENS.

ON a regardé la population comme le ſigne non équivoque de la proſpérité d'un Peuple. Mais on a remarqué auſſi que les mœurs d'une Nation ſouffroient du trop grand nombre d'individus réunis ſur le même point. Si les habitans de la terre, renonçant à la manie de compoſer de grands corps d'Etat, pouvoient ſe réſoudre à vivre en petites peuplades ſéparées, il eſt probable qu'ils ſe conſerveroient meilleurs & plus heureux. Les relations de Voyages ont confirmé cette obſervation; les hommes renfermés dans des petits cantons iſolés, dans des preſqu'iſles peu conſidérables, ont été trouvés valoir beaucoup mieux que les hommes du vaſte continent. Les Acadiens en fourniſſent la preuve. Leur caractère paiſible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étoient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination preſque ſemblable à celle de l'heureuſe *Arcadie* des Anciens. Ce fut ſous le meilleur de nos Rois, à la fin du XVIe. ſiècle, que les François deſcendirent ſur les côtes de l'*Acadie*, peninſule de l'Amérique, voiſine du Canada, & jouiſſant à-peu-près du même climat que la France. L'Angleterre convoita

bientôt cette poſſeſſion où le bonheur habiteroit encore, ſi elle ne fût jamais venue à la connoiſſance des Européens. Le ſang des deux Nations civiliſées coula en préſence des Sauvages, cauſe innocente de ces rivalités politiques. Changeant de Maîtres ſelon le ſort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les François; mais après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reſte de cette peuplade, digne d'une plus douce deſtinée, ſubit le joug Britannique; & l'Acadie n'eſt plus aujourd'hui que la Nouvelle-Ecoſſe.

Le peu d'Acadiens qui ſubſiſtent encore, cantonnés loin des Colonies Iſlandoiſes & Allemandes, ont gardé leurs mœurs reſpectives, & font regretter qu'ils ne ſoient plus les ſeuls propriétaires de leur patrie. Ils ſe tutoyent tous, ſans diſtinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime (dit un jeune homme qui veut ſe marier) « donne-moi » ta fille. » On lui répond : « Si tu es bon chaſſeur, » parle à ſa mère. » L'amoureux eſt mis à l'épreuve. Et s'il a ſu pendant un temps limité procurer beaucoup de gibier & de poiſſon aux parens de la jouvencelle qu'il recherche, la mère dit à celle-ci : « Suis ce garçon; c'eſt » ton mari. » La jeune fille ordinairement ne ſe le fait pas redire, & tous deux vont paſſer pluſieurs jours dans les bois. Cette abſence n'eſt pas toute pour eux. Il faut qu'ils en rapportent aſſez de chaſſe & de pêche pour fournir aux frais de la noce qu'on célèbre à leur retour. Jadis, il étoit, dit-on, quelquefois d'uſage que les nouveaux mariés, après la cérémonie nationale de leur

union, paſſaſſent des mois, même des années, ſans faire valoir leurs droits réciproques. Ils en agiſſoient ainſi, ajoute-t-on, par un raffinement d'amour qu'il eſt difficile de ſuppoſer poſſible chez une Nation, ſinon barbare, du moins ſauvage. Il eſt plus naturel de croire que leur ſéjour de pluſieurs journées conſécutives dans les forêts, livrés à toute l'effervescence de leurs premiers deſirs, les raſſaſie pour long-temps & les fait conſentir ſans peine à une trève de plaiſirs dont le beſoin eſt le principal attrait pour eux.

Quand elle ſe croit enceinte, l'épouſe ſe feroit un ſcrupule de le cacher à ſon mari, qui, de ce moment, fait ceſſer tout commerce avec elle. Mais l'arrivée des étrangers a un peu civiliſé les naturels ſur cet article, comme ſur pluſieurs autres. Quand elles en ont le temps, les femmes vont accoucher au milieu des bois, hors de la cabane qu'elles craindroient de ſouiller. Le nouveau-né, même en hyver, tout auſſi-tôt l'enfantement, eſt baigné dans l'eau froide. Une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui ſert de layette; & on le garotte dans ſon berceau conſtruit de manière à pouvoir être ſuſpendu au premier arbre. Avant de lui laiſſer goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poiſſon ou de graiſſe d'animal. La naiſſance d'un fils eſt une fête dans la famille: mais par un préjugé dont il reſte encore quelque trace ailleurs qu'en Amérique, une fille ne cauſe pas la même joie. Si la mère redevient enceinte avant d'avoir ſevré ſon enfant, qu'on eſt dans l'uſage d'aillaiter très-tard; par une ſollicitude aveugle,

elle fait avorter le fruit en germe, dans la crainte de faire pâtir ſon premier nourriſſon. Un enfant devient l'idole de ſes père & mère. On fait des préſens aux étrangers qui le careſſent dans leurs bras, & on leur paie même le dommage qu'auroit pu occaſionner ſur leurs habits quelqu'accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéreſſante de l'enfance eſt précieuſe aux parens; ils la célèbrent par un feſtin. Ainſi on ſe raſſemble pour danſer, à l'apparition de la première dent, ou aux premiers pas que fait l'enfant, en marchant tout ſeul. Le premier gibier qu'il apporte de la chaſſe eſt le ſujet d'un grand repas. Cette conduite eſt motivée. Le meilleur chaſſeur a ſeule des droits au commandement de ſa tribu. Ce n'eſt pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom qu'on défère le titre de chef, *Sagaino*. Les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en conſidération. Le petit-fils d'un Sauvage ennobli par notre bon Henri IV. en récompenſe des ſervices rendus à la France en chaſſant les Anglois, ne ſe prévalut point de cette prérogative pour obtenir le rang ſuprême parmi les ſiens. Le plus fort, le plus courageux, ou le plus adroit, l'emporte ſur ſes rivaux, ſans craindre de s'en faire des ennemis. Depuis la préſence des Européens en Acadie, les habitans ſont moins unis entr'eux qu'auparavant. Ils ont des Jongleurs qui ſoufflent le froid & le chaud, ſelon leur intérêt. Ces Magiciens ont redoublé d'artifice, du moment qu'on leur oppoſa les Miſſionnaires, plus clairvoyans que leurs compatriotes crédules. La jalouſie du métier s'empara d'eux. Ils ne

pardonnèrent pas aux nouveaux-venus de leur avoir enlevé les bons morceaux qu'ils se faisoient adjuger dans les festins, sous prétexte de sorcellerie. Le Dieu des Acadiens sauvages est le Soleil, qu'ils appellent *Nichekaminou*, c'est-à-dire, le très-grand. Mais à l'exemple de tous leurs voisins, les Américains septentrionaux qu'ils imitent en beaucoup de choses, ils rendent un culte assidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les pratiques superstitieuses communes aux Nations sauvages, ils y sont fort attachés, & y tiennent encore; d'autant plus excusables, que les vices de leur esprit n'altèrent point les belles qualités de leur cœur. Nos Missionnaires n'ont pas eu besoin de leur apprendre les loix de l'hospitalité & de l'amour du prochain. Avant qu'on leur eût apporté le Décalogue & l'Evangile, le plus fort parmi eux soulageoit le plus foible; le jeune homme chassoit au profit du vieillard. Le père, privé de son fils unique dans un combat, ne reste point long-temps seul; on s'empresse de lui faire adopter un autre enfant. S'ils ne sont pas d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domestique; observateurs scrupuleux de la décence, même entre amis, dans l'intérieur de leur famille, le mystère le plus rigoureux préside à leurs fonctions les plus naturelles. Leur conduite à cet égard démentiroit ceux qui croient que le cynisme caractérise l'homme sauvage. Ils ne connoissent pas le pardon des injures, & toujours ils ont levé la hache sur la tête de ceux qui les menaçoient du fusil. S'ils sont sensibles aux outrages, ils ne le sont pas moins aux bienfaits. Les

Miſſionnaires, qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs converſions, furent traités par eux avec des égards ſoutenus. Ils élevèrent, comme ils purent, un tombeau à l'un d'entr'eux, qu'ils appelloient leur Patriarche. Le François peut rendre témoignage à leur attachement & à leur fidélité. Ils n'ont jamais varié ſur notre compte. L'eſpèce d'abandon où nous les avons laiſſés, ne les a pas encore refroidis à notre égard. Ils nous portent toujours dans leurs cœurs, & ne ſouffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, plus durs que les premiers.

Les Arts ne ſont pas plus avancés chez eux que parmi les Sauvages du Canada, à l'hiſtoire deſquels nous renvoyons pour completter celle-ci. Cette boîte fumigatoire qu'un bon Citoyen (1) vient d'imaginer parmi nous pour ſecourir les noyés, eſt connue de temps immémorial des Acadiens, & ils obſervent tous les procédés dont nous nous applaudiſſons dans le traitement. Ils rempliſſent de fumée de tabac une panſe d'animal ou un long boyau. A l'un des bouts, après avoir lié l'autre, ils adaptent un calumet, & introduiſent cette cannule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis ſuſpendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une ſalutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeur.

(1) M. Pia, ancien Echevin de Paris. Voyez les détails imprimés de ſon établiſſement ſi digne de la Couronne civique.

La population de l'Acadie, à l'époque de la visite qu'en fit le célèbre Champlain, surpassoit quarante mille individus; lesquels furent bientôt réduits au dixième. Infortunés habitans, en butte à la jalousie de deux puissances rivales : l'une les arrache inhumainement à leurs foyers & les disperse, sans asyle & sans secours. L'autre semble les méconnoître & leur ferme son sein ingrat. Leurs descendans font valoir pour des étrangers le patrimoine de leurs pères, & se louent sur un sol dont ils devroient être les propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triste consolation (si c'en est une), de voir languir les Colonies envoyées pour les remplacer. Devenue Province Angloise, l'Acadie ou la Nouvelle-Ecosse, d'une étendue considérable, mais très-peu habitée, n'offre plus qu'un pays conquis, qui ne fait pas plus d'honneur que de profit aux vainqueurs.

Annapolis, jadis Port-Royal, n'est gardée que par une garnison de trente hommes. Halifax est une Ville plus importante, à cause de la bonté de son port. Mais elle ne jouit que d'un éclat emprunté au trésor de la Marine Royale. La pêche pourroit dédommager des dépenses qu'exige cette possession précaire. La mer y est aussi prodigue que la terre est avare. Les objets de commerce sont des maquereaux salés, de la morue, de l'huile de poisson, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois & du charbon de terre. Le lin & le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative. Mais l'industrie n'y fleurira jamais qu'à l'ombre de la liberté, ou d'un Gouvernement plus doux.

Les reſtes des anciens Acadiens épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Ecoſſe, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures qu'on échange avec eux contre leurs pelleteries. Entre le coſtume des hommes & celui des femmes, il n'y a preſque point de différence. L'habillement de celles-ci deſcend juſqu'au bas de la jambe, en forme de cotillon; ceux des hommes ne paſſent point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chaſſe. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemiſe ſi courte, qu'ils ſont obligés de ſe ſervir d'une ceinture à laquelle eſt attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour cacher ce qui doit l'être, même aux yeux d'un Sauvage. Une fois qu'ils ont paſſé cette chemiſe ſur leur dos, ils ne l'ôtent que quand elle tombe en lambeaux. Hommes & femmes, ils vont preſque toujours nue tête. Parfois cependant ils mettent un petit bonnet d'étoffe, en forme de calotte, qui ne leur couvre que le ſommet du crâne. Quelques-uns portent des bas & des ſouliers; mais le plus ſouvent ils n'en ont pas. Les bas ſont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle *mazamet*; ils les couſent en dehors, & il y a toujours deux aîles qui débordent la couture de quatre doigts. Leurs ſouliers ſont faits de peau de loup marin, en eſcarpins, toujours plats & commodes. Ils reſſemblent mieux à nos chauſſons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroies qui paſſent par des trous dans les quartiers, comme

comme les cordons d'une bourſe. Ils en ſont encore de peau d'orignal, qu'ils embelliſſent de peinture & de bordure de porc-épi blanc & rouge; mais c'eſt pour les vendre à ceux qui veulent en faire voir dans leurs pays. Les hommes, comme les femmes, ſe mettent du fard plus abondamment qu'aucune autre Nation. Ils attachent leurs cheveux avec de la raſade, petites perles noires & blanches enfilées; & ils en font un gros nœud qui ne deſcend guère plus bas que l'oreille. Cet ornement eſt commun aux deux ſexes, qui n'ont pas plus de barbe l'un que l'autre. Leurs cheveux ne blanchiſſent jamais, & ſont toujours fort plats. Ils dégouttent de graiſſe d'animaux ou d'huile de poiſſons. Ils en mettent particulièrement ſur le front; & c'eſt-là leur eſſence ordinaire. Quelques-uns d'entre les jeunes gens ont pris fantaiſie quelquefois d'endoſſer un habit complet d'Européen. Ce n'eſt pas le ridicule de cette parure empruntée qui les en dégoûta, mais bien la contrainte où ſe trouvoient leurs membres. Ils préfèrent de ſe ſtygmatiſer tout le corps, & d'y imprimer, même ſur le viſage, différentes figures, telles que des noms de Jéſus, des Croix, &c. Ces marques ſont indélébiles. Ils les compoſent avec du vermillon & de la poudre à canon mêlés enſemble. Ils ſouffrent d'autant plus pour ſe défigurer ainſi, que leur peau eſt un cuir, comparée à celle de nos Sybarites. Elle eſt de couleur d'olive. Mais leurs dents n'ont point d'égales pour la blancheur. Un Sauvage marqué de la ſorte mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les Chirurgiens écorchèrent le cadavre, & en firent

paſſer la peau, ſans que les nuances en fuſſent altérées.

Garçons & filles, hommes & femmes, tout le monde fait uſage de la pipe. Le tabac eſt leur grand régal après l'eau-de-vie.

Les femmes ont la voix douce & touchante. Les hommes chantent très-juſte. Mais leurs danſes ne répondent pas à leur muſique.

Fin des Mœurs & Coutumes des Acadiens.

Desrais del.

Mixelle sculp.

Femme Sauvage du Canada.

Desrais del. Miœlle sculp.

Sauvage du Canada.

MŒURS
ET COUTUMES
DES SAUVAGES
DU CANADA.

LE Canada [illegible] pour [illegible] de l'Amérique septentrionale [illegible] cable, même en [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] & [illegible] [illegible] [illegible] & [illegible] [illegible] & no[illegible] [illegible].

Les [illegible] [illegible] [illegible] cependant [illegible]

MŒURS
ET COUTUMES
DES SAUVAGES
DU CANADA.

LE Canada ne nous eſt que trop connu. Théatre des rivalités ſanglantes de l'Angleterre & de la France pour des fourrures; peut-être qu'en perdant cette vaſte région de l'Amérique ſeptentrionale, n'avons-nous perdu qu'un ſujet de diſcorde plus onéreux que profitable, même en ſuppoſant une ſuite de victoires non interrompues. Permettons à nos voiſins, moins favoriſés que nous de la Nature ſur leur ſol natal, de chercher à s'en dédommager dans des contrées lointaines; & laiſſons les naturels du pays regretter leurs premiers maîtres, & nous vanger: montrons-nous plutôt jaloux de multiplier nos connoiſſances que nos Colonies, & n'étudions plus les mœurs des Sauvages pour les tromper ou les corrompre, mais pour nous inſtruire & nous réformer.

Les Savans ne ſont pas encore d'accord ſur la véritable origine de la population américaine; ils conviennent cependant aſſez généralement qu'elle commença

par le nord. Nous ne les ſuivrons pas dans leurs conjectures plus ou moins heureuſes ; nous nous attacherons de préférence au caractère des habitans. L'Amérique ſeptentrionale fourmille de petites peuplades, à chacune deſquelles il eſt plus facile de donner un nom, que d'en ſpécifier les mœurs. Si on eſſayoit d'en tracer une eſquiſſe, il faudroit placer les Hurons & les Iroquois ſur le devant de la ſcène. D'après leur phyſionomie plus prononcée que celle de leurs compagnons, on pourroit juger du reſte. On ne trouva pas aux Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale cette ſimplicité d'eſprit à laquelle on s'attendoit, & il fallut toute la ſagacité des Jéſuites pour en pouvoir tirer quelque parti.

Dénués des arts néceſſaires pour améliorer un ſol ingrat, ces Peuples ſe diſputoient l'exiſtence journellement, & de temps immémorial. A la vue des Européens, ils tournèrent contre les nouveaux venus toutes les reſſources de leur politique, ſupérieure à leur tactique. On les accuſe d'être légers dans leur amitié, peu sûrs dans leurs conventions, féroces dans leur vengeance ; mais, à leur place, qu'euſſions-nous fait ? Nous n'aurions peut-être rien à leur reprocher, ſi nous les euſſions traité d'égaux, comme ils avoient peut-être le droit de l'exiger. Le zèle de nos Miſſionnaires les auroit corrigé des vices qui nous révoltent en eux, ſi nous ne leur euſſions pas apporté à la fois les armes d'une main, & de l'autre l'évangile de paix. Cette aſſociation contradictoire les a aigri, & nous a aliéné leurs cœurs. Déſintéreſſés avec eux, ils ſe ſeroient montrés plus généreux envers nous.

On ne parvient pas à civiliſer des barbares pleins d'énergie, en s'emparant de leur patrie & de leur liberté. De tous les Sauvages du monde connu, les Illinois & les Hurons, les Nachtès & les Iroquois, les Nadoeſſis & les Chippeways, les Aſſinipoils & les Algonquins, &c. ont coûté le plus aux Européens: on les exterminera plutôt que de les aſſervir; & on ne jouira paiſiblement du Canada, que quand on en aura fait un déſert.

C'eſt ſur-tout dans l'intérieur des terres, & loin de nos Comptoirs, qu'il faut étudier ces Peuples, pour en prendre une véritable idée. Leur extérieur annonce déjà ce qu'on doit s'en promettre; leur taille élevée & rarement difforme, parée d'une chevelure naturellement bouclée, prévient d'abord en leur faveur. Leurs femmes, plus petites que nos Européennes, ne ſont pas dépourvues des graces de la figure, mais elles perdent de bonne heure l'élégance des formes. Nous ſerons étonnés de trouver établi par eux, & commun aux deux ſexes, l'uſage de dépiler exactement le menton, & toutes les parties du corps où l'on rencontre des ſignes de la force virile dont les anciens paroiſſoient ſi jaloux. Cette recherche de propreté n'eſt due peut-être qu'à la mode qu'ils ont de peindre leurs viſages, & d'oindre tout leur corps. Leurs habitations & le mobilier qu'elles renferment, ſont conſtruites à la manière ordinaire des Sauvages. Ce ſont des perches attachées aux extrêmités avec des liens d'écorce d'arbre, & recouvertes de peaux de daim ou d'élan. La dépouille d'un ours, étendue ſur la terre, ſert de lit. Quant aux uſtenſiles de ménage,

leur induſtrie a été juſqu'à façonner une cuiller, mais pas au-delà. Un couteau ou un briquet ſont, à leurs yeux, choſes ſi précieuſes, qu'ils les troquent volontiers contre des eſclaves.

Les Canadiennes obſervent la plus ſcrupuleuſe décence dans leur maintien habituel. Pendant les viſites qu'elles ſe rendent, on ne les ſurprend jamais dans ces attitudes plus qu'efféminées, qu'on ſe permet parmi nous dans les ſociétés; jamais elles ne croiſent ou n'écartent les jambes: modeſtement aſſiſes, elles n'affichent pas ces airs d'abandon ou ces minauderies agaçantes, ſi uſitées dans les cercles de nos Capitales. Pendant tout le temps de leurs infirmités périodiques, elles affectent ſur elles une attention ſoutenue, comme pour démentir & rendre vaine l'opinion qui les déclare impures en ces momens. Elles ont l'avantage de s'accoucher elles-mêmes; & deux heures après la délivrance, elles vaquent aux détails domeſtiques comme auparavant: le nouveau né ſeul fait ſoupçonner ce qui vient de ſe paſſer.

Les Canadiens ne ſont pas étrangers aux diverſes affections que la Nature fait éprouver au cœur; mais loin de les afficher par des marques extérieures, ils ſe contentent de les mettre toutes en action. Le ſilence le plus ſtupide ou le plus froid laconiſme, cachent des ſentimens tout-à-fait concentrés en eux, & qu'ils craindroient apparemment d'affoiblir, en les laiſſant éclater au dehors. On apprit un jour à un Illinois, de retour d'une longue chaſſe, la mort ſubite de ſa femme qu'il

aimoit. *C'eſt dommage!* répondit-il. Parmi eux la vieilleſſe eſt ſacrée pour les jeunes gens; ils lui rendent une ſorte de culte. Le plus âgé de la famille en eſt comme le Dieu. Chez eux un ſervicee eſt payé par un autre ſervice. Ils ont eu beaucoup de peine à comprendre comment il pouvoit ſe faire qu'une quantité plus ou moins grande de métal jaune & blanc monnoyé, puiſſe mettre une ſi prodigieuſe diſtance entre des hommes nés tous égaux. Nos eſclaves (diſent-ils) ne le ſont pas volontairement; comment ſe trouve-t-il des hommes aſſez lâches pour ſe réſoudre à être toute leur vie, & de leur plein gré, les valets de leurs ſemblables, dans l'eſpoir d'amaſſer quelques poignées de pièces d'or ou d'argent? Ils ſont inſenſibles à nos arts d'agrément; les talens utiles ont ſeuls toute leur eſtime. Ils préféreroient une alumette bien ſoufrée à l'Apollon du belveder.

Ils comptent les jours par ſommeils, & diviſent l'année en douze lunaiſons. Chaque mois a ſon attribut qui ſert à le faire remarquer. Ils commencent par Mars, qu'ils appellent la lune des vers, parce que dans ce temps ces reptiles ſe montrent. Avril eſt le mois des plantes, Mai celui des fleurs. Juin eſt la lune chaude, Juillet la lune du chevreuil; Août celle des eſturgeons, dont on prend un grand nombre alors. Septembre eſt la lune du bled, parce que c'eſt le temps de la moiſſon du maïs. Octobre eſt le mois des voyages; Novembre eſt la lune des caſtors, Décembre celle de la chaſſe. Janvier eſt la lune froide, & Février le mois de la neige. Quand la lune a fini ſon cours, ils diſent qu'elle eſt morte, &

appellent *jours nuds* ceux pendant lesquels l'astre de la nuit cesse d'être visible.

La forme de leur gouvernement est d'une simplicité & en même temps d'une sagesse à laquelle nos profonds Législateurs n'ont pu encore atteindre dans leurs codes savamment compliqués. Les familles d'une tribu se réunissent pour élire deux chefs, l'un prépose aux opérations militaires, l'autre chargé de l'administration civile. Le talent de la parole mène à ce dernier grade; la valeur donne des droits au premier. Dans l'intérieur de chaque famille, on nomme un chef particulier pour la représenter & pour assister les deux chefs principaux. Ces deux autorités ne sauroient se permettre de rivalités, attendu qu'elles ne sont que comme l'expression générale des vouloirs de la nation assemblée. Aussi ces deux chefs n'intiment point leurs ordres; ils n'ont droit que de proposer leurs avis, & leur ministère se borne à recueillir les voix; ils ne sont pas même tenus de la vindicte publique. Chaque famille a son propre *Forum*, & se fait justice elle-même. Un coupable trouve un Tribunal sans sortir de la maison paternelle, & ses parens sont ses Juges-nés. La sentence domestique est confirmée par le Chef de la Nation, sans souffrir aucune sorte de modification. Faut-il donc aller chez les Iroquois pour trouver un modèle de législation?

Quelquefois le même individu est élu Chef des guerriers & du reste de la Nation tout ensemble; mais pour mériter une telle exception, il faut avoir des titres bien éclatans.

Le comeſtible des Sauvages du Canada, peu raffiné, n'en eſt que plus ſain. Ils n'y font point entrer le pain, le lait, le ſel & les épiceries. Leur nourriture ordinaire conſiſte en viandes rôties ou bouillies; & pour boiſſon, ils ſe ſervent de l'eau dans laquelle ils ont fait cuire la chair de l'ours, du buſle, de l'élan, du cerf & des caſtors, tous animaux dont ils ſe repaiſſent indifféremment. Ils ſe nourriſſent auſſi de riz crevé dans l'eau, & ſans y ajouter d'ingrédiens propres à en relever le goût fade. Comme par-tout ailleurs, la claſſe infime de la Nation ne ſe pique pas d'une grande propreté dans l'apprêt des viandes. Mais qui auroit le courage d'en faire un reproche au Peuple? La misère eſt toujours ſale. Ils aiment à prendre leur repas en grande compagnie, & leurs actions de graces ſont des danſes; perſuadés que le grand Eſprit (c'eſt le nom de leur Dieu) eſt un bon père, bien plus flatté des amuſemens de ſes enfans, que de leurs hommages. Les Sauvages du Canada font aſſeoir à leur table tous ceux qui ſe préſentent, amis ou étrangers. Ils ſe reprocheroient le morceau qu'ils porteroient à la bouche, ſans en faire part à celui qui le convoiteroit des yeux. Ils ne ſavent point refuſer avec politeſſe, & donnent bruſquement avant qu'on leur demande avec inſtance. La chair de chien engraiſſé n'eſt ſervie que dans les grands galas & aux jours de fêtes. Il ne ſe paſſe point d'événemens un peu remarquables, qu'ils ne célèbrent par des danſes. Ils en exécutent de pluſieurs ſortes, au ſon du tambour. Celle de la guerre eſt une pantomime meſurée & tout-à-fait analogue à la circonſ-

tance. S'ils sont effrayans dans leurs jeux, combien ne doivent-ils pas l'être dans les combats réels, qui n'ont lieu que trop fréquemment entre les différentes Hordes? Parmi les Sauvages, les haines nationales sont interminables; elles le sont bien chez les Peuples qui se disent civilisés. Les Canadiens se préparent à leurs guerres d'importance par des jeûnes dont le but est de se procurer des rêves, d'après l'interprétation desquels on augure de l'événement. Le délire d'un cerveau creux, & les vapeurs d'un estomac vuide, sont regardés par eux comme des inspirations divines. Terribles dans l'attaque & dans leurs moyens de défense, ils sont d'autant plus féroces quand ils se vengent, qu'ils savourent ce plaisir criminel, & s'en font un objet d'étude, un sujet de gloire. C'est sur la personne des prisonniers qu'ils assouvissent toute leur rage, avec un raffinement de cruauté qu'on aura peine à croire; mais la patience du supplicié surpasse encore l'acharnement de ses bourreaux. On vante l'héroïsme du Stoïcien; mais qu'est-il en comparaison de la contenance fière d'un Iroquois qui, assis pendant quarante heures sur un brasier gradué à dessein, chante comme à un banquet, conserve son esprit libre & son ame intacte dans un corps épuisé de tourmens, provoque ses ennemis rassasiés de vengeance, & meurt sur le lit de douleur, comme on s'endort sur un champ de roses.

Chanson de mort d'un Iroquois.

« Généreux défenseurs de ma Nation, vous dont je » suis descendu, préparez-vous à me recevoir. Le grand Esprit,

» Eſprit, en me livrant à mes ennemis, a voulu ſans » doute me donner l'occaſion d'ajouter à la gloire de » mes ancêtres. Fils des braves, j'ai vécu, je veux » mourir comme eux. Qu'on ne diſe pas d'eux un » jour : le tigre belliqueux n'a enfanté qu'un daim ti- » mide. Qu'on diſe plutôt de moi : la ceinture de force » & de courage a paſſé ſur ſes reins, & il ne l'a quittée » qu'avec la vie. Et vous, dont je ſuis le captif, & non » pas l'eſclave, lâches bourreaux, qui ne ſavez pas même » vous venger, venez lutter avec moi ; qui de nous » cédera ? Voyons ſi je ſerai raſſaſié de tourmens, avant » que vous ſoyez repus de vengeances. Cependant vous » avez encore plus de motifs pour me tourmenter, que » je n'ai de moyens pour ſouffrir. Il n'eſt pas un lam- » beau de ma chair qui n'appartienne aux corps de vos » frères & de vos amis vaincus, dont j'ai fait ma ſubſ- » tance dans les combats. J'ai bu, diſtillé goutte à » goutte dans leurs crânes, tout le ſang exprimé de leurs » cœurs. Au lieu de nattes, les parois intérieurs de ma » cabane ſont tapiſſés des chevelures de vos pères. » Montrez-vous du moins meilleurs bourreaux que vous » n'avez été braves guerriers. Souvenez-vous que vous » avez à faire à un homme, & que la plus cruelle de » mes tortures ſeroit d'expirer ſous les coups incertains » d'un ennemi auſſi foible qu'une femme. »

Le zèle des Miſſionnaires n'a pu rien gagner encore ſur l'eſprit des Sauvages, pour les détourner d'une vengeance auſſi atroce ; ils ont placé là leur honneur. L'amour-propre a auſſi ſes Héros & ſes Martyrs.

La paix a cependant des charmes pour eux; & ils en obſervent très-fidèlement les traités, du moins entr'eux: car à l'égard des Européens, ils ont cru devoir étudier leur ſtyle, & les élèves ont bientôt égalé leurs maîtres dans l'art des négociations. Pour nous, nous aurions dû, à notre arrivée dans ces régions lointaines, être frappés du reſpect religieux qu'on y portoit au calumet de paix, & n'y point attiſer le flambeau de la diſcorde, devenue de plus en plus incendiaire. On ſait que le calumet des Sauvages repréſente le caducée des anciens. Ce ſymbole de la paix eſt une pipe à tabac, laquelle, paſſant de bouche en bouche, rend frères tous ceux qui ont conſenti à en aſpirer la fumée.

Si les diſcours perſuaſifs des Miſſionnaires n'euſſent point été démentis par la conduite des autres Européens, il eût été facile de faire tourner cet uſage ſi louable au commun avantage des naturels du pays & des étrangers.

Les Sauvages du Canada poſſèdent à la fois la rhétorique des mots & l'éloquence des choſes. Toutes leurs harangues ſont en images, & leurs ſentimens en actions: ſi *fumer au calumet* eſt un peu groſſier & de mauvais goût, quoique plus expreſſif que *préſenter le rameau d'olivier; courir l'alumette*, eſt un madrigal délicat que ne déſavoueroit point le Peuple le plus galant. Il conſiſte à ſe préſenter devant la couche de ſa dame endormie ou feignant de dormir, portant à la main une mèche allumée. Si on ſe réveille pour l'éteindre, c'eſt un conſentement tacite du cœur, & le mariage ne tarde pas à

s'en ſuivre. La célébration a lieu ſans l'intervention de la Divinité, & ſans le miniſtère des Prêtres. Le couple amoureux briſe une baguette en autant de morceaux qu'il a de témoins; chacun des aſſiſtans emporte ſon morceau, & le conſerve comme un gage à produire en temps & lieu. Et en effet, en cas de divorce, on y procède en rapprochant ces différens fragmens qu'on jette au feu. Il faut avouer que la noble ſimplicité de cet uſage vaut bien tout le cérémonial des Nations policées anciennes & modernes.

L'adultère paſſe pour un crime d'autant plus capital, qu'on a la reſſource du divorce & de la polygamie. Dans cette fâcheuſe circonſtance, un mari (chez les *Nadoeſſis*, peuplade du Canada) a le droit de ſe faire juſtice lui-même. Elle conſiſte à couper avec ſes dents le bout du nez de ſa femme coupable; de ce moment la ſéparation a lieu dans toutes les règles.

Les Sauvages du Canada ont une religion, puiſqu'ils diſtinguent deux Divinités ſuprêmes; le grand ou le bon Eſprit, qu'ils appellent *Manitou;* & le mauvais Eſprit, dont ils n'oſent prononcer le nom. Ils ont réſervé pour ce dernier preſqu'uniquement le peu de pratiques ſuperſtitieuſes dont ils ſont profeſſion. S'ils n'avoient jamais entendu gronder le tonnerre, s'ils n'avoient jamais eu peur, les Iroquois & leurs voiſins ſeroient peut-être encore tout-à-fait athées.

Chez nous, tel qui à la tête d'un eſcadron brave la mort, ſe dément quand elle ſe préſente au pied de ſon lit. Un Indien du Canada, philoſophe ſans s'en douter,

meurt avec la même indifférence qu'il a vécu. Plus tranquille qu'un Stoïcien, puisqu'il l'est sans efforts & sans principes, il harangue ses compagnons d'armes, console ses veuves, fait une leçon à ses enfans, intime à ses héritiers ses dernières volontés, ordonne tous les préparatifs, & veille à tous les détails du grand repas qu'il destine sur sa tombe à ses amis & à sa tribu. Les Prêtres n'assistent point le mourant à ses derniers momens; & il n'est pas besoin, par le tableau d'un avenir bien-heureux, de le dégoûter de la vie pour le résigner à la quitter sans regrets.

A peine expiré, on habille le mort, on lui farde le visage, on l'asseoit sur une natte ou sur une belle fourrure, placée au milieu de sa cabane. Il est accompagné de ses armes. Ses parens & ses amis, rassemblés en cercle, prononcent son éloge funèbre, moins verbeux que nos oraisons. Puis on le porte en grande pompe au dépôt général de la tribu, où on l'enterre. Sur la tombe on a soin de tracer quelques hyéroglyphes, espèce d'épitaphe; mais ces sortes de monumens ne sont pas nécessaires pour conserver le souvenir de ses belles actions & de ses qualités louables. Les pères & les enfans se portent un attachement réciproque, à un degré qui feroit la satyre de beaucoup d'autres peuples.

Voici l'ajustement le plus généralement adopté des Sauvages du Canada.

Ceux qui font parade de leur bravoure arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une touffe qu'ils laissent croître de toute leur longueur. A cette

treſſe ils attachent des plumes de diverſes couleurs, & des aigrettes d'ivoire ou d'argent. Cette manière de ſe couper & orner la chevelure ſert à diſtinguer les peuplades les unes des autres. Ils ſe peignent en outre le viſage de blanc & de noir, & c'eſt-là l'ornement auquel ils attachent le plus de prétention. En temps de guerre, ils s'enluminent d'une manière tout-à-fait effrayante & hideuſe. Ils ſe coëffent quelquefois d'une capote.

Les petits maîtres, les merveilleux, les élégans, qui ſe piquent de donner le ton & de faire mode, ſe fendent le bord extérieur des deux oreilles, y tortillent un fil d'archal, pour donner à cette partie une forme plus heureuſe que celle qu'elle a reçue de la nature, dont ils méconnoiſſent les graces. Il eſt auſſi d'uſage de ſe percer le nez pour y paſſer des pendans plus ou moins riches.

Les Indiens du Canada vont preſque tout nuds, à l'exception d'une ceinture de peau, garnie pardevant d'une pièce proportionnée, pour la grandeur, à ce qu'elle cache. Les vieillards ſe couvrent la moitié des cuiſſes. Ils jettent ſur leurs épaules une fourrure ou un pan de drap, ou même un manteau d'écarlate, qu'ils attachent au haut de la poitrine. Ils portent des colliers, & un cordon auquel ils ſuſpendent leur couteau. Ils couvrent leurs jambes d'une eſpèce de guêtres couſues très-ſerrées. Les bords de l'étoffe dont elles ſont formées ſaillent de la largeur de la main. Ces guêtres ſont quelquefois ſoutenues par des bretelles attachées à la cein-

ture. Cette chauſſure eſt très-commode pour chaſſer au milieu de la neige. Les ſouliers de peaux de daim, de buſle ou d'élan, groſſiérement façonnés, ſe placent facilement, & ſont très-propres à la marche. A l'endroit de la cheville, ils ſont chargés de différentes petites plaques de cuivre ou d'étain, leſquelles placées à l'aiſe l'une contre l'autre, font un bruit qui amuſe beaucoup le Sauvage qui chemine.

Les femmes portent des bas & des chauſſures abſolument ſemblables à ceux des hommes, & ornés de même. Celles qui hantent les Européens, ſe revêtent d'une chemiſe dont la partie inférieure flotte pardevant ſur le jupon. Elles y ajoutent pardeſſus ou pardeſſous indiſtinctement, une eſpèce de camiſole de peau ſans manches, qui prend au col & ne deſcend que juſqu'à la ceinture. Leurs jupons de drap ou de peau ne deſcendent que juſqu'à leurs genoux; les bras ſont nuds en quelques cantons. Dans d'autres, ils ſont couverts de manches. La coëffure varie auſſi ſelon la tribu; on en rencontre qui renferment leurs cheveux dans des rubans ou dans des plaques d'argent, quand elles en ont le moyen. Ces plaques, larges de quatre doigts, s'emboîtent les unes dans les autres, & ſont terminées par quelqu'ornement plus recherché. Il en eſt d'autres qui partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux boucles pendantes ſur chaque oreille, de la groſſeur du poing, & longues de trois pouces. Les femmes de toutes les peuplades, ſans exception, placent une mouche de couleur, de la grandeur d'un écu, à

côté de chaque oreille. Quelques-unes placent cette mouche au milieu du front ; d'autres teignent leurs cheveux. On remarquera qu'elles ne les coupent jamais, au lieu que les hommes y touchent toutes les lunaisons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Sauvages du Canada.

femme de Norton.

Habitant de Norton.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE LA BAYE

CHACKTOOLE,

A L'ENTRÉE DE NORTON.

CE pays fait partie de la côte Nord-Oueſt de l'Amérique, vers le 64 degré de latitude. Il offre à-peu-près les mêmes aſpects que la contrée des Tſchutsky, dont il n'eſt éloigné que de quelques journées de vaiſſeau. Il eſt en général très-nud, & rempli de collines preſque toutes pelées. Dans la ſaiſon, le ſol eſt couvert, de diſtance à autre, de longs gramens & de plantes, telles que la (1) Camarigne, qui donnent une prodigieuſe quantité de bayes, bonnes à manger, quand elles ſont bien mûres. On n'y trouve que des bruyères, quelques bouleaux, des ſaules & des aunes, de la groſſeur d'un manche à balai. Mais l'eau douce, ſi chère

(1) Cette Plante, qu'on nomme auſſi bruyère à fruit noir, ſe trouve en Europe dans les cantons ſabloneux du Portugal.

aux Navigateurs, y abonde, ainſi que le bois flotté, lequel eſt preſque tout de ſapin dans cette partie de la Mer du Nord. Les Naturels de ces triſtes contrées vivent de ſaumons & d'autres poiſſons déſſéchés. Ils ont la ſotte manie de ſe percer la lèvre inférieure. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'Equipage du Capitaine Cook obtint pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, aux environs de 400 livres de poiſſons frais, parmi leſquels il y avoit pluſieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces Sauvages, & des grains de verre offerts à ſa Femme & à ſa Fille, firent couler des larmes de reconnoiſſance à toute cette Famille. Les Mères ont coutume de porter leurs Enfans ſur le dos, couverts avec le chaperon de leur ſouguenille. Leurs canots, revêtus de peaux, leur ſervent de cabanes, quand ils les ont renverſés à la partie convexe du côté du vent.

Le teint de leur viſage eſt de la couleur du cuivre. Leurs cheveux noirs, ſont courts. Ils ont peu de barbe. Tous ne portent point d'ornemens dans les deux trous pratiqués à leurs lèvres de deſſous. Le Coſtume eſt à-peu-près le même pour les deux Sexes. C'eſt une jaquette de peau de daim, garnie d'un grand chaperon. Hommes & Femmes portent de très-larges bottes. Les uns & les autres ont les dents noires, & qui parurent aux premiers Navigateurs qui les obſervèrent, limées juſqu'au niveau des gencives. Les Femmes ſe *tatouent* dans l'eſpace qui ſépare la lèvre du menton.

Ils ſont d'un caractère aſſez doux, quoique méfiant. Ils connoiſſent l'art du chant, & leurs petits Concerts n'ont rien de barbare. Le Coriphée-chanteur eſt ordinairement accompagné de deux Virtuoſes, dont l'un bat une eſpèce de tambour, tandis que l'autre fait mille geſtes, plus chargés les uns que les autres, avec ſes mains & avec ſon corps.

Leurs habitations placées près du rivage de la Mer, ne préſentent qu'un toît en pente, fait avec des morceaux de bois, recouvert de gramens & de terre. Les flancs ſont entièrement expoſés à l'air. Le plancher eſt auſſi de morceaux de bois; l'entrée ſe trouve à une des extrêmités, & l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte, un petit trou qui donne iſſue à la fumée.

L'entrée de Norton n'offre pas un ſeul havre; & la Baye de Chacktoole ſe trouve expoſée aux vents du Sud & du Sud-Oueſt.

Voici quelques mots de leur Idiome, qui a quelque analogie avec les Dialectes des Groenlandois & des Eſquimaux; d'où on pourroit inférer que toutes ces Peuplades ſont de même race: ſi cela eſt, il y a une grande apparence qu'il exiſte au Nord, une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale de l'Aſie:

L'Œil. . . . . *Enga.*
Le Soleil. . . . . *Maje.*
La Mer . . . . . *Ema.*

Ecu. . . . . *Mooe.*
Fer. . . . . *Shawik.*
Non . . . . . *Ena.*
Oui. . . . . *Eh.*
Un. . . . . *Adowjak.*
Deux. . . . . *Aiba.*
Cinq. . . . . *Dallamik.*

Lorſqu'ils comptent audelà de cinq, ils répètent les mêmes mots.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Habitans de la Baye Chacktoole, à l'entrée de Norton.

Insulaire d'Owhyhée.

Tschutski.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES TSCHOUTSKY.

[illegible] Des [illegible] Mondes, & [illegible]
[illegible]
[illegible] plus brillantes époques. [illegible]
l'Asie & [illegible] l'Amérique [illegible]
[illegible]
du Globe, [illegible]
[illegible]
C'est donc [illegible]
[illegible] d'îles, [illegible]
Continent du plus ancien des trois autres ; [illegible]
en effet la distance du Cap [illegible]
[illegible] degrés Ouest [illegible]
[illegible]-Nord [illegible] degrés [illegible] de l'Asie, [illegible]
[illegible] Ainsi, l'Amérique [illegible]
[illegible] d'un [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
l'une de l'autre. Les [illegible]
[illegible] de ces contrées, [illegible]
[illegible] les [illegible]

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TSCHUTSKY.

La découverte d'un nouveau Monde, & la mesure de la terre formoient, dans l'Histoire des Sciences, deux de ses plus brillantes époques. La *juxta-position* de l'Asie & de l'Amérique reconnue & démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la Géographie du Globe, éclaircit bien des difficultés importantes, & satisfait à la fois les Savants de plusieurs partis contraires. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que 13 lieues seulement de Mer parsemée d'Isles, separent le nouveau Continent du plus ancien des trois autres ; & telle est en effet la distance du Cap du Prince de Galles-Nord, 53 degrés Ouest sur la côte de l'Amérique, au Cap Oriental-Nord 52 degrés Est de l'Asie, pays des *Tschutsky*. Ainsi, l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle, & il est probable que l'Asie lui a rendu ce service ; du moins on peut raisonnablement le conjecturer, d'après l'analogie qui règne entre les Habitans des deux côtes opposées, & si peu distantes l'une de l'autre. Les Pirogues que se construisent les Naturels de ces contrées, avec la peau de quelqu'animal marin, leur suffisent pour franchir les petits bras de Mer

qui les tiennent éloignés, & pour communiquer enſemble.

Le pays des Tſchutsky, ou l'extrémité orientale de l'Aſie, reconnue par Behring en 1728, & confirmée par le Capitaine Cook en 1778, eſt preſque nul pour la végétation. Les Naturels ne vivent que de pêche. Ils ſont établis non loin du rivage, dans une petite Bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils poſsèdent; ils n'envient aux Européens, que leurs Couteaux & leur Tabac. Ils ont imaginé deux ſortes d'Habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de 20 pieds, reſſemblent exactement à une voûte dont le plancher eſt un peu au-deſſous de la ſurface de la terre. Sa charpente eſt de bois & de côtes de baleines, diſpoſées avec intelligence, & fixées avec art. L'entrée eſt un trou placé au ſommet du toît. Les cabanes d'été ſont circulaires & aſſez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères & des os couverts de peaux d'animaux marins, en compoſent la carcaſſe. Le lit & le coucher ſont de peaux de daim ſèches & propres. Les ſéparations qu'on y remarque, ſemblent indiquer que cette Peuplade n'eſt pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Au tour de ces maiſons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages conſtruits avec des os, & deſtinés à ſécher du poiſſon ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'induſtrie ſupérieur à ce qu'on attend d'une Peuplade placée à une ſi haute latitude. Leur Coſtume conſiſte en un cha-

peau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes & des gants. Chacune de ces pièces eſt de cuir, de peaux de dain ou de chien, ou de veaux de mer extrêmement bien apprêtées. Quelques-unes conſervent leurs poils. La tête entre dans le chapeau, qui n'a un rebord que ſur le devant, comme pour garantir les yeux. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plûpart des Natureles du pays font uſage, ils portent auſſi des capuchons de peaux de chien, & aſſez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, eſt raſée & coupée très-près. Aucun d'eux ne laiſſe croître ſa barbe. Ils ont le viſage allongé; ils ſont bien faits, & paroiſſent robuſtes.

Ils font uſage de l'arc pareil à celui des Eſquimaux; leurs traits, dont très-peu ſont barbelés, ont pour garnitures, des os ou des pierres aiguës. Communément ils portent en bandoulière, ſur l'épaule droite, des piques & des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de ſculptures ou de pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la Bandoulière. Un Carquois de cuir rouge élégamment brodé & rempli de flêches, pend ſur leur épaule gauche. Ils empoiſonnent leurs traits avec le ſuc d'une certaine racine nommée *ʒgate*; enſorte que la plus légère bleſſure eſt mortelle, même pour les animaux marins.

Ils ſaluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant & la danſe ne leur ſont point inconnus; ils ſont doux & circonſpects. Il paroît qu'ils ſe ſont plus d'une fois abouchés avec les Ruſſes; mais ceux-ci ne les ont pas

encore fait paſſer ſous le joug. Un Peuple qui n'a pour tout tréſor, que la Liberté, compte peu d'envieux, & ne paroît pas même digne d'avoir des ennemis. Cependant on les harcelle de temps à autre : La derniére expédition formée contr'eux eſt de 1750 ; elle ne produiſit aucun avantage aux aggreſſeurs. Les Tſchutsky ont de la hardieſſe & du courage. Ils ſe ſont rendus redoutables aux Koriaques leurs voiſins, & même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs Rennes ; on en trouve parmi eux, une quantité conſidérable de ſauvages & de domeſtiques.

Le pays des Tſchutsky abonde en chiens de l'eſpèce du renard, mais plus gros & de différentes couleurs ; ils ont de longs poils ſoyeux, qui reſſemblent à de la laine. On les attelle aux traîneaux pendant l'hiver. Quelquefois auſſi on ſe nourrit de leur chair. C'eſt ſurtout ici qu'ils méritent de ſervir d'emblême à la Fidélité, & de modèle aux Amis. On leur donne la liberté dans la belle ſaiſon ; & ils en profitent juſqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs Maîtres, & s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail & de la ſervitude.

Nous avons oublié de dire, d'après d'anciennes Relations de Voyages, qu'un Négociant Ruſſe (Seodot Alexeieff) en 1648, fit avec ſept navires, le tour de la Peninſule de Tſchutsky.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Tſchutsky.

Groenlandaisse

Groenlandais

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DES GROENLANDOIS.

Greenlander

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES DES GROENLANDOIS.

L'AMOUR de la Patrie & l'enthousiasme pour la Liberté étoient les deux plus puissans mobiles des Anciens, & leur inspirèrent ces belles actions politiques qui font le charme de leur Histoire. L'amour du sol natal & le goût pour l'indépendance, produisent des effets plus merveilleux peut-être encore parmi les Groenlandois. Il étoit assez naturel de se plaire & de s'attacher dans des contrées telles que la Grèce & l'Italie : mais que penser de l'Habitant du Spitzberg, qui, transporté à la Cour des Rois d'Europe, y périt d'ennui, soupirant sans cesse vers la triste Péninsule, couverte de glaces, où il peut à peine végéter, errant parmi les ours & les rennes.

Les Nations les plus voisines de ce pays en connoissent depuis long-temps les côtes ; mais peu d'entr'elles ont été tentées d'y faire des Etablissemens de longue durée. Les Naturels traitent les Etrangers de Barbares, se réservant pour eux seuls le titre d'Hommes. Ils en connoissent en effet, les droits & les devoirs, & n'ont pas besoin de Codes Religieux & Politique pour exercer les uns & remplir les autres. La pêche & la chasse

forment leurs ſeules occupations, & ſuffiſent à tous leurs beſoins. Leurs plaiſirs ſont proportionnés à leurs facultés. Boire de l'huile de baleine bien rance, dévorer de la chair de poiſſon à moitié corrompue, & à peine paſſée au feu, danſer au ſon monotone d'un tambour diſcordant, raconter, en glapiſſant, quelques aventures communes, & dormir ; voilà en ſomme l'hiſtoire d'un Groenlandois. Il attend les évènemens, ſans jamais aller à leur rencontre ; le lendemain du jour de ſon trepas ne l'occupe pas davantage que la veille du jour de ſa naiſſance. Quelques Miſſionnaires ſe ſont aviſés de lui parler d'une autre vie ; pour ſe faire comprendre, ils ont été obligés de l'aſsûrer que le Paradis reſſembloit au Spitzberg. Le lever du Soleil inſpire cependant à ces Peuplades groſſières, une eſpèce de culte journalier. Ils tendent leurs bras vers cet Aſtre, allument du feu à ſes rayons, & y purifient quelques-uns de leurs alimens. Chacun s'acquitte de ſon hommage, à la porte de ſa cahutte, & répugneroit d'en charger quelqu'autre.

Les liens d'Amour ou d'Hymenée ne ſont pas les plus forts & les plus étroits parmi eux, & le cèdent à la tendreſſe paternelle & à la piété filiale. On remarqua, à la Cour du Roi de Dannemarck, que l'un des Groenlandois qu'on y tranſporta, pleuroit toutes les fois qu'ils rencontroit un enfant dans les bras de ſa Mère ou de ſa Nourrice. On mit tout en œuvre pour faire oublier à ces Sauvages leurs montagnes de neige, leurs canots d'arêtes, revêtus de peaux, leurs cabanes

enfumées & leurs habitudes pénibles. Rien ne put les en diſtraire. Ils furent inſenſibles à tous les avantages, à tous les agrémens de la civiliſation, & ne manquèrent aucune occaſion de retourner parmi leurs compatriotes. Le mauvais ſuccès d'une première tentative ne les arrêta pas ; ils s'exposèrent aux plus grands dangers pour revoir leur terre native.

On ne peut attribuer cette indifférence à leurs ſtupidité : ils avoient de l'aptitude pour tous les Arts, & ils ne manquoient pas de judiciaire. Leur conduite donne un démenti formel à ces Moraliſtes politiques, qui prétendent que l'Homme eſt deſtiné par la Nature, pour la Société civile. Les Groenlandois & beaucoup d'autres Peuplades de ce genre prouvent par des faits, préférables ſans doute à des raiſonnemens, que l'individu de l'eſpèce humaine, eſt né pour vivre en famille ſeulement. L'Homme par-tout, eſt fils & père ; il n'eſt point patriote & citoyen par-tout. L'enceinte de la maiſon paternelle lui ſuffit pour vivre heureux & bon, pourvu qu'il y cultive ſa raiſon. Toutes les reſſources qu'on trouve dans les Cités, ſont de brillans hors-d'œuvres qui développent l'eſprit, mais qui en même temps corrompent plus ou moins vîte le cœur. Les Groenlandois ſont loin ſans doute, d'avoir atteint le point de perfectibilité dont l'Homme eſt ſuſceptible. Ce n'eſt pas une Nation aimable & brillante. Il ſe paſſe ſans doute parmi eux, des ſcènes de violence, des actes d'injuſtice. Mais pourtant l'Habitant du Spitzberg a trouvé le ſecret d'être heureux

preſque ſans moyens. Les plus doux ſentimens de la Nature qu'il éprouve dans toute leur énergie, lui ſuffiſent pour l'attacher au ſol qui l'a vu naître, & pour le rendre indifférent à tous nos beſoins factices, à tous les attraits du luxe de nos Villes. Ses uſages bornés nous font hauſſer les épaules de pitié. Mais qu'il nous le rend bien & qu'il doit nous humilier, quand, loin de tomber en extaſe à la vue des chefs-d'œuvres de la civiliſation, il s'en amuſe un inſtant, mais ne perd jamais de vue ſes foyers, où il trouve à peine le néceſſaire. Au milieu de nos cercles agréables, ſous les lambris de nos maiſons de plaiſir, nous nous ſurprenons baillans : le Groenlandois ne s'ennuye jamais ; ſa femme, ſes enfans, ſon tambour de baſque, ſes filets, ſes javelots, ſes courſes & le repos, ne laiſſent aucun vuide dans tout le cours de ſa vie. Son exiſtence ſeroit parfaite, s'il apportoit un peu plus de ſoin dans les détails de ſon ménage ; & il ſeroit poſſible de le conduire aux recherches de la propreté, & de le voir s'y arrêter ſans paſſer outre, & ſans qu'il prenne goût aux ſuperfluités du luxe. Arrivé à ce point, qu'auroit-il à nous envier ? Et ſans chercher ici à faire notre ſatyre, en exagérant ſon bonheur, convenons qu'il eſt véritablement plus près de la félicité que ceux qui le mépriſent ou qui le plaignent.

Les Groenlandois ſont pour la plûpart gras & diſpos. Leur teint eſt de couleur olivâtre. On tient qu'il y en a de noirs. Ils ſont habillés de peaux de chiens marins, couſues de nerfs. Leurs Femmes paroiſſent toujours échevelées,

échevelées, renverſent leurs cheveux derrière leurs oreilles pour montrer leur viſage, peint aſſez ſouvent de bleu & de jaune. Elles ne portent point de jupes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poiſſons, qu'elles chauſſent les uns ſur les autres. Chaque caleçon a de petites poches, où elles fourrent leurs couteaux, leur fils, leurs aiguilles, des miroirs & autres menus objets que les Etrangers leur portent, ou que la Mer rejette ſur le rivage, après le naufrage des Vaiſſeaux qui navigent dans ces parages ſujets aux tempêtes. Les chemiſes des Hommes & des Femmes ſont faites avec les inteſtins des poiſſons, couſus par des nerfs fort déliés. Les habits des deux ſexes ſont larges; on les ſangle avec des courroies de peaux de poiſſons. La langue, en ce pays ſauvage, ſert de mouchoir, & à table de ſerviette. On paſſe pour riche, quand on a beaucoup d'arcs & de frondes, pluſieurs bâteaux & des rames. Les arcs ſont courts & les fléches déliées, armées par le bout d'os ou de cornes aiguiſés. Ils dardent les poiſſons au fond de l'eau avec des javelots. Leurs nacelles ſont couvertes de peaux de chiens de Mer; chacune ne peut contenir qu'un Homme. Leurs voiles ſont de la même étoffe que leurs chemiſes. Ils ſe ſervent auſſi d'épées. Ils ſe fabriquent des Calendriers à leur ſeul uſage, compoſés de vingt-cinq ou trente petits fuſeaux, attachés à une courroie de peau de mouton. On prétend que leur idiome, difficile ſans être groſſier, n'a point de termes pour exprimer Dieu, ni pour prononcer un ſerment, ni pour dire une injure.

E 787
C 748c

93-22

Quand ils prennent Femme, ils ne demandent point à celle ſur qui ils ont jetté les yeux, ſi elle a une dot; elle leur convient, pourvu qu'elle aime le travail & qu'elle ſçache travailler. On ſe prend, ſans ſe rien promettre; on vit enſemble, ſans ſe montrer trop exigeant l'un envers l'autre; & la mort ſeule ſepare ordinairement deux êtres qui ne ſe ſont peut-être jamais dit qu'ils s'aimoient, mais qui ont vécu dans une plus étroite intelligence que ceux qui jurent de s'aimer.

Le Groenland eſt cette Terre ſeptentrionale qui ſerpente du Midi au Levant, déclinant vers le Nord, depuis le Cap-Faruel, & formant une partie du Détroit de Davis. Ce Continent arctique, aſſez voiſin de l'Iſlande, ſemble n'appartenir à aucune des trois parties du Monde, à l'extrêmité deſquelles il eſt ſitué.

Fin de la Notice ſur les Mœurs & Coutumes des Groenlandois.